

Origine et progrès de la puissance des Sikhs dans le ...

Henry Toby Prinsep, Xavier Raymond



ORIGINE ET PROGRÈS

DE

LA PUISSANCE DES SIKHS

DANS LE PENJAB.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, 37.



Rᵈ d'après Djeivan Ram — Lith de Lemercier r de Seine S G 55

RANDJIT SINGH

Maha-radja du Penjab.

Publié par Arthus Bertrand Libraire-éditeur, à Paris



Publié par Arthus Bertrand, Libraire Editeur, à Paris



Rd. d'après Djetvan Ram

RANDJIT SINGH

Maha-radja du Penjab.

Publié par Arthus Bertrand Libraire-éditeur à Paris



LE GÉNÉRAL ALLARD.

Publié par Arthus Bertrand, Libraire Editeur à Paris

ORIGINE ET PROGRÈS

DE LA

PUISSANCE DES SIKHS

dans le Penjab,

ET

HISTOIRE DU MAHA-RADJA RANDJIT SINGH,

SUIVIS

DE DÉTAILS SUR L'ÉTAT ACTUEL, LA RELIGION, LES LOIS, LES MOEURS ET LES COUTUMES DES SIKHS, D'APRÈS LE MANUSCRIT DU CAPITAINE WILLIAM MURRAY, AGENT DU GOUVERNEMENT ANGLAIS A AMBALA, ET DIVERS AUTRES ÉCRITS;

PAR H. T. PRINSEP,

AGENT DU GOUVERNEMENT ANGLAIS DANS LE BENGALE.

Ouvrage traduit de l'anglais

PAR XAVIER RAYMOND.

Orné des portraits de Randjit Singh et du général Allard; et d'une Carte de l'Asie centrale.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Libraire de la Société de Géographie,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1839.

La correspondance de Victor Jacquemond, les récits de M. Alexandre Burnes, et plus récemment encore le retour du général Allard, ont éveillé l'attention publique au sujet de Randjit Singh. On a voulu savoir qui était ce prince asiatique qui accueillait les Européens avec tant de grace, et avait traité avec une distinc-

tion si flatteuse notre bien-aimé voyageur, ce despote qui se vante de n'avoir jamais ordonné aucune exécution capitale, ce sultan oriental qui, soupçonnant l'infidélité de son épouse, l'avait pour tout châtiment éloignée de sa personne; ce prince guerrier qui, presque sans autre moyen que son génie, s'était créé un empire respecté de la puissante compagie des Indes Orientales, qui, dans la terre classique des castes et des préjugés, avait honoré de commandemens importans un élève de notre École polytechnique et deux officiers de cette glorieuse armée impériale, dont l'infatigable patriotisme, après avoir promené nos drapeaux victorieux dans toutes les capitales de l'Europe, alla encore porter l'honneur du nom français à Athènes, à Constantinople, au Caire, à Alexandrie, à Teheran, à Lahor.

Ce livre contient l'histoire des Sikhs et du prince qui les gouverne. C'est le seul

ouvrage complet sur la matière. Puisse-t-il satisfaire la juste curiosité du public, puisse-t-il servir à éclairer l'opinion sur cette vaste question orientale qui domine aujourd'hui toute la politique générale, et dont la solution est encore refusée aux plus sages comme aux plus intrépides!

Dans la position qu'il occupe aujourd'hui, Randjit Singh trouve dans les Anglais des alliés sincères et fidèles. Ils se sont bien trompés ceux qui ont vu dans le prince sikh le libérateur prochain des Indes (en supposant que l'Inde soit aujourd'hui à libérer); le gouvernement britannique n'a rien à craindre de lui, pas plus que la France n'a à redouter d'être conquise par la Belgique. De plus, l'Angleterre n'a aucun intérêt à s'emparer du Penjab, les dépenses de l'occupation seraient certainement supérieures aux revenus et ne seraient nullement compensées par les bénéfices du commerce dans un

pays agricole, avec une population qui fabrique elle-même tout ce dont elle a besoin, et s'interdit, par suite de ses préjugés religieux, l'usage de presque tous les produits sortis de nos manufactures. L'intérêt de l'Angleterre exige au contraire que les Sikhs soient puissans, car dans le cas d'une invasion de l'Inde par le nord-ouest (cette appréhension continuelle du gouvernement anglais qui, à coup sûr, ne se réalisera pas de si tôt), ne serait-il pas à désirer pour le gouvernement de Calcutta, que les Sikhs fussent en état de supporter le fardeau et de suffire à repousser l'ennemi? Et on ne saurait douter que si un jour on avait à craindre la présence d'un ennemi sur l'Indus, les Anglais ne fournissent à l'armée sikhe des secours de toute espèce en hommes, en officiers, en vivres, en munitions, en armes, en argent, comme ils en ont déja fournis à la Perse dans les dernières années.

Mais c'est au sujet du Sindh qu'il pourra survenir des difficultés entre ces alliés que des intérêts identiques font vivre aujourd'hui dans une parfaite amitié. Randjit Singh jette des yeux d'envie sur ce pays dénué de ressources militaires, mais enrichi par le commerce; il voudrait bien lever des impôts sur ces opulens banquiers de Tatta, de Haïderabad, de Shikarpour, qui, par le Candahar et le Caboul, ont noué des relations si étendues depuis Yarkend et Kachgar jusqu'à Samarcand et Boukhara. Mais il a été jusqu'ici retenu par les Anglais, qui ne lui laisseront probablement, à aucun prix, occuper les bouches de l'Indus et des ports sur l'Océan; car dans le cas d'une guerre avec les États-Unis ou la France, quelle force ne pourrait-il pas prêter aux flottes et aux corsaires américains ou français, en leur ouvrant les bouches du fleuve? quel secours ne pourrait-il pas tirer par cette voie, dans le cas

d'une guerre avec l'Angleterre, qui peut aujourd'hui le ruiner si facilement?

Telles sont quelques-unes des questions que soulève ce livre, elles sont importantes et intéressent tous ceux qui s'occupent des faits présens et à venir.

Nous n'essaierons pas de dire aux savans, aux orientalistes, les choses qui rendent précieux pour eux l'ouvrage de M. Prinsep, il y a long-temps que leur opinion s'est prononcée sur ce sujet.

Le général Allard, dans le peu de temps qu'il a passé à Paris, a bien voulu, malgré les soins de toute espèce dont il était accablé, nous donner de nombreux renseignemens dont nous avons profité pour notre travail. Qu'il veuille bien recevoir ici tous nos remercîmens pour son inépuisable complaisance.

Enfin, nous avons à remercier notre éditeur, qui a enrichi notre travail de la magnifique carte dressée par Arrowsmith

pour l'ouvrage de M. Burnes. C'est une libéralité dont nos lecteurs apprécieront tout le mérite.

25 décembre 1835.

(Le portrait que nous donnons du maha-radja a été copié sur un dessin fait d'après nature à l'entrevue de Roupour.)

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'intérêt qui s'attache au caractère et à l'histoire de Randjit Singh (1) et à l'empire qu'il a établi dans le Penjab (2) sur la nation des Sikhs, fait espérer pour ce livre un accueil favorable de la part du public anglais. Cet intérêt ne se fonde pas seulement sur la position géographique du nouvel état, on devra considérer encore que c'est dans le silence et, pour ainsi dire sous nos yeux, qu'il s'est successivement élevé

(1) Ce titre de singh, que l'on rencontrera souvent dans le cours de cet ouvrage, est dérivé du sanscrit sinha, qui signifie lion.

(2) Ce nom signifie cinq fleuves; il est formé du persan penj, cinq; et âb, eaux. Ces cinq fleuves sont : Djilam ou Hydaspes, Tchenâb ou Acesines, Ravi ou Hydraotes, Bhai ou Hyphasis, Zardrus ou Sattledj. Ils ont valu au Penjab le nom de Pentopotamia que lui donnent quelques géographes modernes.

jusqu'à exciter notre étonnement par sa puissance et ses richesses. Le désir de connaître l'adresse et les moyens dont s'est servi le fondateur de cet empire pour accroître sa grandeur, a sa source dans une curiosité naturelle à l'esprit humain, et qui n'a de limites que celles de notre imagination particulière ; mais pour nous combien de motifs encore de prêter une attention toute spéciale à ce sujet ! La position de ce royaume limitrophe de nos possessions dans l'Hindoustan, les collisions qui ont été la suite de cette position ; l'intérêt excité par Randjit Singh ; à tout cela, ajoutez que le territoire occupé maintenant par les Sikhs se trouve sur la route suivie par tous les conquérans qui ont cherché à pénétrer dans l'Hindoustan du côté de l'ouest ; que les spéculations de la politique sont toujours fixées sur la possibilité d'une semblable conquête tentée par les armées de l'Europe coalisée,

ou par celles seulement de l'autocrate du Nord, dont les désirs d'agrandissement paraissent insatiables et se sont dirigés depuis long-temps du côté de la Perse et de l'est.

Les circonstances paraissent donc convenables pour offrir au public quelques pages sur la situation actuelle du Penjab et de son roi. Ne doit-on pas sentir, d'ailleurs, que dans nos connaissances sur ce sujet, il existe une lacune qui s'accorde mal avec l'état général de la science? L'ardeur avec laquelle on poursuit aujourd'hui toutes les études et spécialement celles qui ont trait à la politique ou à la statistique, ne doit-elle pas faire bien augurer à tous ceux qui ont quelques travaux à soumettre au public de la manière dont leurs communications seront reçues et accueillies?

L'histoire ancienne des Sikhs est assez généralement connue. On sait qu'ils forment

une secte religieuse, fondée au temps de Bâber (1) par Nanak Shah, le propagateur des doctrines de tolérance universelle, le promoteur zélé d'un projet d'union entre la foi des Hindous et celle des Mahométans, projet basé sur l'unité de Dieu. Il serait superflu de rapporter dans un livre comme celui-ci l'histoire de cette secte, d'exposer ses dogmes et ses croyances; ils furent développés successivement dans les volumes sacrés qu'on appelle *Granths* (2), par dix *gourous* (3), dont la mémoire est sainte. Le dernier d'entre eux, Gourou Govind, vivait au temps d'Aureng-Zeb, et c'est lui qui, en but à la persécution, fit de ses dis-

(1) Bâber, descendant de Timour, est le fondateur de la dynastie mogole de l'Hindoustan. Il vivait au commencement du seizième siècle. Ses Mémoires ont été publiés récemment par M. Erskine. London, 1826. 1 vol. in-4°.

(2) Granth vient du sanscrit grantham, qui signifie livre.

(3) Gourou, maître ou guide spirituel.

ciples, jusque-là pacifiques et industrieux citoyens, des ennemis mortels de l'empire des Mogols et de la foi musulmane. Tous ces faits ont été retracés dans de nombreux ouvrages. Le monde savant connaît le résultat des tentatives de Banda et des autres martyrs, disciples de Gourou Govind, contre le pouvoir des souverains de Delhi et de leurs officiers, sous les successeurs immédiats d'Aureng-Zeb : mais l'histoire de cette secte, depuis le jour où elle parut anéantie sous les coups de la persécution jusqu'au moment de sa grandeur actuelle, n'a été encore l'objet d'aucun travail, d'aucune recherche. C'est donc avec confiance que nous présentons le sujet de ce livre comme tout-à-fait nouveau ; la matière n'a encore été traitée par aucun écrivain.

C'est un devoir pour nous d'indiquer les sources où nous avons puisé.

Le gouvernement anglais, depuis 1808, était le protecteur du territoire Sikh, compris entre le Satledj et la Jumna; ses officiers étaient appelés comme arbitres dans toutes les discussions qui s'élevaient entre les chefs et leurs voisins ou leurs sujets; les appels au conseil suprême de gouvernement résidant à la présidence étaient très fréquens, et soulevaient des questions très compliquées; aussi la direction de nos rapports avec ce pays était-elle un des points les plus délicats des affaires soumises au conseil suprême. Lord William Bentinck avait été déterminé par ces circonstances à demander aux officiers chargés de nos relations avec les Sikhs des renseignemens généraux sur l'histoire et la situation des chefs, sur les mœurs et les coutumes de ce peuple. Lorsqu'il préparait son voyage dans l'intérieur du pays en 1830, il pria le capitaine Murray, notre agent politique à Ambala,

qui, pendant plus de quinze ans, avait eu la conduite des négociations avec les chefs sikhs, de lui faire un rapport sur ce sujet. Le capitaine Wade, résident à Loudiana, qui, revêtu d'un emploi inférieur, avait été sous les ordres du résident de Delhi, chargé de la correspondance avec Randjit Singh, reçut une semblable invitation de la part du gouverneur général. Ces deux officiers rédigèrent des Mémoires fort étendus et pleins de documens importans sur les questions qu'on leur avait posées. Celui du capitaine Murray prouve de grandes lectures, de laborieuses recherches, il est fait sur les matériaux réunis par l'auteur pendant sa longue résidence chez les Sikhs. Il a évidemment consulté avec soin tous les livres persans ou étrangers qui pouvaient lui donner quelque lumière sur l'histoire des Sikhs, sur les officiers mogols ou afghans qui avaïent eu quelque point de contact avec eux. La partie relative à l'élé-

vation et à la fortune de Randjit Singh a été rédigée d'après les rapports écrits ou les renseignemens oraux qu'il tenait des personnes employées sous lui; vérifications et corrections furent faites d'après un laborieux examen des Akhbars, c'est-à-dire les journaux indigènes, dont l'auteur possédait une riche collection. Il ajouta un précieux appendice contenant le résultat de ses observations personnelles et de ses recherches sur les mœurs, les coutumes, le gouvernement et le caractère des Sikhs. Ce Mémoire ne laissait rien à désirer qu'une distribution plus claire dans la manière dont il était ordonné; mais il n'était point destiné à l'impression. Malheureusement cet officier si distingué et si estimé mourut peu de temps après que le gouverneur général eut visité cette contrée, au moment où l'intention de S. S. était de lui demander, d'après le plan qu'il avait tracé, un ouvrage

destiné à faire connaître les renseignemens qu'il avait réunis, et à publier, dans un but d'utilité générale, le fruit de ses labeurs.

Sans doute si cet officier avait vécu, il eût su faire un livre digne de son haut talent. Sa mort imprévue est cause que son œuvre, laissée incomplète, rédigée à la hâte sans ordre ni méthode, ni égard pour les susceptibilités du style, a dû être complétée et revue par une main étrangère. Toute la partie historique du mémoire demandait à être refaite. La disposition en a été changée en quelques endroits; le récit a été partagé en chapitres, et il y a été fait usage des matériaux puisés dans le travail du capitaine Wade ou à d'autres sources. Il était donc impossible de faire paraître ce livre sous le nom du capitaine Murray, d'autant plus que c'eût été le rendre responsable aux yeux du public de choses qu'il n'eût peut-être ni dites ni approuvées.

Il faut cependant ne pas oublier qu'excepté pour les chapitres X et XI, la tâche de l'écrivain s'est presque réduite au simple rôle de rédacteur, et que le mérite d'avoir réuni ces documens, qui font la valeur et l'intérêt de ce volume, appartient presque tout entier au capitaine Murray. En vérité, après le désir de tirer de l'oubli du porte-feuille des travaux qui doivent être si utiles, et de faire participer le public au fruit de tant de labeurs et de recherches, le principal motif qui m'a mis la plume à la main, c'est le besoin que j'éprouve de rendre honneur à la mémoire de cet officier si distingué et si regrettable, et de donner au monde et à ses amis une preuve éternelle de son savoir et de ses talens.

J'ai accompli ma tâche pendant les loisirs d'un voyage et d'un séjour que des raisons de santé m'ont forcé de faire à la terre de Van-Diémen. Peu de choses ont été

ajoutées au travail de l'auteur, et le récit s'arrête aux traités conclus par le gouvernement anglais avec le Sindh en 1832. Sans doute il eût été facile de continuer, par l'addition d'un nouveau chapitre, l'histoire des Sikhs jusqu'à ce jour (1834); mais il aurait fallu avoir recours à des pièces ou à des documens qui n'étaient point à ma portée, ou qui, s'ils y eussent été, ne peuvent, à cause de leurs rapports avec les affaires qui se traitent actuellement, paraître au grand jour de l'impression. Je n'ai donc pas cherché à dépasser cette limite, et d'ailleurs, tant que la carrière de Randjit Singh ne sera pas terminée, ce récit ne devra-t-il pas rester incomplet? Aussi a-t-il paru convenable de ne point soulever le voile qui couvre le présent, de s'arrêter à l'époque marquée par la conclusion des traités publiés en 1833, réservant les événemens ultérieurs jusqu'à la mort du principal per-

sonnage de ce livre, pour un complément devenu nécessaire si les affaires du Penjab doivent intéresser le public jusqu'à lui faire désirer un nouvel ouvrage.

La première partie de ce livre était déja sous presse lorsqu'un manuscrit persan consacré à l'histoire des Sikhs dans le Penjab me fut communiqué avec beaucoup d'obligeance par sir Charles Metcalfe. Ce manuscrit avait été donné à sir Charles par l'auteur lui-même, Khoushwakt Raï (1), qui avait été pendant quelques années l'agent et le correspondant du gouvernement anglais à Amritsar. Le récit ne commence qu'à partir de 1812, mais il est précieux pour l'histoire ancienne des serdars (2) sikhs, et il

(1) Abréviation de Radja, que nous rencontrerons souvent et qui veut dire chef, roi.

(2) Signifie chef. Ce mot vient du persan ser, qui veut dire tête, et dar celui qui tient. Ici serdar a une signification déterminée; on peut comparer les serdars sikhs aux seigneurs féodaux du moyen-âge.

contient une foule de documens et de matériaux qu'on chercherait vainement ailleurs. L'occasion qui se présentait ainsi de comparer une œuvre originale avec le mémoire du capitaine Murray, n'a pas été perdue. Le résultat le plus satisfaisant est venu prouver l'exactitude de cet officier. En effet la correspondance des dates et la communauté de certains détails dans quelques particularités importantes, nous autorise à penser que la relation de Khoushwakt Raï doit avoir figuré parmi les matériaux qui ont servi au capitaine Murray; quelques différences, additions et éclaircissemens ont été ajoutés séparément à la fin du volume. Je dois exprimer ici toute ma reconnaissance à sir Charles Metcalfe pour la générosité avec laquelle il a mis à ma disposition un document si important pour la correction de ce livre, et m'a facilité les moyens de me procurer

tous les matériaux qui ont aidé à la confection de la carte qu'on trouvera à la fin du volume.

H. T. PRINSEP.

Calcutta, mai 1834.

—

ORIGINE ET PROGRÈS

DE

LA PUISSANCE DES SIKS

DANS LE PENJAB.

CHAPITRE I (1).

Le Penjab pendant la décadence du royaume de Delhi jusqu'à la bataille de Panipat et sa séparation de l'Hindoustan.

1742—1761.

L'empire fondé dans l'Hindoustan par Baber et soutenu par la valeur et les talens de plusieurs générations de princes illustres, commença à décliner sous l'empire de Mohammed Shah. L'invasion de Nadir Shah l'ébranla jusque

(1) Ce chapitre appartient au capitaine Murray, qui a le mérite d'avoir le premier réuni dans un récit complet tous les fragmens et matériaux qui existent sur l'histoire du Penjab à cette époque. (*Note de l'auteur.*)

dans ses fondemens déja minés par la puissance naissante des Mahrattes; d'un autre côté les incursions de l'abdali (1) Ahmed Shah bien qu'elles dussent venir au secours de la foi musulmane et qu'elles fussent heureuses à réprimer la réaction indienne qui menaçait de dominer l'islamisme, n'en contribuèrent pas moins à accélérer la chute de la race de Timour qui fut dès-lors toujours traitée avec mépris et indifférence. La cour de Delhi cessa d'être considérée comme la distributrice des graces, des honneurs, des punitions. Les gouverneurs et officiers soumis en apparence à son autorité jouissaient tous en réalité d'une indépendance complète; les provinces étaient séparées de la métropole et un esprit de désaffection s'emparait de toutes les populations de l'empire. L'histoire de l'Hindoustan, à partir de cette époque, n'est plus celle d'un pays soumis à un pouvoir unique, il faudrait pour chaque province une histoire particulière, entrant dans le détail des transactions au moyen desquelles les nababs, les radjas, les princes, les sectes, les nations,

(1) Secte musulmane.

associations de chefs cherchaient tous à détourner le pouvoir, à déplacer l'autorité royale, à rivaliser les uns avec les autres. Les pages qui suivent ont été consacrées à réunir et montrer les effets d'une telle situation dans le Penjab, à tracer l'histoire du prince qui préside maintenant aux destinées de cette province, qui gouverne un vaste territoire avec une vigueur et une autorité inconnues dans la partie de l'Inde qui a su rester indépendante des Européens.

Yahia (1) Khan, fils de Zakaria (2) Khan, ordinairement nommé Khan Behadour (3), occupait la vice-royauté de Lahor, et les zemindars (4) jâts (5) du Penjab, ruinés par de longues exactions et réduits enfin au désespoir, n'avaient plus d'autre ressource que le pillage pour soutenir leurs familles. Comme lien d'u-

(1) Transformation arabe de Johannes.

(2) Zacharias.

(3) Titre d'honneur qui signifie brave.

(4) Officier civil de l'empire mogol, chargé de recueillir les impôts. Ce mot vient du persan *zemin*, terre, district, *dar*, qui tient, qui gouverne.

(5) Nom d'une tribu hindoue.

nion entre eux et motif d'excitation contre leurs oppresseurs, ils rétablirent dans leurs coutumes et leurs cérémonies le rituel des Sikhs. Ils proclamèrent la foi et les doctrines de Govind-Singh, le dernier *gourou* ou guide spirituel des Sikhs, et prirent le *Pahul*(1) de l'initiation,

(1) L'initiation en buvant le Pahul est un rit établi par Gourou Govind, et il est ainsi décrit par Khoushwakt Raï. Le candidat et l'initiateur lavent leurs pieds dans l'eau, jettent du sucre dans le liquide, l'agitent avec un couteau en chantant cinq quatrains. Voici le premier : « J'ai « bien voyagé, j'ai vu bien des dévots, des iôghîs et des « iôtis, hommes saints, livrés aux austérités, hommes ravis « en contemplation de la divinité par leurs pratiques et « leurs pieuses coutumes ; chaque contrée je l'ai traver- « sée, mais je n'ai vu nulle part la vérité divine ; sans la « grace de Dieu, ami, le sort de l'homme n'a pas le moin- « dre prix. » Les autres quatrains reproduisent les mêmes idées. Entre chaque couplet on chasse la respiration et on boit le breuvage fait du sucre et de l'eau sale qu'on n'a pas cessé d'agiter. On le boit en s'écriant ; « *Wah ! wah ! Govind Sikh ! ap hi gourou tchela.* » (Wah ! wah ! Govind Sikh ! il est son maître et son élève à lui-même.) Telle est la cérémonie qui consacre le néophyte. On raconte que quand *Gourou Govind* eut cinq disciples, il accomplit cette cérémonie avec eux. (*Note de l'auteur.*)

mystérieuse cérémonie de cette religion. De longs cheveux, une longue barbe, la renonciation absolue au tabac, l'usage de cette locution sacramentelle pour le salut : *Wah Gourou Dji ke fateh* (victoire au gourou Dji), voilà ce qu'ils consacrèrent; ils annoncèrent que le soc serait changé contre l'épée des vengeurs, et que les maximes et préceptes de Gourou Govind prévaudraient contre les doctrines plus pacifiques des *védas* et des *çastras* de l'Hindoustan. L'esprit de la secte rajeunie se manifesta d'abord par des associations secrètes et des actes isolés de déprédation. Des hommes armés, divisés par bandes de dix ou vingt hommes, appelés *dharwi* dans le dialecte de la province, c'est-à-dire hommes de grands chemins, infestaient les routes, attaquaient les villages ou pillaient les villes, suivant que leur position particulière leur faisait une loi de recourir à ces moyens d'existence, ou leur permettait de s'enrichir de la sorte. D'abord la négligence du gouvernement favorisa la prospérité de ces associations et bientôt les chefs les plus heureux parvinrent à se procurer des chevaux, à mon-

ter, à armer leurs soldats. Leur exemple et leurs succès rendirent leur parti populaire parmis les jeuns gens et les aventuriers, de sorte que le nombre des pillards s'accrut de jour en jour, jusqu'à ce point que les chefs arrivèrent à avoir des *dehras*, ou camps en guerre ouverte contre le gouvernement, et cherchèrent la gloire dans des entreprises hardies qu'ils exécutaient d'ailleurs sans grands périls; car la terreur qu'ils inspiraient, les richesses et la réputation qu'ils acquirent leur donnèrent de rapides moyens d'augmenter leur puissance. Les troubles perpétuels de l'empire mogol, les intrigues et l'incapacité de la cour du vice-roi de Lahor les encouragèrent à continuer leurs déprédations, non seulement parce qu'ils n'avaient à craindre aucun châtiment, mais encore parce qu'ils trouvaient des avantages certains à prendre du service sous différens chefs. Aussi quelques-uns d'entre eux eurent-ils bientôt une espèce de troupe organisée régulièrement, et non contens de ravager le pays ouvert, s'approchèrent des réservoirs sacrés des Sikhs à Amritsar et se maintinrent dans leur voisinage. Les diffé-

rentes associations étaient unies par des intérêts communs non moins que par la foi religieuse; et une alliance générale pour la défense ou les entreprises qui exigeaient de puissans efforts fut presque dès l'origine conclue entre les chefs.

Le fléau s'était déja répandu et avait acquis quelque importance que le gouverneur Yahia Khan ne songeait pas encore à le combattre. A la fin, cependant, l'argent ne venant plus au trésor au milieu de tels désordres, il fit entrer en campagne un détachement des troupes du gouvernement sous les ordres de Djaspat Raï, frère de son dewan ou premier ministre, Lakhpat Raï. Il alla d'abord à la rencontre d'un détachement d'insurgés sikhs qui ravageaient le pays et faisaient paître leurs troupeaux dans le voisinage de Yaminabad, au nord de Lahor. Le détachement fut vaincu, Djaspat Raï fut tué et ses troupes dispersées. Lakhpat Raï sortit cependant de Lahor pour venger la mort de son frère; les insurgés reculèrent devant lui en s'enfonçant dans l'angle N. E. du Penjab, mais là ils furent atteints et

reçurent un châtiment sévère. Le ministre ramena avec lui quelques prisonniers qui furent décapités sur le *Ghora Nakhas*, ou marché aux chevaux, en dehors des murs de Lahor. Ce lieu est appelé maintenant par les Sikhs *Chahid gandj* (la place des martyrs), en mémoire de cet événement, et un *sámadh*, ou tombeau à été érigé sur cette place en l'honneur du Bhaï Djarou Singh. Après cette victoire parut une proclamation, rédigée au nom du gouverneur Yahia Khan, qui condamnait à mort tout individu qui invoquerait le nom de Gourou Govind, la tête de ses disciples fut mise à prix. Ces rigueurs, ces proscriptions sommaires arrêtèrent les progrès du prosélytisme des Sikhs, et refroidirent considérablement l'enthousiasme des sectateurs du gourou. Quelques-uns coupèrent leurs longs cheveux, taillèrent leur barbe pour éviter la dénonciation ou la mort; d'autres passèrent le Satledj, s'enfuirent dans la province voisine de Sirhind où ils trouvèrent protection et sécurité dans les vastes solitudes qui s'étendent à l'ouest de Patiala et Naba.

Peu de temps après cet événement, le jeune frère de Yahia Kkan, nommé Shah Newaz Khan, s'insurgea contre lui et parvint à s'établir dans les deux provinces de Lahor et de Moultan et même à s'emparer de Yahia Khan et de ses principaux officiers. Un Hindou nommé Kaonra Mal succéda à Lakhpat Raï, mais Adina Beg Khan, qui était élevé sous Zacharia Khan, fut laissé à son poste, et gouverna avec beaucoup de vigueur le district de Djalandhar Douab; il réunissait dans sa main le pouvoir civil et militaire. Yahia Khan parvint en fugitif à Delhi et porta plainte devant le visir, son oncle, Kamar-oud-din Khan, qui fut en même temps informé que Shah Newaz Khan, redoutant les conséquences de sa conduite, avait ouvert une correspondance avec l'Abdali Ahmed Shah. Celui-ci venait de s'emparer de Caboul et de Peshaver sur le soubadhar (1) de Delhi, Nasir Khan, événement qui avait jeté l'alarme dans la capitale. Le visir, profitant des avantages que lui donnaient les liens du sang, en appela aux sentimens de son neveu et lui adressa

(1) Gouverneur.

une remontrance sévère sur sa trahison, désirant, disait-il, lui épargner la honte de servir Ahmed, le *yasoul* (massier) de Nadir et le voir rester fidèle à l'honneur héréditaire de sa famille. L'orgueil du jeune homme fut touché, et bien qu'incertain sur les suites qu'on donnerait à la plainte de son frère aîné, il se prépara à repousser les Douranis qui s'avançaient déja et rompit toute correspondance avec Ahmed Shah. Sans s'effrayer de ce changement de Shah Newaz Khan, l'Abdali passa l'Indus près du fort Attok, en 1747, en envoya son chapelain, Sabir Shah, devant lui à Lahor, espérant que ses négociations ou ses intrigues pourraient ramener Shah Newaz Khan à ses premiers sentimens, et voulant, à tout événement, préparer une réception amicale à son armée. Mais Shah Newaz Khan, maintenant inébranlable dans sa fidélité à la cour de Delhi, prépara tous les moyens de défense que ses faibles ressources laissaient à sa disposition. Il donna un gage de son attachement à son souverain en faisant mettre à mort l'agent de l'Abdali. Ahmed Shah irrité de cette violation du droit des gens

commise sur la personne de son ambassadeur et de son confident, passa le Ravi, marcha immédiatement contre Shah Newaz Khan et l'attaqua dans la position retranchée qu'il occupait sous les murs de Lahor. La résistance ne fut pas longue, les ouvrages furent bientôt enlevés par les guerriers douranis, et Shah Newaz Khan obligé de se réfugier à Delhi. Lahor se rendit au bout de quelques jours et elle fut abandonnée aux Abdalis qui lui imposèrent une forte contribution.

Ahmed Shah, lorsqu'il était à Delhi à la suite de Nadir Shah, avait bien jugé de l'état des choses à la cour. L'incapacité de Mohammed Shah, la puissance menaçante, les querelles et les intrigues des grands émirs, le peu d'obéissance qu'obtenait le pouvoir royal dans la capitale comme dans le reste du royaume, avaient frappé son esprit; la confusion qui régnait partout, comme dans une ville prise d'assaut, devait faire réfléchir un ambitieux préoccupé du soin d'établir sa fortune. Le succès incroyable qui couronna ses premiers efforts dans l'Afghanistan, toutes ses ressources invariablement employées

à bâtir l'édifice de sa future grandeur, lui firent espérer, après tout ce qu'il avait vu et entendu à Delhi, que les circonstances étaient favorables pour tenter d'élever son empire sur les ruines de la famille de Timour. Aussi quand il fut maître de Lahor il résolut de marcher immédiatement sur Delhi, et, passant le Biah et le Satledj, il s'approcha de Sirhind.

Le visir Kamar-oud-din Khan ne manquait pas de courage; il fit des préparatifs pour repousser l'attaque dont il était menacé. Ayant convoqué les principaux chefs du Radjpoutana avec leurs contingens respectifs, il donna le commandement nominal de l'armée au prince Ahmed, fils aîné du roi, et avec ces forces et les troupes de la capitale, il vint occuper une position retranchée au village de Manoupour, distant de neuf milles de Sirhind. Le shah abdali, ayant reconnu la position, jugea qu'il n'avait pas assez de monde pour attaquer; mais il vint camper dans le voisinage, et entreprit de vaincre l'ennemi par la famine : des détachemens furent envoyés pour couper les convois et intercepter les communications avec la capi-

tale. Des escarmouches continuelles et des engagemens partiels occupèrent les deux armées pendant un mois sans amener de résultat décisif. Enfin une circonstance se présenta qui changea la face des choses : le visir fut tué, pendant qu'il faisait sa prière du soir, par un boulet de l'artillerie des Douranis, et alors l'armée de Delhi se trouva sans général. Les chefs radjpouts, qui étaient venus sur son invitation et avaient été contenus jusque-là par son influence et l'éclat de son nom, n'ayant de confiance dans aucun autre que lui, commencèrent à déserter l'étendart royal pour se retirer chacun dans son pays. L'Abdali, informé de ces état de choses, jugea que le moment était venu de prendre l'offensive, et il ordonna une attaque, malgré l'infériorité numérique de ses troupes. Une terreur panique s'empara de l'armée impériale et le désordre commençait à se répandre dans le camp, lorsque Mir (1) Manou, fils du visir décédé, sentant que tout allait se décider, amena des troupes fraîches sur les points les plus menacés, chargea à leur tête et repoussa les Dou-

(1) Abréviation du mot émir.

ranis avec une grande vigueur. Ahmed Shah, abandonnant ses desseins pour le moment, se retira dans le Penjab pour réparer ses pertes. Il ne fut point inquiété dans sa retraite, et il repassa près d'Attok sans faire aucune tentative pour se maintenir à Lahor. C'est ainsi que le Penjab fut recouvré pour l'empire mogol. Le gouvernement de Lahor et du Moultan fut donné par la cour de Delhi au mir Manou, avec le titre de Mouyanoul Moulk (1) : c'était une juste récompense des services qu'il avait rendus dans cette circonstance.

L'invasion des Abdalis et l'emploi que furent obligés de donner à leurs troupes les deux partis qui se disputaient l'empire, favorisa les tentatives que faisaient les Sikhs pour relever leur puissance. Leurs déprédations restaient impunies; ils commençaient à reparaître, et même s'aventuraient à satisfaire leurs préjugés religieux par des visites secrètes aux lieux consacrés par leur foi à Amritsar. Le nouveau gouverneur de Lahor confirma Kaonra Mal dans son poste, et il jugea que les désordres causés par les asso-

(1) Le défenseur de l'empire.

ciations des Sikhs et les fanatiques de cette secte qui ne cessait de s'accroître, étaient un des premiers objets qui devaient attirer son attention. Un parti de Sikhs avait eu l'audace d'élever quelques ouvrages en terre qu'ils appelaient Ram Rouni (agrandi depuis, ce lieu se nomme maintenant Ramgarh), dans le district et le voisinage immédiat d'Amritsar : c'était de là que les pillards sikhs s'élançaient pour courir le pays dans toutes les directions. Mir Manou assiégea et prit Ram Rouni, et des détachemens établis dans le pays pour maintenir la tranquillité avaient ordre d'arrêter tous les Sikhs, de leur couper les cheveux et la barbe. Grace à ces mesures énergiques, la confiance publique sembla renaître; les Sikhs furent encore réduits, pour leur sûreté personnelle, à quitter le pays, et ils ne purent plus faire autant de prosélytes à leur foi et à leurs coutumes.

Ahmed Shah ne s'était retiré que pour réparer ses forces; il ne pouvait abandonner ses desseins sur l'Hindoustan. Dans la saison qui suivit sa première invasion, c'est-à-dire après les

pluies de 1748, il passa de nouveau l'Indus et vint distraire Mir Manou de ses plans destinés à rendre son établissement plus solide et à corriger les vices de son administration. Craignant de ne pouvoir repousser l'attaque avec ses seules ressources, Mir Manou demanda du renfort à Delhi, et pour gagner du temps il envoya au camp abdali un ambassadeur chargé de négocier les conditions de la retraite du shah. Il appuya ces mesures en sortant lui-même de Lahor et venant asseoir son camp à Soudhara, sur la rive méridionale du Tchenâb. Ces préparatifs et le caractère bien connu du vice-roi de Lahor ôtèrent à Ahmed Shah l'espérance de s'ouvrir par la force le chemin de l'Hindoustan; il se contenta de la promesse d'un tribut à percevoir sur les quatre districts de Parsarour, Goujrat, Siâl Kot et Aurengabad, qui furent assignés à Nadir Shah, et il reprit la route du Caboul.

Les succès et l'influence croissante de Mir Manou excitèrent la jalousie des grands de Delhi, et au lieu des récompenses qu'il avait droit d'attendre, il fut privé du gouvernement du Moultan, qui passa aux mains de Shah

Newaz Khan. Le vice-roi, qui avait pour lui la possession, n'était pas homme à supporter patiemment une telle injure, et il envoya son ministre Kaonra Mal pour s'opposer au nouveau gouverneur. Shah Newaz Khan s'avança jusqu'à la frontière du Moultan avec les forces qu'il avait réunies pour assurer son investiture; mais se trouvant précédé, il ne put pénétrer plus loin. Pendant six mois il se maintint dans ses positions sans arriver à obtenir aucun résultat décisif, et enfin il hasarda une bataille dans laquelle il fut défait et tué. Mir Manou éleva pour ce service Kaonra Mal au rang de radja, et l'investit sous ses ordres du gouvernement du Moultan et des districts avoisinans.

Comme on pouvait s'y attendre, Mir Manou refusa de payer à Ahmed Shah les tributs stipulés. Celui-ci eut donc un prétexte pour repasser encore l'Indus, ce qu'il fit dans l'été de 1751-52, et s'avança jusqu'aux montagnes du Tchenâb. Soukh Djiwan, Hindou de naissance, fut envoyé par lui à Lahor pour réclamer l'exécution des traités. Mir Manou répondit que cet engagement lui ayant été arraché par la force, il

ne pouvait se croire obligé, mais libre d'agir selon les circonstances. Il offrit cependant de payer ce qui pouvait être dû, à la condition que l'armée des Douranis se retirerait immédiatement. Mais il n'attendit pas que cette offre fût acceptée pour appeler Adina Beg Khan et le radja Kaonra Mal avec leurs troupes, et il s'établit dans un camp retranché à Shahdara, dans les environs de Lahor. Il vint lui-même à la rencontre de l'Abdali, et se retira ensuite devant lui du côté de l'est, à mesure que ses alliés approchaient de Lahor, où lui-même avait établi un camp retranché sous les murs de la ville. Quatre mois durant il se maintint dans ses positions sans se laisser tromper à aucune des tentatives que faisait le shah pour l'attirer hors de ses retranchemens. Le blocus était cependant sévère, et bientôt les provisions commencèrent à manquer. On fut réduit, pour nourrir les chevaux et le bétail, à prendre la paille des toits; les grains et la farine s'élevèrent à un prix exorbitant. Un conseil de guerre fut convoqué; Adina Beg exposa qu'on ne pouvait espérer de la cour de Delhi ni secours ni renforts, et qu'il fallait ris-

quer une action avant que les vivres fussent complètement épuisés, comme on devait s'y attendre si le blocus durait encore quelques jours. Le radja Kaonra Mal fut d'un avis opposé; il fit observer que les troupes du vice-roi n'étaient composées que de nouvelles levées, qui ne pourraient tenir contre les vétérans éprouvés du shah. Il ajouta que tout le pays avait été fourragé et dévasté, et que le manque de provisions ne se faisait pas moins sentir dans le camp des Douranis que dans le leur; que dans vingt jours au plus les chaleurs allaient commencer, et que les troupes du shah, habituées à d'autres climats, ne pourraient supporter le soleil et le vent dans la plaine et seraient forcées de se retirer, ou de venir, à leur grand désavantage, attaquer les fortifications du camp. On ne pouvait douter que l'avis du radja ne fût préférable et plus prudent; mais le vice-roi était jeune, il avait l'impatience et l'impétuosité de son âge, il trouva l'opinion d'Adina beg plus conforme à ses désirs. En conséquence, le matin du 12 avril 1752 l'armée de Lahor sortit de ses lignes et prit position sur un plateau élevé,

où était établie une tuilerie. Le shah fit aussitôt ses préparatifs de combat. Son artillerie reçut ordre de se porter en avant, et l'après-midi était déja avancée que la canonnade durait encore, lorsque le shah, voyant quelque confusion dans les rangs de l'ennemi, le fit charger par un corps de cavalerie d'élite. Mir Manou fut obligé de rentrer dans ses retranchemens. Dans cette retraite l'éléphant de Kaonra Mal passa sur un tombeau antique qui s'ouvrit sous son poids. Avant que le mahout l'eût tiré de cet endroit dangereux, le radja fut surpris et tué par un cavalier dourani, et sa perte, quand elle fut connue au camp de Mir Manou, occasiona une terreur panique et une désertion si générale que le vice-roi fut contraint de rentrer dans la ville. Dans ces circonstances, Adina beg Khan se retira brusquement avec ses troupes, et le vice-roi, jugeant bien que les fortifications de la ville n'étaient pas tenables, dut céder aux circonstances et offrir sa soumission au shah. L'abdali, heureux de terminer ainsi la campagne, lui envoya son principal officier, Djehan Khan, pour l'introduire en sa présence. Il le

traita avec courtoisie et respect, et saisit toutes les occasions de lui témoigner son admiration pour la résolution, l'habileté et la vigueur qu'il avait déployées dans toutes les circonstances. Il exigea une forte somme pour l'indemniser des frais de la campagne et lui rendit la vice-royauté de Lahor et du Moultan.

Avant de déposer sa toute-puissance, Ahmed Shah se réserva l'occupation du Cachemir et y envoya un fort détachement sous les ordres d'Abdoulla Khan, qui pénétra dans la vallée et y établit son autorité sans opposition. L'Hindou Soukh Djiwan, un khatri de Caboul, fut nommé au gouvernement du pays, et la saison des pluies approchant, le shah repassa l'Indus et ramena son armée dans le Caboul.

Mir Manou ne survécut pas long-temps à ces événemens; il mourut d'une chute de cheval. Sa veuve, femme d'esprit et d'adresse, fit proclamer son fils comme successeur à la vice-royauté de son père, et s'empara de l'administration en son nom. Dix mois ne s'étaient pas écoulés que cette espérance fut encore trompée: l'enfant mourut de la petite vérole. Alors la

princesse se fit proclamer elle-même et envoya des agens à Delhi et dans le Caboul pour se faire reconnaître. Au visir de Delhi elle fit offrir sa fille en mariage, et celui-ci se rendit sur les bords du Satledj pour célébrer la cérémonie. Cette conduite assurait la position présente de la princesse, et bientôt elle manifesta son autorité par un acte de cruauté qui a terni sa réputation. Accusé d'avoir voulu s'emparer de la vice-royauté, Bhekari Khan, officier distingué du dernier vice-roi, fut arrêté par son ordre et amené dans l'intérieur du palais, où il mourut sous les coups de bâton. La part que prit la princesse à cet événement accrédita le bruit, alors très généralement répandu, que ce crime fut commis pour venger une de ces injures personnelles que les femmes ne pardonnent jamais.

Le vice-roi féminin n'était pas capable de déployer une grande activité contre les associations des Sikhs, qui se mêlaient, à son grand déplaisir, des choses du gouvernement. Leur nombre et leur audace croissaient rapidement, et les bandes de ces pillards barbus se mon-

traient chaque jour, traversant les divers districts du Penjab, s'emparant des troupeaux, dévastant les terres cultivées, à moins qu'on ne les rachetât par des contributions. Le désordre, l'anarchie et la confusion s'étendaient dans la province comme dans les autres parties de l'Hindoustan.

Ce ne fut que quatre ans après, c'est-à-dire dans l'été de 1755-56, que l'abdali Ahmed Shah entreprit une nouvelle campagne. Dans toutes ses invasions précédentes il avait toujours été arrêté par les gouverneurs des provinces, toujours la cour de Delhi avait fait quelques efforts, ou au moins manifesté quelque inquiétude de ses progrès; mais alors, tel était l'état de faiblesse et de désordre de l'empire que personne ne s'offrit pour arrêter sa marche, qu'il traversa le Penjab et pénétra même jusqu'à la cité impériale sans rencontrer le moindre obstacle. Ses troupes pillèrent Mathra, menacèrent Agra, et le shah, après s'être uni par un mariage à la famille de Timour, força la capitale à lui payer une lourde contribution et confisqua à son profit les biens des grands et des principaux habi-

tans. Une fois sa cupidité satisfaite il se retira, laissant le trône des Mogols dans des mains aussi faibles et un état aussi déplorable qu'il l'avait trouvé. Mais il s'empara du Penjab et du Sirhind, donna le gouvernement de ces deux provinces à son fils Timour, auprès de qui il laissa son confident Djehan Khan avec quelques troupes, et rentra dans le Caboul.

Après la mort de Mir Manou, Adina beg Khan avait maintenu dans une entière indépendance le gouvernement du Djahlandhar Douab qu'il occupait, il s'en était approprié les revenus et les avait employés à accroître ses ressources. Un des premiers actes du jeune Timour fut de mander Adina, comme son vassal, à la cour de Lahor. Mais le vieux guerrier, afin de gagner du temps, allégua la nécessité de sa présence dans sa province pour réprimer l'audace toujours croissante des Sikhs qui étaient venus camper près de lui, l'impossibilité d'abandonner son poste, lorsqu'il fallait de grandes forces en permanence pour assurer la tranquillité du pays. Le prince afghan ne pouvait se contenter de ces excuses, il envoya un

détachement de ses troupes pour s'emparer de la personne d'Adina beg. Mais celui-ci se renforça par une alliance avec les Sikhs dont il prit un corps considérable à sa solde, et appuyé par eux se retira devant les Afghans jusque dans les montagnes du nord. En état de guerre déclarée avec les Douranis, son esprit fertile en expédiens sut créer dans ce pays des moyens et des ressources que tout autre que lui n'eût pas su découvrir. Il appela à son secours les Mahrattes dont la réputation pour les entreprises et les aventures périlleuses était alors dans tout son éclat. Ils étaient campés aux portes de Delhi. Adina beg convint avec eux de la somme qui leur serait payée chaque jour en échange de leurs services et leur assigna une part sur le butin que les alliés pourraient faire. L'expédition fut commencée avec vivacité et Malhar Rao Holkar, avec quelques chefs de la nation, se dirigea immédiatement sur le Penjab où Adina beg, suivi d'une foule de pillards sikhs, le joignit au passage de Satledj. On marcha rapidement sur Lahor. Le prince Timour et Djehan Khan étaient trop faibles pour arrêter

ce torrent envahisseur, ils se retirèrent aussitôt sur l'Indus. Mais ils furent inquiétés dans leur retraite et la plus grande partie de leurs bagages tomba aux mains de l'ennemi. Les Mahrattes se mirent alors à ravager toute la contrée, leur principal corps retourna à Delhi, mais un détachement de leurs troupes continua d'occuper Lahor.

Adina beg Khan ne survécut pas long-temps à ces événemens. Il mourut en 1758 après avoir joué un rôle long et important dans les affaires du Penjab et de l'Hindoustan. Son habileté, son expérience, ses connaissances étendues le firent distinguer de bonne heure des vice-rois qui se succédèrent à la vice-royauté de Lahor. Il s'éleva sous eux par degré jusqu'à ce point que ses services furent enfin récompensés par le gouvernement d'une province agitée mais riche. Dans un temps de désordres et de difficultés incroyables il se maintint dans sa position et rendit le pays prospère et heureux. Au milieu des querelles sanglantes des nations qui prétendaient à l'empire, des conflits de tous les partis, des intrigues de chefs tous plus puissans

que lui, il sut gagner quelque chose à chaque changement, et profiter de toutes les occasions d'agrandir ou de consolider son pouvoir avec une adresse et une activité qui lui valurent une haute réputation de sagesse. Il était passé maître dans les arts et les subtilités de la diplomatie indienne. Il occupa les Sikhs et s'assura contre leurs déprédations en les payant quelquefois pour leurs services, il aurait même acheté leur neutralité s'il eût été trop faible pour les réprimer. Lorsqu'il paraissait complètement ruiné par les Afghans abdalis, il les fit attaquer par les Mahrattes et avec l'aide de ces alliés chassa le prince qui l'avait réduit à une telle extrémité et le ministre qu'il soupçonnait d'être l'instigateur de toutes ces intrigues. On ne peut que faire des conjectures sur le rôle qu'il aurait joué dans la grande querelle engagée entre les Mahrattes et les Afghans abdalis, la mort l'ayant sauvé de la vengeance ou de la pitié politique du shah. Il ne laissa ni postérité ni successeur pour perpétuer son nom et son autorité, mais sa mémoire vit dans le Penjab et il est regardé même par les Sikhs

comme le dernier gouverneur mogol de leur pays.

Les Mahrattes étaient alors la plus grande puissance de l'Inde ; leurs armées traversaient le pays depuis le Dekhan jusqu'à l'Indus et l'Himalaya; il n'y avait personne qui ôsât les attaquer. Les soubahdars musulmans, qui avaient assuré leur indépendance pendant le déclin de l'empire mogol, tremblaient pour leurs principautés et paraissaient n'avoir d'autre alternative que la soumission et le paiement du tchout à la puissance prépondérante, ou leur complète extermination. Dans cet état de choses, la réapparition de l'abdali Ahmed Shah à l'est de l'Indus fut pour beaucoup de personnes une espérance de salut et de secours. Shoudja-oud-Doula, à Oudh, le fameux Nadjib-oud-Doula, qui gouvernait Delhi et le Douab du nord, les chefs Rohilla et toutes les familles musulmanes établies dans le Douab ou à l'ouest de la Jumna, accoururent sous l'étendart du shah et vinrent sous sa conduite combattre pour leur foi et leur indépendance. Les Mahrattes se retirèrent devant le shah de Lahor à Delhi, pillant

et ravageant toute la contrée qu'ils traversaient. Les fertiles plaines du Sirhind présentaient donc une apparence de dévastation qui engagea l'abdali, aussi bien pour se renforcer que pour s'unir aux chefs musulmans de l'Hindoustan, à passer la Jumna à Bouria, dans le Douab. Là il rencontra et battit un détachement mahratte commandé par Dattadji Sindhia, qui périt dans l'action. Peu de temps après Malhar Rao Holkar fut surpris par deux généraux afghans qui dispersèrent ses troupes et même s'emparèrent de sa personne. Lorsqu'arriva la saison des pluies, l'abdali fit cantonner son armée dans le Douab, entre Sekandra et Anoupshahar; car tout le pays autour de Delhi et à l'ouest de la Jumna avait été ravagé et complètement dévasté par les Mahrattes.

La cour de Pouna, informée de l'arrivée du shah et des défaites essuyées par Dattadji Sindhia et Malhar Rao Holkar, fit de grands préparatifs pour s'efforcer de soutenir sa suprématie dans l'Hindoustan. Tous les vassaux de l'empire furent convoqués, et une immense armée s'avança vers Delhi sous le commandement de

Sadhasio Rao Bhâo, ordinairement appelé le Bhâo, à qui s'étaient joints Wiswas Rao, fils aîné de Peshwa, et les chefs des principales familles mahrattes. Dans leur marche les chefs virent encore grossir le nombre de leurs soldats, et une multitude innombrable atteignit Delhi, pillant sans remords tout ce qui se présentait et ne rencontrant aucun obstacle sur son passage.

La Jumna, qui séparait les deux armées, n'était pas encore guéable; aussi le Bhâo, après une courte halte à Delhi, tourna vers le nord, du côté de Karnal, où son armée fut arrêtée pendant quelques jours au siége de Kounjpoura, possession d'une famille pathane, sur la rive occidentale de la Jumna. La place fut prise d'assaut, après une résistance opiniâtre conduite par le chef de la famille, Nidjabat Khan, qui périt dans la dernière action. L'armée mahratte redescendit alors vers Panipat, ce qui permit au shah de passer la Jumna avec sa cavalerie le 23 octobre. Le Bhâo ne se crut pas en état de se mesurer en rase campagne avec le shah : il éleva donc des retranchemens et prit position

aux environs de Panipat, où il attendit l'attaque de l'ennemi. L'Abdali, renforcé par la jonction des forces confédérées de Oudh, Rohilkand, et de tous les chefs mahométans du haut Hindoustan, bloqua les Mahrattes dans leur camp et chercha à couper leurs convois. Pendant trois mois les deux armées restèrent en présence, occupées à des escarmouches et des combats partiels, et le shah continua son blocus. A la fin la famine commença à se faire sentir dans l'armée du Bhâo, et la détresse s'accrut à un tel degré qu'il fut forcé de hasarder une bataille. Le 7 janvier 1761, dès le point du jour, il fit sortir ses troupes de leurs positions retranchées, et se prépara à une action décisive. Les Mahrattes furent complètement défaits; le Bhâo, Wiswas Rao et quelques-uns des principaux chefs mahrattes furent tués dans le combat. L'histoire mentionne peu de batailles où il se soit fait un aussi grand carnage que dans celle-ci. Le chiffre le plus faible de la perte essuyée par les Mahrattes porte le nombre de leurs morts à plus de 100,000 (sur 200,000) : mais si l'on considère la distance où ils étaient de leur pays, et les

terribles vengeances que le pays ravagé par eux avait à exercer, on s'étonnera moins d'une telle perte. L'effet moral produit par cet échec sur la nation mahratte l'abattit encore plus que ses pertes réelles. Ils avaient envoyé toutes leurs troupes à cette expédition, et leur défaite dut alors être considérée comme le renversement de leurs ambitieuses espérances et la destruction de leur pouvoir.

L'abdali, après cette importante victoire, séjourna pendant quelques jours à Delhi pour y régulariser les affaires de l'Hindoustan. De là il se rendit à Caboul en passant par le Penjab, après avoir nommé Khaja Obeid et Zein Khan gouverneurs de Lahor et de Sirhind, qu'il réunit définitivement à son empire.

CHAPITRE II (1).

Les Afghans dans le Penjab. — État des associations sikhes. — Commencemens et exploits des principaux chefs. — Misal. — Le Penjab est abandonné par les Afghans et occupé par les Sikhs.

1761—1771.

Ahmed Shah ne fit pas un long séjour dans le Penjab, rappelé comme il le fut dans son propre pays par les troubles qui y éclatèrent. Le gouverneur qu'il laissa à Lahor n'était pas autre chose qu'un commandant militaire d'avant-poste, recueillant les impôts et levant les contributions comme il pouvait pour l'entretien de ses troupes et les besoins généraux du shah. L'imparfaite occupation du territoire, la faiblesse du détachement laissé sous les ordres du gouverneur afghan Khaja Obeid, furent très favorables aux Sikhs qui s'élevèrent

(1) Quelques faits dans ce chapitre ont été ajoutés au récit du capitaine Murray. Ces faits nous ont été fournis par le Mémoire du capitaine Wade, qui a pris ses renseignemens sur l'origine de la famille de Randjit Singh aux meilleures sources.

au milieu de tous ces désordres; la négligence avec laquelle ils étaient surveillés leur permit d'accroître leurs forces dans différentes parties de la contrée, et de développer leur puissance et leurs ressources. Entre tous, les ancêtres de Randjît Singh, le roi actuel du Penjab, se distinguèrent par leurs entreprises hardies et s'acquirent une réputation qui devait croître de jour en jour. Cette famille ne se vante pas d'une grande antiquité; le premier de ses membres dont la tradition fasse mention est un petit zemindar, nommé Disou, un djât de la tribu de Sânsi; il habitait Soukar Tchak, village du district de Manjha. Son patrimoine possédait deux charrues et un puits. On sait peu de chose de ce personnage, si ce n'est qu'il fut le père de Nodh Sing, dont le fils Tcharat Singh commença la fortune de sa famille par l'établissement d'un serdari ou cour princière. Ses descendans Maha Singh et Randjit Singh en ont étendu la souveraineté sur un grand et fertile pays.

Nodh Singh fut le premier de la famille qui embrassa la religion des Sihks : il épousa la

fille de Goulab Singh, zemindar de Midjithia, qui était déja initié aux rites de cette croyance et fit du Pahul la condition du mariage. Nodh Singh accepta; après son mariage il abandonna la terre paternelle, et ayant enlevé ou s'étant procuré par quelque autre moyen un cheval, il se réunit au corps formé par Kapour Singh de Goujrat, qui avait pris le titre de Feïzoullapouria.

Nodh Singh mourut en 1750, Tcharat Singh, suivant la vie aventureuse de son père, mais ne voulant pas servir dans un rang inférieur, fit alliance avec ses beaux-frères Dal Singh et Djodh Singh, et avec leur aide leva un corps de partisans qu'il entretint du fruit de ses entreprises toujours heureuses. Son épouse était de Gadjaraoli, village situé un peu au nord de Lahor; par l'influence de sa famille, il obtint la permission d'élever dans le voisinage un petit fort qui devait lui servir de place de sûreté pour le dépôt de ses richesses, pour sa famille et ceux qui s'étaient attachés à sa fortune. Ce poste, par son voisinage de Lahor, servait de point de ralliement à d'autres asso-

ciations sikhes; aussi en 1762, attira-t-il l'attention de Khadja Obéïd, qui vint avec des forces pour l'enlever et éloigner Tcharat Singh du voisinage. Mais les Sikhs attachaient trop d'importance à ce poste pour ne point essayer de le conserver, et un corps nombreux vint le défendre. Lorsque le gouverneur approcha de Gadjaraoli, ils jetèrent des hommes d'élite dans la place, et le reste tenant la campagne inquiéta son camp. Khadja Obeïd avait amené à cette expédition un corps de troupes sikhes qui entretenaient une correspondance secrète avec leurs coréligionnaires et finirent par passer à l'ennemi. L'armée du gouverneur, saisie d'une terreur panique, se dispersa, Khadja Obeïd luimême eut à peine le temps de monter à cheval et de s'échapper, lorsque les Sikhs entrèrent dans son camp et s'emparèrent de tous ses bagages.

Après cette défaite, le gouverneur afghan osa à peine sortir des murs de Lahor; et le Dal sikh, ou assemblée des chefs, fut publiquement convoqué à Amritsar, où les ablutions et les autres cérémonies du Diwali étant accom-

plies, il fut résolu d'investir Djandiala, place occupée par Nirandjani Gourou, Hindou qui avait fait sa soumission et pris du service sous Ahmed Shah, et à cause de cela avait encouru la haine vindicative des sectateurs de Gourou Govind.

La nouvelle de ces événemens éveilla l'attention d'Ahmed Shah qui, en novembre 1762, se montra de nouveau sur l'Indus. De là, il partit avec un détachement d'élite dans l'espoir de surprendre, par une de ces marches rapides auxquelles il devait ses succès, les Sikhs qui avaient investi Djandiala dont le siége durait encore. Mais quelques heures avant son arrivée, les Sikhs furent instruits de son approche, et, levant leur camp, se dispersèrent dans plusieurs directions; un grand nombre d'entre eux passa le Satledj. Le shah rejoignit son armée à Lahor, et ordonnna à son gouverneur de Sirhind d'observer les mouvemens des Sikhs, de convoquer les serdars et les djagirdars (1) musulmans avec leurs contingens, et d'attaquer l'ennemi. Bientôt après, le shah fut

(1) Le djagirdar est celui qui occupe un territoire reçu en récompense de ses services, soit à perpétuité, soit à vie.

informé par un courrier que l'armée sikhe était à Kos Rahira, sur la rive méridionale du Satledj (dont le cours à partir de Firoz va se dirigeant de l'est à l'ouest), et que Zein Khan avec les musulmans de Baraich et Maler Kotila (1) observaient leurs mouvemens.

Le shah ordonna aussitôt à un fort détachement de cavalerie de prendre des vivres pour trois jours, et quittant Lahor dans le plus grand secret, il marcha en personne contre l'ennemi. Le soir du deuxième jour, il passa le Satledj et fit une halte de quelques heures à Loudiana. Au point du jour, le matin suivant, il joignit Zein Khan, qu'il trouva déja engagé avec les Sikhs; car ces derniers, comptant sur leur supériorité numérique, avaient voulu battre le gouverneur de Sirhind et déja attaqué son camp. L'apparition des bonnets de peau de mouton des gardes-du-corps du shah, décida du gain de la bataille; les Sikhs furent battus et mis en fuite; on les poursuivit jusqu'à Hariana Barnalla et le carnage fut terrible; 25 ou 30,000 hommes, dit-on, perdirent la vie dans

(1) Noms de tribus.

cette occasion, mais un vieux musulman de Maler Kotila, qui s'était trouvé à cette bataille, assura au capitaine Murray que la perte des Sikhs ne dut pas dépasser 12,000 hommes. L'absence de toute espèce de registres, la formation irrégulière des armées indiennes, qui ne sont jamais qu'une association de chefs, exagérant tous le nombre de leurs troupes, rend difficile, sinon impossible, d'estimer avec quelque certitude les pertes essuyées dans un combat. Toujours est-il que ce désastre est qualifié dans les traditions sikhes de *ghalou ghara*, c'est-à-dire carnage sanglant. Ala Singh de Patiala, chef de la famille des Phoul (1), fut fait prisonnier à Barnala et amené par le shah à Lahor. Là, à la prière du ministre Shah Wali Khan, il fut relâché sur sa promesse de payer un tribut, et son courage lui ayant assuré la faveur du shah, il fut honoré du titre de radja et congédié avec de magnifiques habits d'honneur.

Le shah, irrité contre les Sikhs à cause des difficultés qu'ils lui avaient suscitées, non moins

(1) Le ph est aspiré dans ce mot.

que par son zèle fanatique contre les idolâtres et les infidèles, signala son passage à Amritsar par la démolition du temple sikh de Harmandar et du réservoir sacré. Le temple fut renversé par la poudre, et le réservoir, dont les matériaux furent mutilés et transportés aussi loin que les circonstances le permirent, fut souillé par le sang et les entrailles des vaches et des taureaux, sacrilège encore plus grand aux yeux des disciples schismatiques de Gourou Govind qu'à ceux des Hindous orthodoxes de la religion de Brahma.

L'attention du shah se tourna ensuite vers le Cachemir, dont le gouverneur Souk Djiwan avait levé les impôts depuis neuf ans, sans en rien reverser dans le trésor royal. La coopération de Randjit Dio, radja de Djammou, ayant été assurée non sans quelque difficulté, un fort détachement partit de Lahor sous les ordres de Nour-oud-din, et le radja le conduisit à travers les montagnes de Pir Penjal jusque dans la vallée de Cachemir qu'il soumit après une résistance opiniâtre. Souk Djiwan fut fait prisonnier et puni par la perte des yeux.

Ahmed Shah, après avoir pris ces précautions qui devaient lui assurer la possession du pays à l'est de l'Indus, retourna à Caboul vers la fin de l'année 1762. Il préposa l'Hindou Cabouli Mal au gouvernement de Lahor.

A peine l'Abdali était-il parti que les Sikhs reprirent les armes. Un *gourmatta*, ou concile de la secte, fut tenu publiquement à Amritsar, d'où une armée se dirigea sur Kesour (ou Kasour), qui fut pris et saccagé : un butin considérable fut la proie des vainqueurs. Enflammés par ce succès, ils réunirent des forces plus considérables et résolurent d'attaquer Sirhind. Ils parurent devant la place au nombre de quarante mille, et campèrent en deux divisions à l'est et à l'ouest de la ville. Dans le mois de décembre 1763, le gouverneur Zein Khan sortit des murs pour risquer une bataille : elle s'engagea à Pir Zein Manaïra, village distant de sept milles de Sirhind. La fortune favorisa les Sikhs, et les généraux musulmans périrent dans l'action. La ville de Sirhind fut emportée et les maisons rasées; car l'acharnement des Sikhs était excité au plus haut point contre ce lieu,

par le souvenir que la femme et le jeune fils de leur maître Gourou Govind y avaient été inhumainement mis à mort par Vizir Khan, officier d'Aureng-Zeb. Pas une maison ne resta debout; et c'est encore une action méritoire aux yeux d'un Sikh d'emporter trois briques des ruines de Sirhind pour les jeter dans le Satledj ou la Jumna.

Cette entreprise audacieuse rappela Ahmed Shah à Lahor; il y revint en janvier 1764 : c'était la septième fois qu'il envahissait l'Hindoustan. A son arrivée les Sikhs se dispersèrent et cherchèrent un refuge dans les déserts, à l'ouest et au sud de Patiala et Nabah. Ala Singh, radja de la première de ces villes, avait obtenu la concession des ruines de Sirhind du chef Djoumla Bhaï Boudha Singh, à qui la ville avait été abandonnée du consentement unanime des chefs qui l'avaient prise. Le radja lui donna en échange quelques riches villages. Grace à l'influence du ministre Shah Wali Khan, Ala Singh obtint du shah la ratification du marché.

Tant de désordres sans cesse renouvelés exci-

tèrent les regrets de l'Abdali ; mais les moyens ou le temps lui manquaient pour remédier à ces maux : il reprit la route du Caboul sans avoir rien fait pour punir ou réprimer les Sikhs. Il était à peine parti qu'ils se rassemblèrent de nouveau et osèrent attaquer Lahor. Cabouli Mal fut obligé de fuir. La ville ainsi conquise fut partagée par les vainqueurs en trois divisions qui échurent à Lehna Singh, Goudjar Singh et Sobha. Ahmed Shah revint pour punir cet outrage et s'avança jusqu'au Satledj ; mais les Sikhs se replièrent devant lui jusque dans les déserts situés au sud d'Ingraon, et il ne put rencontrer d'ennemis sur qui exercer sa vengeance. A son arrivée sur les bords du Satledj, Amar Singh, petit-fils du radja Ala Singh (1), mort récemment, vint au-devant de lui et re-

(1) Amar Singh de Paṭiala était fils de Sardol Singh, qui survécut à son père deux ou trois ans, suivant Khoushwakt Raï. Lorsque Amar Singh vint auprès d'Amed Shah, il reçut ordre de se raser la tête et la barbe avant d'être introduit devant le roi. Par un nazarana (ou présent) d'un lakh de roupies, il obtint la permission de ne pas se conformer à cet ordre. Khoushwakt dit que le

çut avec l'investiture le titre de Maha Radja Radjagan Mahinder Behader, qui est maintenant porté par le chef de la famille Patiala. Sur ces entrefaites un *desta*, ou corps de douze mille hommes de l'armée du shah, quitta soudainement le camp sans en avoir reçu l'ordre et retourna à Caboul. Le shah se mit à leur poursuite pour les punir; mais sa retraite fut inquiétée par des partis de Sikhs qui lui enlevèrent beaucoup de bagages, voltigeant sur ses flancs et son arrière-garde jusqu'à ce qu'il eût passé le Tchenâb.

Le shah ayant ainsi abandonné la campagne, les Sikhs ne se virent plus disputer la possession du Penjab. Ils s'étendirent dans le pays et l'occupèrent définitivement. Chaque serdar, selon ses forces, s'emparait de tout ce qu'il rencontrait, ne reconnaissant aucun supérieur, ne soumettant ses actes au contrôle d'aucune autorité. Ils ne furent plus troublés dans leur con-

titre de Mahinder fut obtenu du shah Alam au temps de Saheb Singh, et que le titre de Maha Radja Radjagan-Behader fut celui conféré à Amar Singh par Ahmed Shah. (*Note de l'auteur.*)

quête par aucune armée venue de l'ouest, où Ahmed Shah continua de régner jusqu'à sa mort, occasionée en 1773 par un chancre au visage. Son fils et son successeur Timour occupa paisiblement le trône pendant vingt ans, et ne fit aucune tentative pour recouvrer Lahor et le Penjab : ce pays, avec la province de Sirhind et tout le territoire à l'est jusqu'à la Jumna, devint la possession des chefs et des associations qui avaient jusque-là vécu de brigandage et étaient, pour la plupart, de basse extraction et entièrement dépourvus de toute éducation et de toutes lumières.

Les serdars, ou chefs de la nation sikhe, s'étaient fait suivre dans leurs campagnes par leurs parens, leurs amis, des volontaires, et même des mercenaires, mais en petit nombre. La plupart d'entre eux se considéraient comme des associés intéressés au succès d'une même entreprise, et regardaient les terres nouvellement conquises comme une propriété commune dont chacun devait avoir sa part, selon l'aide qu'il avait apportée. Les associations s'appelaient *misals*, voulant dire par là qu'elles formaient une

confédération de puissances égales entre elles, sous des chefs de leur choix. Le chef conduisait à la guerre, et rendait la justice en temps de paix; il était respecté et traité avec déférence par les serdars inférieurs; mais ils ne se considéraient comme obligés à l'obéissance que quand ils y trouvaient leur bénéfice réciproque ou que le bien du misal l'exigeait. Les parties confédérées eurent chacune son titre particulier. On comptait alors douze misals principaux, qui pouvaient mettre en campagne 70,000 chevaux. En voici le dénombrement :

1° Le *Bhangi-misal*, à la tête duquel étaient Hari Singh, Djhandi Singh et Gandha Singh, qui étaient d'abord tous trois jâts et cultivateurs dans le Douab. Le misal prit son nom de l'usage que faisaient ses membres du *bhang*, matière dont la fumée enivre et qu'on prépare avec les résidus du chanvre. Son territoire dépend aujourd'hui du royaume (Chevaux.) de Lahor. 10,000

2° Le *Ramgarrhia-misal*. Il tire son nom d'un village situé à l'est de Lahor. Son chef, Djasa Singh, avait d'abord

été *thoka*, ou charpentier. Ses possessions font maintenant partie du royaume de Randjit Singh. 3,000

3° Le *Ghannia-misal*, gouverné par Djeï Singh, jât de Ghanni. Il est situé aussi à l'est de Lahor. Son territoirre appartient à Randjit Singh. . . 8,000

4° Le *Nakria-misal.* Il prend son nom de Nakri, pays situé au sud-ouest de Lahor et limitrophe du Moultan. Il eut quelques chefs, tous jâts agriculteurs, de basse extraction. Son territoire a été occupé, et il n'existe plus comme corps distinct. 2,000

5° Le *Alouwala-misal*, gouverné par Djasa Singh, *kalal* ou massier. Il acquit une grande considération parmi les Sikhs, et ses partisans lui donnèrent le titre de *Badshah* (1). Cette province s'étend sur les deux rives du Satledj, et son chef actuel, descendant de Djasa Singh, a placé la partie située sur la rive

(1) C'est sans doute une altération du persan pâdishah, qui signifie souverain.

orientale sous la protection anglaise. C'est un grand de la cour de Randjit Singh qui le traite avec distinction, mais le soumet à de continuelles exactions pour ses terres du Penjab. 3,000

6° Le *Daliala-misal*, gouverné par Tara Singh Gheïba, berger de Dali, village situé sur le Ravi, à l'est de Lahor. Ce chef tira son surnom de Gheïba de son adresse à mener paître ses chèvres et ses agneaux au milieu des torrens. Les possessions de Tara Singh font partie maintenant du royaume de Randjit Singh; mais le Roupour et quelques autres serdars de ce misal, ayant des possessions situées à l'est du Satledj, sont sous la protection anglaise. 7,500

7° Le *Nishan Wala-misal*, gouverné par Sangat Singh et Mohar Singh, les porte-étendard du *dal*, ou armée sikhe : circonstance d'où il tire son nom. Les familles de ces deux chefs sont éteintes, et Ambala, une de leurs pos-

sessions, est en conséquence tombé sous le sceptre des Anglais. Shahabad, appartenant à des chefs soumis, est sous la protection anglaise. 12,000

8° Le *Feïzoullapouria-misal*, appelé quelquefois *Singhapouria*, gouverné par Kapour Singh et Koushhâl Singh, de Feïzoullapour, village près d'Amritsar. Son nom mahométan a été changé par les Sikhs en Singhapour. Les chefs étaient des zemindars jâts. Kapour Singh était appelé Nabab par les siens. Leurs possessions, situées à l'ouest du Satledj, ont été occupées, mais celles qui étaient à l'est sont encore administrées par leurs descendans sous protection anglaise. 2,500

9° Le *Krora Singhia-misal*, gouverné par Krora Singh, et après lui par Bhagaïl Singh, tous deux jâts. Krora Singh n'a pas laissé d'héritier. Les possessions de Bhagaïl Singh dans le Penjab ont été occupées par Randjit Singh, mais sa veuve occupe Tchilandi et

vingt-deux autres villages à l'est du Satledj sont sous protection anglaise. Tchitcherouli, obéissant à un chef subordonné, est aussi sous protection anglaise. 12,000

10° Le *Shahid et Nihang-misal*, gouverné par Karam Singh et Gour Baksh Singh. Ce nom, qui signifie martyr, fut acquis à cette province par les premiers chefs, ancêtres de celui qui fut décapité par les Musulmans à Damdadama, à l'ouest de Patiala. Le territoire situé à l'est du Satledj est sous protection anglaise. 2,000

11°. Le *Phoolkia et Bhaïkia-misal*, gouverné par le radja Ala Singh, et ensuite par Radja Amar Singh, son petit-fils de Patiala. Phool fut aïeul jât des chefs de Patiala, Nabah, Djind et Keïthal, placés tous sous la protection anglaise. 5,000

12°. Le *Soukartchakia-misal*, gouverné par Tcharat Singh, ancêtre de Randjit Singh, roi actuel de Lahor,

dont les aïeux étaient zemindars jâts de Soukar-Tchak. 2,500

Total 69,500

Dans cette liste le misal de Tcharat Singh occupe la dernière place. Il fut formé probablement après que l'heureuse défense de Gadjraoli et la défaite de Khadja-Obeïd eurent élevé la réputation de ce chef. Chaque misal agissait indépendamment des autres ou de concert avec eux, selon que la nécessité ou des inclinations particulières en décidaient; cependant il y avait le plus souvent une assemblée de chefs appelée *sarhat khalsa* tenue deux fois par an à Amritsar pendant les fêtes de Beïsakhi et Dewali, qui tombent en avril et octobre. Alors après les bains dans le réservoir sacré on tenait généralement un *gourmatta*, ou réunion particulière. Là on soumettait à la sagesse de l'assemblée les grandes expéditions et les questions d'une importance extraordinaire. Si les forces réunies de quelques misals entraient en campagne pour quelque entreprise de pillage ou pour lever le *Rakha* (Black Mail), l'armée prenait le titre de *Dal du khalsa Dji*.

Lorsque les circonscriptions territoriales des misals furent arrêtées, le premier devoir des chefs fut de partager les terres, les villes, les villages entre ceux qu'ils regardaient eux-mêmes comme ayant fait la conquête en commun (*shamil*) avec eux. Chaque *sarkanda* ou chef de la plus petite troupe de cavalerie qui servait sous l'étendard du misal, demanda sa part, proportionnée à sa puissance et à ses efforts, et comme ils ne recevaient aucune solde et qu'il n'y avait pas d'autre récompense à leur offrir, on dut recourir à ce moyen pour les satisfaire. Les *serdaris* (ou parts des chefs) étant déja désignés, le reste fut partagé en *pattis* ou parcelles pour chaque sarkanda, et ceux-ci furent subdivisés à leur tour entre les chefs inférieurs selon le nombre de chevaux qu'ils avaient mis en campagne. Chacun reçut sa part comme associé à titre égal et la posséda dans une indépendance absolue.

Il était impossible qu'un tel état de choses subsistât long-temps dans le Penjab, pas plus qu'il n'avait subsisté en Angleterre, en France et dans d'autres contrées de l'Europe, lors-

qu'elles furent conquises de la même manière par des hordes de guerriers associés qui ne reconnaissaient ni gouvernement ni autorité régulière. Quand la crainte d'un ennemi et d'un danger communs furent écartés et que les chefs de hardis aventuriers devinrent propriétaires territoriaux, des discordes et des guerres intestines commencèrent selon le caractère, l'ambition ou l'avarice de chacun. Les causes de querelles ne firent jamais défaut dans la confusion des confédérations de cette espèce. Les haines qui partageaient chaque territoire favorisaient les desseins des ambiteux; leur secours était sollicité par l'un des partis, et souvent ils trouvaient moyen de les renverser tous deux. S'il s'agissait de limites, d'injures reçues, de torts réels ou imaginaires, le chef convoquait ses parens et ses vassaux, pour qu'ils eussent à lui fournir les moyens de se faire rendre justice. L'honneur leur faisait une loi de ne pas lui manquer lorsqu'il invoquait le *tchara;* mais dans le cas d'une division intestine du misal, chacun était libre de choisir son parti, et aucun des partis ne trouvait mauvais d'appeler du secours de

l'extérieur. Lorsqu'on avait recours au *tchara*, il était d'usage que le chef ou la personne qui le réclamait payât une roupie par *kathi*, ou par selle. Dans les autres cas le service était gratuit; le pillage était la seule récompense qui indemnisât ceux qui s'étaient rangés sous l'étendart du chef. La vie passée et les habitudes des Sikhs leur avaient ôté tout scrupule sur le rôle, la conduite ou le caractère de leurs associés. Les plus grands criminels étaient admis dans leurs rangs, et c'était un point d'honneur de ne jamais rendre les réfugiés qui étaient venus leur demander asile, quel que fût le crime qui leur fut imputé. Aussi la pratique du *gaha*, c'est-à-dire l'usage de se faire justice par soi-même autant qu'en ayant recours aux autorités, était-elle fréquente chez les Sikhs; aussi chaque propriétaire de village entourait-il sa propriété d'un mur et d'un fossé; aussi dans les villes ou places occupées en commun, les maisons des associés et de tous ceux qui étaient exposés à la cupidité ou aux passions haineuses des autres étaient-elles bâties comme des forteresses, et souvent une espèce

de citadelle, élevée dans la propriété même, en était séparée par un retranchement intérieur, pour se défendre des trahisons des serviteurs.

Le mode de possession que nous avons décrit s'appelle *patidari*, c'est ainsi que possède chaque associé d'un rang moindre que celui de serdar, jusqu'au simple cavalier qui se monte et s'équipe à ses propres frais; tous ils régularisèrent la condition de leur *pati*, en éloignant, chassant, ou même, selon leur plaisir, maltraitant tous les zemindars et en s'insurgeant contre eux. La plainte de ces derniers ne pouvait être écoutée ni obtenir justice d'aucun supérieur. Dans le cas d'une querelle entre égaux, on s'en rapportait au jugement du sarkanda, et si sa décision n'était pas satisfaisante, on pouvait faire appel au serdar général. Cependant le mode le plus ordinaire de faire écouter ses griefs était de réunir ses parens et ses amis et de demander une prompte satisfaction. Un patidar ne pouvait vendre son fief à un étranger, mais il pouvait l'engager dans un cas pressant, et à sa mort désigner son héritier. L'aide réci-

proque pour la défense était le lien qui unissait le patidar à son chef et la seule condition de son investiture.

Cependant, outre le patidari, il existait encore trois autres espèces de fiefs, nés des circonstances ou créés par elles. Ils désignaient la position de différens chefs par rapport aux misals dont ils faisaient partie. C'étaient le *misaldari*, le *tabadari* et le *djagirdari*.

Des corps de force inférieure, ou des chefs puissans s'attachaient quelquefois avec leurs soldats à un misal, sans s'engager dans les conditions de l'association ou de la dépendance. Les terres ainsi assignées étaient considérées comme la récompense de leur coopération, et elles étaient tenues dans une indépendance complète; on les appelait misaldaris. S'il était mécontent de son chef, un misaldar avait le droit de se placer lui et sa propriété sous la protection de celui dont il préférait la suzeraineté.

Un tabadar était un vassal d'une autre sorte; il était complètement réduit à la condition de serviteur. Les terres qui étaient sa récompense pouvaient lui être reprises sous prétexte de for-

faiture, désobéissance ou rébellion, un caprice du serdar pouvait le dépouiller pour le plus léger motif.

La troisième classe des fiefs, ou *djagirs*, était donnée à des parens, à des serviteurs, à des soldats entretenus qui avaient bien servi; ces tenanciers étaient soumis à un service personnel d'une certaine durée eux et leurs quotas, ou contingent, équipés et armés à leurs frais, suivant les conditions de l'octroi. Ils dépendaient encore plus du serdar que les tabadars. Ces deux sortes de fiefs n'étaient héréditaires qu'avec sa permission; leurs terres faisaient partie du territoire assigné au serdari, et il va sans dire que le misal ou association n'avait rien à voir dans les arrangemens entre le seigneur et le vassal.

Les établissemens et les concessions religieuses et charitables faites aux gourous sikhs, aux soudiis et baïds, les dotations pour les temples et les distributions d'aumônes et même pour les pirzadas musulmans, ne demandent ici aucune mention particulière, car ils n'ont rien qui les distingue de toutes les institutions

du même genre qui existent dans l'Hindoustan supérieur.

Ces explications étaient nécessaires pour donner une idée de l'état des choses qui résulta pour les deux provinces de Lahor et de Sirhind de l'occupation des Sikhs, lorsqu'elles leur furent enfin abandonnées par les Afghans comme elles l'avaient été par les officiers mogols de Delhi. Le lecteur européen sera sans doute frappé de l'analogie de cette situation avec celle de l'Angleterre, telle que les traditions nous la représentent lorsque les Saxons vinrent l'occuper; avec celle de la France, lorsque Clovis et les Francs s'emparèrent de la plus belle partie de la Gaule. Les formes de gouvernement les plus grossières sont toujours celles que les tribus ignorantes ont appliquées; et si le philosophe éprouve quelque plaisir à voir ce qu'ont produit ces tentatives d'indépendance universelle et d'égalité entre les individus, ne donnent-elles pas aussi le droit d'accuser de témérité celui qui oserait dire que chaque classe de la société peut trouver le bonheur, la satifaction, la paix dans un pays gou-

verné par quelques milliers de souverains, comme le furent les malheureuses provinces de Lahor et de Sirhind, lorsque les Sikhs les eurent conquises.

CHAPITRE III.

Discordes et divisions des Sikhs. — Élévation et chute de divers chefs. — Histoire de Tcharat Singh et Maha Singh, ancêtres de Randjit Singh. — Randjit Singh prend la direction des affaires.

1773—1791.

En résumant la suite des événemens dans le Penjab, l'historien n'a plus désormais à raconter que les discordes et les divisions qui s'élevèrent entre les nouveaux conquérans; et comme ces querelles n'offrent ordinairement que fort peu d'intérêt et de variété, il faudra faire choix parmi ces événemens de ceux qui sont nécessaires à l'histoire, qui ont produit les circonstances actuelles, ou, en d'autres termes, faire mention surtout de ceux dans lesquels les ancêtres de Randjit Singh, ou lui-même, ont joué un rôle.

Le radja de Djammou, nommé Randjit Dio, était en mésintelligence avec son fils aîné Bridj Radj, et désirait le dépouiller de ses droits à la succession en faveur de son plus jeune fils, Mian Dalel Singh. Pour assurer ses droits, Bridj Radj se révolta et invoqua le secours de

Tcharat Singh, lui offrant un tribut annuel considérable, à condition qu'il l'aiderait à déposséder son père. Tcharat Singh, animé par une vieille haine contre Randjit Dio, accepta l'offre qui lui était faite, et, se fortifiant lui-même de l'alliance de Djeï Singh du Ghani-misal, s'avança avec ses troupes et celles de son allié dans les montagnes, où il campa à Oudachar sur la rive du Basanti. Le radja, informé des desseins de son fils, avait fait ses préparatifs de résistance. Il se réserva à lui-même la défense de la capitale et rassembla ses forces contre l'invasion. Elles se composaient des auxiliaires de Tchamba, Nourpour, Baschar et Kangra dans les montagnes, auxquels il avait réuni, outre ses propres troupes, les forces confédérées du Bhangi-misal sous les ordres de Djhanda Singh, qu'il détermina à lui prêter son secours. Les deux armées étaient campées sur les deux rives opposées du Basanti, lorsque, dans une escarmouche entre les Sikhs auxiliaires, Tcharat Singh fut tué : son fusil éclata entre ses mains (1).

(1) Khoushwakt Raï donne les mêmes détails sur la

Il avait quarante-cinq ans, et s'était élevé de la condition de simple *dharvi*, ou homme de grand chemin, au rang de serdar d'un misal indépendant, avec un territoire dont le revenu est estimé à trois lakhs de roupies. Il laissa une veuve avec deux fils, Maha Singh et Sahadj Singh, et une fille, Radj Kounwar. L'aîné de ses fils, Maha Singh, alors âgé d'environ dix ans, succéda à son serdari; mais sa veuve et Djeï Singh Ghani prirent aussitôt la direction des affaires. C'est par leur ordre que fut assassiné Djhanda Singh Bhangi, qui était le principal appui du parti du radja de Djammou et l'ennemi déclaré des misals de Soukar Tchaki et de Ghani. Un assassin fut tenté par une forte somme, et il réussit en blessant mortellement le chef Bhangi à l'instant ou il se rendait sans

mort de Tcharat Singh, qu'il dit être arrivée à Oudoutchak, sur le Basantar, dans une escarmouche entre les deux armées campées depuis six mois sur les rives du fleuve. Le même auteur confirme l'assassinat de Djhanda Singh, mais il dit qu'il était à cheval avec deux ou trois soldats. La date qu'il assigne à ces événemens est la même que celle donnée par le capitaine Murray. (*Note de l'auteur.*)

escorte au camp de Djammou. Les Sikhs de Soukar Tchaki et de Ghani, satisfaits de cette exécution, abandonnèrent peu de temps après l'entreprise ou ils s'étaient engagés. Les troupes bhangis levèrent aussi leur camp après la mort de leur chef. Bridj Radj Dio fut ainsi laissé seul pour débattre ses droits avec son père; cependant avant le départ de Maha Singh il accomplit avec lui la cérémonie de l'échange des turbans (*dastarbadli*) et lui jura une amitié fraternelle pour la vie. Ces choses se passaient en 1774 (1).

(1) Le capitaine Wade donne la date de 1771 comme celle de la mort de Tcharat Singh, et il dit qu'elle eut lieu dans une bataille générale contre les Sikhs Bhangis, à Sahawara, près Djasar Dodeh, dans le Douab de la Ritehhua. Il s'accorde à reconnaître que la mort de Tcharat Singh fut causée par l'explosion de son fusil, mais il rapporte que Djhanda Singh fut tué dans un combat par un homme de son parti. Ces différences, excepté celle de la date, sont de peu d'importance; mais il est singulier qu'un événement comme celui-là ait été rapporté d'une manière si diverse à ces deux officiers. L'autorité du capitaine Murray paraît préférable, et sa version a été suivie. Le capitaine Wade diffère encore du capitaine Murray

Quelques serdars inférieurs du misal récemment formé de Tcharat Singh, méprisant la jeunesse de Maha Singh, ou mécontens de la régente, essayèrent de se rendre indépendans. L'un d'eux, Dharam Singh, fut le premier qui osa commettre un acte de rébellion ouverte. Il réclama le secours et l'assistance de Ghanda Singh, successeur de Djhanda Singh au serdari du Bhangi-misal, mais il fut déçu dans ses espérances et dépouillé de ses terres par contumace pour crime de forfaiture avant que personne fût venu à son aide (1). Les autres serdars furent effrayés par cet exemple. Les circonstances paraissaient favorables pour le

sur la date de la naisance de Maha Singh. Le capitaine Wade la place en 1757, ce qui donne à Maha Singh quatorze ans en 1771, lorsque Tcharat Singh mourut, suivant la version du capitaine Wade. Le capitaine Murray fixe la naissance de Maha Sing en 1764, ce qui lui donne dix ans en 1774. (*Note de l'auteur.*)

(1) Khoushwakt Raï dit que Ghanda Singh, le chef du Bhangi-misal, ayant été invité par Dharam Sing à l'aider contre Maha Singh, répondit : « Pourquoi dépouiller ce « jeune homme et donner ses biens à un esclave ? »

(*Note de l'auteur.*)

mariage de Maha Singh qui fut en effet célébré en 1776. Il s'unit à la fille de Gadjpat Singh, de Djind, à qui il était déja fiancé. Djeï Singh, accompagné d'une nombreuse escorte des Sikhs de Soukartchaki et Ghani, passa le Satledj avec le *barât* à Badroukh, où le jeune chef rencontra sa fiancée. Un grand nombre des serdars de la nation se rendirent à cette cérémonie pour lui faire honneur; en effet on ne peut se dispenser de prêter son concours dans de telles occasions, l'abscence est regardée comme un grave oubli, une haute inconvenance.

Maha Singh prit part ensuite comme associé de Djeï Singh à une entreprise dirigée contre Rasoul Nagar, appelé aujourd'hui Ram Nagar par les Sikhs, situé sur la rive orientale du Tchenab, et occupé alors par Dar Mohammed, jât musulman, qui était le chef de l'ancienne tribu de *Tchatta*, nommée aussi quelquefois *Mantcharia* d'une ville considérable située dans son territoire dont quelques habitans avaient embrassé l'islamisme. Le motif de l'attaque était que la tribu avait dérobé au Bhangi-misal une grosse pièce d'artillerie abandonnée dans

sa retraite par le shah Abdali, et laissée en dépôt à la tribu Tchatta parce qu'il était impossible de lui faire passer le Tchenab(1). Ce canon fameux est connu aujourd'hui sous le nom de *Bhangi Top :* on le réclamait pour le *khalsa* ou la nation sikhe, et c'était une assemblée de chefs qui devait lui donner une destination. Rasoul Nagar fut assiégé et bloqué pendant quatre mois, sans que les Sikhs Bhangis, occupés pendant ce temps à piller, à s'assurer des terres ou à lever des tributs dans les districts de Moultan et de Bahawalpour, songeassent à secourir leurs alliés. La place tomba donc entre les mains de Maha Singh, qui s'acquit par ce premier fait d'armes une si grande réputation, que plusieurs serdars indépendans ou attachés au Bhangi-misal, lui offrirent leurs services, aimant mieux le suivre à la guerre et

(1) Khoushwakt Raï dit que le Bhangi Top fut pris par Tcharat Sing à Lehna Singh, mais que l'affût ayant été brisé pendant qu'on le conduisait à Gadjraoli, on le laissa en dépôt chez les zemindars de Rasoul Nagar (ville du prophète), jusqu'au moment où on viendrait le reprendre. La restitution de ce canon aux Bhangis était donc une violation de la parole donnée. (*Note de l'auteur.*)

vivre sous sa protection et son commandement que sous celui de tout autre chef.

Deux ans après cet événement, le 2 novembre 1780, un fils naquit à Maha Singh; ce fils tenait par sa mère à la famille Djind, on le nomma Randjit Singh. Il fut attaqué presque à sa naissance de la petite vérole. La maladie prenant une tournure défavorable, la vie du nouveau né se trouva en danger; selon la coutume asiatique, le père fit d'abondantes aumônes aux pauvres, invita une multitude de Brahmanes et de saints personnages à prier pour lui, et envoya des présens aux temples de Kangra et de Djawala Moukhi. L'enfant recouvra la santé, mais en perdant un œil, circonstance d'où lui vient le surnom de *Kana*, c'est-à-dire borgne, et son visage conserva les traces indélébiles de la maladie. A cette époque, Maha Singh essaya de régulariser le gouvernement du pays qu'il tenait de son héritage ou de la victoire, chercha à étendre son influence et ses relations. Les *Bhangis* ayant perdu leurs principaux serdars, avaient tenté de s'établir dans le Moultan, d'où ils avaient été repoussés par une armée d'Af-

ghans qui reprit sur eux la ville de Moultan, et même les chassa plus tard de Bahawalpour et de Mankera. Il résulta de là que le Bhangi-misal n'eut plus réellement d'existence indépendante, tandis que la fortune et la renommée croissante de Maha Singh lui permettaient d'étendre son influence et de s'enrichir des dépouilles des Bhangis. Il dut cependant agir avec prudence avant de s'engager dans une guerre ouverte avec ses frères sikhs, car il savait que la poursuite de tels moyens d'agrandissement susciterait beaucoup de mauvais vouloir contre lui, et provoquerait probablement une ligue redoutable contre sa puissance. D'un autre côté, l'empire des Afghans était encore trop formidable et trop bien uni pour qu'il pût espérer de s'agrandir aux dépens de cette nation. Mais son esprit ambitieux n'hésita pas long-temps à trouver le moyen de poursuivre avec succès l'exécution de ses plans.

Radja Randjit Dio de Djammou était mort, et son fils Bridj Radj Dio lui avait succédé. Ce prince insouciant et débauché excita de tels mécontentemens dans sa principauté qu'il four-

nit à Maha Singh un motif d'intervention dans ses affaires. En effet, celui-ci, tenté par les circonstances, demanda un tribut et voulut forcer son coréligionnaire à devenir son vassal. Il s'avança dans les montagnes avec une armée, et Bridj Radj dépourvu de tout moyen de résistance, s'enfuit dans la montagne de Trikota Dévi, montagne à trois pics où se trouvait un *asthan* ou temple de Bishan Dévi à qui les dévots hindous font des offrandes de cacao, qu'ils espèrent devoir être plus agréable à cette bienveillante divinité que des têtes de boucs. La ville de Djammou était à cette époque très prospère et très riche; car, par suite des divisions du Penjab, beaucoup de riches marchands étant venus y chercher un asile, y établirent des relations avec les montagnes où ils n'avaient pu pénétrer jusque-là (1). Djammou était bien

(1) Khoushwakt Raï donne les noms de plusieurs familles réfugiées à Djammou pendant les troubles du Penjab; entre autres Malika Zemani, reine de Delhi, et une des veuves de Mir Manou. Hari Singh, le fils de Kaonra Mal avec d'autres membres de sa famille, y vivait aussi. Dilpat Raï, fils de Lakhpat Raï, s'y était aussi établi avec les débris de plusieurs autres familles nobles de Delhi et de la

situé pour ce dessein, car sous Randjit Dio, cette classe de personnes fut bien accueillie et put vivre en toute aisance et sécurité. Maha Singh et les siens pillèrent la ville, ravagèrent tout le territoire de Djammou et ne revinrent qu'après avoir fait, dit-on, un immense butin, tant en espèces qu'en objets précieux de toute sorte (1).

Cette conduite de Maha Singh, quoiqu'elle l'enrichît, lui fit beaucoup d'ennemis. Les Sikhs Bhangis, qui avaient toujours entretenu des rapports très étroits avec Djammou, furent vivement irrités, mais ce qui était encore plus préjudiciable peut-être pour la naissante fortune

cour du vice-roi. Randjit Dio traitait tous ces réfugiés avec beaucoup de distinction, et il recommanda particulièrement à son fils de leur continuer la même bienveillance. Bridj Radj cependant ne fut pas plutôt élevé au pouvoir qu'il les soumit à de dures exactions. On dit qu'il obtint ainsi de Hari Singh 50 lakhs de roupies. (*Note de l'auteur.*)

(1) Khoushwakt Raï évalue le butin fait à Djammou à deux crores de roupies, mais ce chiffre paraît exagéré. Il dit aussi que Bridj Radj fut tué dans un combat contre un détachement Bhangi. Son fils Tcheït Singh lui avait succédé lorsque Maha Singh prit la ville et la saccagea.

de Maha Singh, ce fut le déplaisir de son vieux mentor et gardien Djeï Singh que ses succès lui attirèrent. Ce chef était alors à l'apogée de sa puissance et doué d'un caractère impérieux. Maha Singh à son retour des montagnes se rendait avec son butin à Amritsar pour y offrir ses respects à Djeï Singh et faire ses ablutions dans le réservoir sacré. Le vieux chef le reçut avec une froideur et un déplaisir marqué, à tel point que quand Maha Singh, prenant l'attitude d'un inférieur, s'approcha avec un pot de confitures à la main, et le pria de lui dire quelle pouvait être la cause de son mécontentement, protestant, quant à lui, de ses sentimens de reconnaissance filiale pour Djeï Singh, et offrant toutes les satisfactions qu'il était en son pouvoir de donner, Djeï Singh alors étendu sur son lit, et posant ses pieds sur Maha Singh, lui dit qu'il en avait assez de la sentimentale conversation de la *Bhagti* (danse d'enfans) (1). Maha Singh se

(1) Suivant Khoushwakt Raï, Djeï Sing donna ordre de tirer sur Maha Singh. Son fils Gour Bakhsh intercéda en vain pour faire retirer cet ordre. Il dit aussi que Maha

retira indigné d'une telle réception et résolut d'avoir raison de cette insulte. Il monta à cheval, et avec quelques cavaliers s'échappa d'Amritsar où le pouvoir et l'influence de Djeï Singh étaient souverains et retourna dans ses états pour y chercher les moyens d'exécuter ses desseins. Trop faible pour entrer seul en campagne contre les misals des Ghanis et des Bhangis, il chercha des alliés et sut se faire un ami de Djasa Singh, serdar du Ramgharia-misal, chassé depuis peu de ses possessions du Penjab par une ligue des Alouwalas et des Ghanis; ces derniers surtout s'étaient enrichis à ses dépens. Des agens furent aussitôt dépêchés à Djasa Singh pour le rappeler, pour lui donner l'assurance de secours s'il était disposé à faire quelques efforts pour recouvrer ses possessions perdues. Le chef déchu vivait alors de brigandage dans le Douab de la Jumna et du Gange, et les villes de Hansi et de Hisar lui servaient de places de sûreté. Satisfait des offres de Maha

Singh se retira aussitôt et fut poursuivi à coups de fusil jusqu'à Mettjithia, mais qu'il échappa heureusement sain et sauf. (*Note de l'auteur.*)

Singh et convaincu de leur sincérité, il ne tarda pas à rentrer dans le Penjab avec toutes les forces qu'il put réunir.

Les troupes combinées de Maha Singh et de Djasa Singh apparurent tout à coup à quelques milles de Battala, la capitale de Djeï Singh où il avait fixé sa résidence. Là vinrent se réunir aux agresseurs Sansar Tchand, radja de Kôt Kangra dans les montagnes, Amar Singh Bagreh et quelques autres tributaires du serdar Ghani, mécontens de lui et gagnés par les intrigues de Maha Singh. Djeï Singh fut sommé de rendre la part qui lui était échue du Ramgharia-misal, et, sur son refus, les envahisseurs s'apprêtèrent à occuper et ravager le pays. Djeï Singh réunit les troupes de son misal et mettant son fils Gour Bakhsh Singh à la tête de 8,000 chevaux, il lui donna mission de punir et d'expulser l'ennemi. Une bataille s'engagea dans laquelle Gour Bakhsh s'exposa avec une folle témérité et perdit la vie. Ses soldats dispersés s'enfuirent et bientôt après, les vainqueurs, maîtres de Battala forcèrent Djeï Singh humilié à traiter de la paix. Elle lui fut

garantie par le jeune chef qu'il avait insulté sous condition de rendre à Djasa Singh les terres dont on l'avait dépouillé et à Sansar Tchand le fort de Kangra qu'on lui avait pris par stratagême. Ces conditions acceptées, les alliés continuèrent d'occuper la ville de Battala; mais avant la fin de l'année, Sada Kounwar, veuve de Gour Bakhsh Singh réussit par un complot tramé avec les habitans à expulser la garnison victorieuse et à reconquérir la ville.

Djeï Singh avait placé toutes ses espérances sur la tête de Gour Bakhsh, et quoiqu'il eût deux autres fils, Bagh Singh et Nidhan Singh, il les traitait avec négligence, car toutes ses affections se reportaient sur la famille de son fils mort. Sa veuve Sada Kounwar avait pris une grande influence et l'ascendant le plus entier sur le vieillard, et comme elle était d'un esprit ambitieux et hardi, elle obtint qu'un apanage séparé de quelques villages entre Sohnan et Hadjipour serait réservé aux fils survivans, tandis qu'elle-même préparait tout à Battala dans ses intérêts et ceux des enfans qu'elle avait de Gour Bakhsh, un fils et une fille. A sa sugges-

tion une négociation fut ouverte pour les fiançailles de cette fille Mehtab Kounwar, avec Randjit Singh le jeune fils de Maha Singh. Elle espérait arriver ainsi à une réconciliation durable, et par le moyen de cet allié tout puissant s'assurer à elle-même le gouvernement du serdari à la mort de son beau-père. Le consentement de Maha Singh ne se fit pas attendre et la *Mangni*, ou cérémonie des fiançailles, fut accomplie dans l'année 1785. Par là le pouvoir et la renommée de Maha Singh s'accrurent encore, car l'amitié du serdar de Ramgharia et celle du radja de Kangra à qui son secours avait assuré le recouvrement de leurs possessions perdues, ajoutée à l'influence qui résultait de ses étroites relations avec le Ghani-misal, le mettaient dans une telle position qu'il n'y avait personne dans le Penjab ou dans la nation sikhe qui pût rivaliser d'autorité avec lui ou réunir des forces égales aux siennes. Le résultat fut favorable à la prospérité du pays, et le Penjab, pendant quelques années, jouit sous l'influence de ce chef d'un repos et d'une tranquillité qui lui étaient depuis long-temps inconnus.

Jusqu'en 1791 Maha Singh continua d'administrer en paix le territoire qu'il avait acquis et exerçant son pouvoir au bénéfice de ses alliés. En cette année mourut Goudjar Singh, chef sikh du Goudjrat, et Saheb Singh son fils succéda à son serdari. La sœur de Maha Singh avait été donnée en mariage à Saheb Singh par Tcharat Singh, mais les liens de la parenté ne purent rien contre l'ambition et le désir d'agrandissement qui travaillaient l'esprit de Maha Singh. Il jugea le moment convenable pour faire reconnaître son autorité dans le Goudjrat en réclamant un tribut. Saheb Singh refusa d'obéir, alléguant que son père était un des chefs du Bhangi-misal et n'avait jamais servi sous le drapeau du Soukar Tchaki-misal dont il ne pouvait reconnaître la suzeraineté. En recevant cette réponse Maha Singh fit avancer son armée et assiégea Saheb Singh dans le fort de Soudharp. Dans sa détresse, Saheb appela à son secours les Bhangis, et Karam Singh Doulou vint avec ses troupes pour faire lever le siège. Trop faibles pour se mesurer en rase campagne avec Maha Singh, les Bhangis s'établirent aux envi-

rons de son camp et l'inquiétèrent beaucoup pour la sûreté de ses convois; mais un détachement des Soukar Tchakis prit et pilla le camp des Bhangis, ce qui permit à Maha Singh de pousser le siège avec vigueur. Il était depuis trois mois devant la place lorsqu'au commencement de 1792 il tomba sérieusement malade. Le siège fut aussitôt levé et le chef, transporté à Goudjraoli sa principale résidence, y expira dans la vingt-septième année de son âge. Il était brave, actif, prudent plus que ne le sont les hommes aussi jeunes que lui et il a laissé parmi les siens la réputation d'un serdar accompli. Il échappa à la tutelle de sa mère à l'âge de 17 ans, et quelque temps après ayant découvert ses intrigues avec un brahmane, il la tua lui-même de sa main; acte de justice barbare qui ne paraît pas avoir entaché sa réputation ou nui à sa gloire aux yeux de ses contemporains.

Maha Singh ne laissa qu'un fils, Randjit Singh le roi actuel, alors âgé de 12 ans, sa mère fut régente et assistée du ministre de son époux, Lakhou ou Lakpat Singh. Sada Kounwar,

la belle-mère du chef mineur, exerçait aussi une grande influence sur les affaires, et l'année suivante, c'est-à-dire en 1793, la mort de Djeï Singh laissa le Ghani-misal sous sa direction, tout ayant été préparé de longue main pour l'exclusion des fils de ce serdar.

On prit peu de soin de l'éducation de Randjit Singh : on lui laissa satisfaire toutes les passions et tous les désirs de sa jeunesse, ses premières années s'écoulèrent dans les plaisirs et dans les divertissemens de la campagne. Il n'a pas encore appris à lire ou à écrire dans aucune langue que ce soit. Il était encore en tutèle lorsqu'un second mariage l'unit à Radj Kounwar, fille du chef Naki Khadjan Singh.

Ce fut à 17 ans, comme son père, que Randjit Singh prit en personne la direction des affaires et congédia son ministre. Plus tard, par les conseils de Dal Singh, oncle maternel de son père, qui nourrissait depuis long-temps des sentimens haineux contre le ministre, Randjit Singh chargea Lakhou d'une expédition contre la ville de Kitar; l'ancien ministre y fut tué

dans une querelle avec les zemindars et l'on soupçonne que cette mort fut le résultat d'un complot. L'exemple de son père sanctionna un autre acte de cruauté commis par Randjit Singh. La régente avait été accusée de mauvaise conduite, on disait même que le dernier ministre n'était pas le seul complice de ses débauches; on dit qu'en recevant la preuve évidente de ces faits, Randjit Singh ordonna, ou au moins permit qu'on la mît à mort; et le vieux chef Dal Singh passa pour avoir fait exécuter la sentence par le poison (1). Randjit Singh, d'après l'avis de Sada Kounwar, ne confia à personne les affaires de son serdari; les difficultés qu'il rencontra, et les moyens qu'il employa pour les surmonter, et tirer parti de chaque circonstance dans l'intérêt de sa

(1) Ces particularités sont extraites du Mémoire du capitaine Wade. Le capitaine Murray dit simplement « qu'il renvoya son ministre et fit assassiner sa mère. » Le capitaine Wade donne l'année 1787 comme celle de la mort de Maha Sing, et prétend qu'il était né en 1757. N'ayant pas les moyens de prononcer entre ces deux assertions, j'ai suivi l'autorité du capitaine Murray. (*Note de l'auteur.*)

fortune, forment le sujet des chapitres suivans (1).

(1) Khoushwakt Raï ne dit rien sur le sort de la mère de Randjit Sing, mais il admet que le ministre fut assassiné; il ajoute que Randjit Singh conversa pendant longtemps de la haine contre la race entière des Mouta Sadi, et ne voulut en employer aucun. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE IV.

Commencemens du règne de Randjit Singh. — Il s'agrandit aux dépens des autres serdars sikhs. — Traité avec le gouvernement anglais. — Il renonce à la rive orientale du Satledj.

1794—1808.

Dans le cours des années 1795, 1796 et 1797, le Penjab fut deux fois exposé aux invasions du shah Zaman, qui venait de remplacer le pacifique Timour sur le trône de Caboul. Les Sikhs n'osèrent pas lui résister en rase campagne, et ses expéditions occasionèrent une immense confusion, car elles forcèrent les serdars dont il traversa les possessions à les abandonner momentanément. En 1798, le shah se présenta encore une fois, et entra à Lahor sans rencontrer d'obstacles; mais, après quelques mois de séjour, voyant qu'il lui était impossible de fonder un établissement durable dans le pays, ou de tirer quelque avantage de l'occupation du Penjab, il retourna dans ses possessions héréditaires à l'ouest de l'Indus, et les serdars sikhs rentrèrent chacun dans les terres

qu'il avait évacuées à l'approche du shah. Randjit Sing était un de ceux qui s'étaient retirés devant le shah, car il fit comme tous les serdars qui se trouvèrent dans les mêmes circonstances que lui; il abandonna son misal; il employa le temps du séjour du shah à Lahor à faire une expédition au-delà du Satledj pour lever les tributs et réduire sous son autorité les villes ou villages dont il put s'emparer.

Après la retraite du shah, Randjit Sing songea aux moyens de s'assurer la possession de Lahor : il fut encouragé dans ce dessein par sa belle-mère Sada Kounwar, qui lui promit d'appuyer l'exécution de ses vues. Lahor était à cette époque possédée en commun par Tcheït Singh, Mohar Singh et Saheb Singh. Mais Randjit Singh, par un important service qu'il rendit à Zaman Shah, sut obtenir de ce prince la permission d'en prendre possession. Les Afghans avaient été obligés de quitter précipitamment le Penjab pour s'opposer aux desseins de la Perse sur Hérat, desseins qu'elle couvrait du prétexte de secourir Shah Mahmoud. En arrivant sur les bords du Djilam, l'armée af-

ghane trouva le fleuve débordé par les pluies, ce qui rendait impossible le passage de l'artillerie. Ne voulant pas être arrêté par cette circonstance, Shah Zaman jeta ses canons dans le fleuve, et écrivit à Randjit Sing de les retirer et de les lui envoyer, lui faisant espérer qu'il l'aiderait à réaliser ses vues ambitieuses sur Lahor en échange du service qu'il demandait. Le Sikh retira huit canons sur douze du lit de la rivière où ils avaient été ensevelis, et les renvoya au shah, dont il reçut en retour l'investiture qu'il désirait. Les quatre autres canons ne furent retirés du Djilam qu'en 1823; ils sont maintenant déposés à l'arsenal de Lahor (1).

Armé de cette autorité influente sur la population musulmane de la ville, et appuyé par le crédit et les troupes de Sada Kounwar, Randjit Singh fit ses préparatifs pour s'emparer de Lahor. Les trois chefs sikhs qui l'occupaient étaient

(1) Le capitaine Murray ne dit pas que Randjit Singh obtint l'investiture du souverain afghan. Ce fait, avec les circonstances qui l'accompagnent, est raconté ici sur l'autorité du capitaine Wade. (*Note de l'auteur.*)

dissolus, débauchés et insoucians des moyens qui pouvaient assurer leur sécurité. Ils n'avaient que peu de troupes ou de vassaux, et leur administration était impopulaire au dernier degré. Pour préparer le succès de ses desseins, Randjit envoya Kazi Abdour Rahman, natif de Rasoulnagar, pour nouer des intelligences avec les principaux habitans musulmans. Mir Mohkam, intendant de Tcheït Singh, Mohammed Ashik et Mir Shadi promirent d'appuyer le projet, et s'engagèrent à livrer l'une des portes de la ville à Randjit Singh. Il s'avança donc, accompagné de sa belle-mère, et fut reçu dans la ville sans obstacle. Tcheït Singh et ses deux associés furent trop heureux d'accepter des djagirs. Randjit Sing établit ainsi son autorité dans la ville, et avisa aux moyens de conserver sa conquête. Cette heureuse tentative sur une ville si fameuse excita la jalousie des serdars, ses rivaux, qui réunirent leurs troupes à Basim dans l'intention de reconquérir Lahor. Goulab Singh Bhangi, Saheb Singh de Goudjrat, et Nadjam-oud-din de Kasour, étaient à la tête de la confédération, et se distinguaient surtout par leur

animosité contre Randjit Singh. Mais après quelques mois de débats et quelques escarmouches sans résultat, les serdars, voyant le jeune chef bien préparé à la résistance, abandonnèrent leur entreprise, et depuis lors la ville est toujours restée au pouvoir de Randjit Singh.

Les Musulmans de Kasour, ville considérable située à environ 25 kôs (1) S. E. de Lahor, avaient encouru le juste ressentiment de Randjit Singh, autant à cause de la part que leur chef avait prise à la coalition que des déprédations commises par eux aux portes de Lahor. Sa première expédition fut dirigée contre eux, et de 1801 à 1802 Nadjam-oud-din fut forcé de se soumettre à Randjit Singh; il se reconnut pour son vassal, et s'engagea à lui fournir un contingent de troupes sous les ordres de son frère Koutab-oud-din. Dans la même année, le jeune chef étant venu se baigner au réservoir sacré du gourou Ram Dos à Taran Turan, y rencontra le serdar Fateh Singh, de Alou-

(1) Mesure itinéraire de l'Hindoustan évaluée par Rennel à 2 milles anglais ou 1735 pas géométriques, et par M. Langlès aux trois quarts d'une lieue de France.

wala-misal, et contracta avec lui des liens d'amitié, scellés par un échange de turbans.

L'année 1802 fut marquée par la naissance de Kharak Singh (1), l'héritier présomptif du maha-radja Randjit Singh : il naquit de Radj Kounwar, fille de Khadjan Singh de Naki. Dans la même année, le fort de Tcheniot, occupé par Djasa Singh, fils de Karam Singh Doulou, chef des Bhangis, fut assiégé et pris, après une courte résistance, par Randjit Singh, qui n'assigna au chef vaincu pour sa subsistance qu'une rente insignifiante (2).

(1) Le capitaine Wade place cet événement après la mort de Dal Singh et lorsque Randjit se mettait en mesure d'occuper son djagir et le fort d'Alipour, ce qui n'a dû arriver, suivant le capitaine Murray, qu'en 1804. L'année 1802 est cependant la date assignée par ces deux officiers à la naissance de Kharak Singh. (*Note de l'auteur.*)

(2) Djasa Sing de Tchandauiot ou Tcheniot se rendit, dit-on, à Randjit Singh sur la promesse qu'il serait réintégré dans ses possessions, promesse jurée sur les livres sacrés. Il n'en fut pas moins fait prisonnier et dépouillé. Randjit Singh, accusé de parjure, fit voir les livres sacrés sur lesquels il avait juré; lorsqu'on eut enlevé les enveloppes qui devaient les couvrir, on trouva des briques au lieu de livres. (*Note de l'auteur.*)

Au mois de décembre 1802, Randjit Singh réunit ses troupes à celles de Sada Kounwar et du chef Alouwala, et les forces des trois misals alliés vinrent attaquer la famille de Goulab Singh, le dernier serdar puissant du Bhangi-misal, qui avait toujours été en guerre avec Maha Singh, et s'était mis à la tête de la ligue formée dans le but de recouvrer Lahor. Goulab Singh était mort en 1800, laissant sa veuve Rani Soukha pour tutrice de son jeune fils Gourdat Singh. Le moment était opportun pour renverser à jamais la puissance des Bhangis. Rani Soukha fut donc sommée de rendre le fort de Lohgarh à Amritsar, et le grand canon Banghi, enfin de se soumettre aux confédérés. Incapable de résister, la veuve abandonnée évacua Lohgarh, et s'enfuit avec son enfant et sa famille, qui depuis a toujours vécu dans l'indigence et l'obscurité (1).

(1) Goulab Singh mourut, dit-on, d'un excès de table. Lohgarh fut pris d'assaut, les assiégeans s'y étant introduits par une porte laissée ouverte pour servir d'embrasure à un énorme canon. La place fut prise pendant

Pendant ces événemens, une discorde de famille ensanglanta Kasour : Nadjam-oud-din fut assassiné, et remplacé dans son serdari par son frère Koutab-oud-din. Les circonstances paraissant favorables, Randjit Singh, avec toutes les forces de ses alliés, envahit le territoire de Kasour; mais, après trois mois de pillage dans le pays ouvert, voyant qu'il ne pouvait rien contre les places fortes qui sont nombreuses dans ce district, il accepta un paiement en argent et se retira. Pendant cette année Sansar Tchand, radja de Kôt Kangra, dans les montagnes, descendit dans les plaines et pilla quelques villages du territoire de Sada Kounwar, situés dans le Ghani-misal. Mais Sada Kounwar invoqua le secours de son gendre, qui arriva

un orage du mois de décembre. Gourdat et sa mère s'étant échappés, furent pendant toute une nuit exposés au froid et à la pluie. Ils trouvèrent asile auprès de Djodh Singh, chef du Ramgarhia-misal, dont le fort de Ramgarh était peu éloigné. Randjit Singh trouva sa tante, la sœur de Maha Singh, dans le fort, mais il la renvoya dans un *rath*, ou chariot couvert, dès le matin suivant, partager les infortunes de Rani Soukha. (*Note de l'auteur.*)

immédiatement avec Fateh Singh Alouwala et eut bientôt chassé les montagnards. Il saisit cette occasion pour assiéger Soudjanpour, occupé par Boudh Singh Bhagat, qui fut obligé de payer une forte somme d'argent, de livrer une grosse pièce d'artillerie et les trois districts de Bahrampour, Dharamkot et Soukhalgarh.

Du Douab de Djalandhar, où ces événemens l'avaient amené, Randjit Singh passa le Ravi et retourna à Lahor, en faisant un détour par Sialkot et Rasoulnagar et pillant tout ce qu'il rencontrait. La veuve de Tchour Mal fut, dans cette expédition, dépossédée de Phagwara, abandonné à Fateh Singh Alouwala en récompense de ses services. Sansar Tchand osa encore, vers la fin de l'année (1804) redescendre dans la plaine et prendre quelques villes dans le Djalandhar, mais il se retira à l'approche de Randjit Singh et de ses alliés. En février suivant, le radja des montagnes reparut encore et prit Hosheiarpour et Bidjwara, où il essaya de s'établir définitivement. Mais il fut chassé de ces deux villes par les Sikhs, et Randjit Singh,

après cette expédition, fit une tournée financière, si l'on peut parler ainsi. Il se fit donner, à titre de présens ou de tributs, des sommes considérables par les vieux chefs sikhs Tara Singh Gheïba, Dharam Singh d'Amritsar et Boudh Singh de Feizoullapour. Cette conduite excita la jalousie et les craintes de tous les serdars qui avaient joui jusque-là de leur indépendance et d'une possession non contestée. Ils voyaient bien que Randjit Singh voulait leur imposer sa suzeraineté; mais ils étaient si divisés, si envieux les uns des autres, si peu capables de se donner un chef, qu'ils ne tentèrent rien et ne purent arrêter aucune mesure commune pour se délivrer de ses exactions arbitraires et le faire renoncer à ses habitudes d'amende et de confiscation à son profit, qui semblaient l'amener systématiquement à visiter les familles de tous les chefs qui mouraient. Ce fut pendant cette année que mourut aussi Dal Singh, beau-frère de Tcharat Singh, ce qui rendit, par droit de seigneurie, Randjit Singh maître d'Akalgarh (1) et de Djaminabad; ces

(1) D'abord Alispour, possession des Musulmans Tchit-

places étant tenues par Dal Singh comme une dépendance du Soukartchaki-misal. Dal Singh était tombé en disgrace peu de temps avant sa mort.

Les dissensions des quatre fils de Timour Shah, Hameïoun, Mahmoud, Shah Zaman et Shah Shoudja, commencèrent alors à diviser l'empire afghan, à y avilir l'autorité royale. Cet état de choses encouragea Randjit Singh à diriger ses vues vers l'ouest, et après avoir fêté le *Dasrah* (1), à Lahor, par des excès encore plus

tas. Les Sikhs changèrent le nom de cette ville lorsqu'ils la prirent en 1770. (*Note de l'auteur.*)

(1) Sur cette fête, voy. le Mémoire de Sir John Malcolm, dans les *Bombay Transactions*, vol. III, pages 73-89. D'après sir John, *dusrah* vient de *dasmi dasrah*, la dixième nuit; la fête tirerait ainsi son nom de sa durée; mais cette étymologie est sévèrement critiquée par le rédacteur du *Quarterly oriental Magazine* (v. II, p. 225, Calcutta, 1814), qui donne pour étymologie de ce mot *Daçahara*, épithète de Ganga, qui signifie la déesse qui expie (ôte) les *dix* péchés. Cette fête est célébrée, selon cet auteur, en commémoration de la descente de cette déesse dans le mois djeïeschth (juin-juillet.) Mais comme la déesse Darga, épouse de Siva, porte aussi ce nom, ce mot

violens qu'à son ordinaire, il résolut, dans l'année 1804, de chercher à s'agrandir en s'emparant des provinces de cet empire situées à l'est de l'Indus. En conséquence, il passa le Ravi en octobre, et ayant rallié les troupes des Alouwalas, il arriva à Ramnagar, sur le Tchenab, et de là à Djhàng, occupé par Ahmed Khan, chef puissant. Le khan fit sa soumission et paya une forte somme aux envahisseurs. Sahiwal et Kot Maharadja, possessions de deux Musulmans béloutchis, furent ensuite visités. La reconnaissance de la suzeraineté de Randjit Singh, des chevaux et d'autres présens, les sauvèrent du pillage. La saison avançait; on fit des préparatifs pour visiter les environs du Moultan : mais le gouverneur, Mozaffar Khan, prévint les desseins des visiteurs et détourna le fléau de ses sujets par l'envoi de nombreux et riches présens. Des rapports furent établis avec tous les chefs musulmans et les familles établies sur les rives Tchenab ou du Djilam. Quoique

peut aussi signifier la fête de cette déesse, fête autrefois nommée Dargapadja (adoration de Darga.)

le total des tributs et présens reçus dans cette première expédition ne fût pas très considérable, le résultat des opérations de la saison fut cependant très avantageux pour les vues ultérieures du Sikh ambiteux. En effet, tous les chefs jusqu'à l'Indus commencèrent à voir de quel côté ils devaient tourner leurs espérances et leurs craintes; la plupart d'entre eux se résignèrent à se soumettre au roi de Lahor et s'abstinrent dès-lors de toute relation avec la cour de Caboul et ses officiers.

En février 1805 Randjit Singh retourna dans sa capitale, établie depuis peu à Lahor, et y célébra les fêtes religieuses. Quelque temps après il se rendit avec un magnifique cortége à la fête annuelle des bords du Gange, à Hardwar, pour y faire ses ablutions : s'étant ainsi acquitté des cérémonies de sa religion, il repartit au commencement de juin et employa la saison des pluies à affermer aux enchères les revenus des districts placés sous son administration personnelle. Tel a toujours été son seul mode d'administration : le fermier a plein pouvoir, même de vie et de mort, sur ceux qui

sont confiés à sa merci; son bail n'est qu'une permission de voler.

Après le Dasrah de 1805, Randjit Singh conduisit pour la seconde fois son armée dans les pays mahométans situés entre le Tchenab et l'Indus, et le chef de Djhang fut sommé de payer un tribut annuel : la demande s'élevait à 120,000 roupies. Mais avant la conclusion de cette affaire Randjit Singh fut rappelé par la nouvelle de l'approche de Djaswant Rao Holkar et Emir Khan, qui venaient de l'est, poursuivis par l'armée anglaise de lord Lake. Fateh Singh Alouwala resta donc pour terminer les négociations avec les chefs de l'ouest, et Randjit s'étant transporté en personne à Amritsar, y rencontra le Mahratte fugitif, avec qui il avait à jouer un rôle difficile. Djaswant Rao menaçait de continuer sa marche du côté de l'ouest jusque sur les terres du Caboul. Cependant lord Lake était arrivé jusque sur le Biah, ou Bias, et se préparait à avancer encore; et il ne pouvait qu'être très désavantageux de laisser opérer et agir son armée dans le Penjab. D'un autre côté Randjit Singh, quoiqu'il pût trouver un

auxiliaire utile en suivant un autre parti, sentait bien qu'il lui était impossible de résister. Dans ces circonstances difficiles, les rapports qu'il entretint avec Djaswant Rao Holkar furent amicaux, mais non encourageans, et ce chef, déçu dans ses espérances de déterminer les Sikhs à des hostilités contre les Anglais, céda aux difficultés qui l'accablaient et conclut un traité avec lord Lake, le 24 décembre 1805. Des témoignages d'amitié furent échangés entre le général anglais et Randjit Singh; et dans le cours de janvier 1806, les deux armées qui avaient causé tant d'alarmes dans le Penjab rentrèrent dans l'Hindoustan, laissant les chefs sikhs célébrer le Houli en toute liberté, et avec des réjouissances proportionnées aux craintes qu'ils avaient éprouvées. Les excès auxquels Randjit Singh se livra à cette fête lui causèrent une maladie qui le retint dans l'inactivité pendant quatre mois. Cependant à la fin de la saison des pluies, il reprit la campagne et exécuta quelques desseins qui ont eu une influence matérielle sur sa destinée et sa fortune.

Les radjas de Patiala et de Naba étaient en

contestation pour quelques parcelles de territoire, situées entre le village de Doladdi et la ville et le fort de Naba. Le chef Djhind, radja Bhag Singh, était allié au chef de Naba ainsi que les chefs de Ladwa et de Keïthal, mais leurs forces réunies ne pouvaient lutter avec celles de leur puissant voisin de Patiala. Dans cette extrémité Bhag Singh de Djhind, oncle maternel de Randjit Singh, fut député pour réclamer en faveur des plus faibles l'assistance de son neveu. Le Dasrah n'était pas encore passé que Randjit Singh traversa le Sattledj pour prendre part à la querelle. Il effectua son passage à Loudiana, et s'étant emparé de la place, il la remit au radja Bhag Singh, au préjudice de Rani Nouroun Nissa, mère de Rao Ilias, à qui elle appartenait; Saniwal fut aussi pris à une veuve sans défense (1), cette classe d'occupans étant regardée par Randjit Singh comme des usurpateurs. La place fut donnée en djagir à

(1) Maï Lakchmi, veuve de Sadha Singh. Elle demanda secours à Randjit Singh contre son fils, qui la retenait en prison.

Mokham Tchand Dewan, mais rendue peu de temps après sur l'offre d'un nazarana de 30,000 roupies. Les troupes de Patiala ayant abandonné Doladdi, Randjit Singh s'approcha de Mansourpour où le maha-radja Saheb Singh, successeur d'Amar Singh, avait pris position avec toutes ses forces. Le maha-radja, par une somme d'argent et le don d'un pièce d'artillerie, se concilia Randjit Singh, Djaswant Singh de Naba contribua aussi à satisfaire sa cupidité. Ce fut alors seulement qu'il ramena dans le Penjab son armée mal organisée, vrai fléau qui ravageait tout sur son passage. Doladdi, sur la demande de Bhag Singh, fut rendue au Patiala, et Randjit Singh saisit l'occasion de traverser le Dewali et de faire ses ablutions dans le réservoir sacré de Thanesar. Il repassa le Satledj après s'être acquitté de ce devoir et se dirigea par Rahoun, résidence de Tara Singh Gheïba (1), sur les

(1) Le capitaine Wade dit que Tara Singh mourut dans cette expédition. Il évalue toutes les choses que s'appropria Randjit dans cette occasion en argent, bijoux, etc., à huit lakhs de roupies. C'est, assure-t-on, la première prise de cette importance faite par le souverain de Lahor.

feux sacrés de Djawala Moukhi. Là, il rencontra Sansar Tchand de Kangra qui implora son assistance contre Amar Singh de Gourkha, qui s'appropriait la succession de tous les chefs des montagnes depuis Gogra jusqu'au Satledj, et qui faisait ravager Kangra par ses troupes. Le prix demandé par Randjit Singh pour ses services ayant paru excessif, rien ne fut conclu dans l'entrevue des deux chefs; mais plus tard la position du radja des montagnes étant devenue encore plus difficile, la négociation fut reprise (1).

L'année 1807 fut marquée par la perte et le recouvrement de Parsour et Tchamara, possessions de Nar Singh, vieux serdar sikh qui

Mais le capitaine Murray place la mort de Tara Sing en 1807-8, pendant la seconde expédition de Randjit Singh au-delà du Satledj. Le capitaine Wade paraît avoir confondu ces deux expéditions. (*Note de l'auteur.*)

(1) Le résultat de l'expédition de Randjit Singh dans cette saison depuis son départ d'Amritsar jusqu'à son retour, lui rapporta, selon Khoushwakt Raï, sept éléphans, neuf pièces d'artillerie, cinquante chevaux et environ deux lakhs de roupies en argent. (*Note de l'auteur.*)

était mort. Un djagir fut donné à son fils pour pourvoir aux besoins de son existence. Randjit Singh prépara ensuite une expédition formidable contre Kasour qui lui donnait de grands sujets d'inquiétude. Il espérait que cette conquête, faite sur des Musulmans, rehausserait sa popularité et son crédit chez les Sikhs. En février 1807, il attaqua le territoire de Kasour avec des forces considérables, et Koutab-oud-din fut réduit à se réfugier dans la ville fortifiée. Des discordes civiles et des séditions achevèrent la ruine de la famille Pathan, et au mois de mars, le chef fut obligé de se rendre à discrétion. On lui laissa quelques villages au sud du Satledj, sous la condition de fournir un contingent de troupes lorsqu'il en serait requis. Kasour et tout le territoire occupé par cette famille dans le Penjab, fut repris et donné en djagir à Neïal Singh Atharawala. De Kasour Randjit Singh se dirigea au sud-ouest du côté de Moultan où il occupa et maintint quelques garnisons dans diverses dépendances de ce gouvernement. En avril, la ville de Moultan fut prise, mais le gouverneur

se retira dans la citadelle où les principaux habitans s'étaient réfugiés avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Dépourvu des moyens nécessaires pour faire un siége, Randjit Singh accepta de Mozaffar Khan une somme considérable en argent et retourna à Lahor au mois de mai (1). Mais avant que la saison des pluies fût arrivée, il détacha quelques troupes qu'il envoya à Adina Nagar, au pied des montagnes de Kangra, et leva dans le voisinage quelques tributs sur les chefs sikhs et montagnards qui avaient été jusque-là exempts de toute redevance sous la dépendance du Ghani-misal, avec lequel Randjit avait vécu en bonne intel-

(1) Mozaffar Khan paya, dit-on, une somme de huit mille roupies et donna cinq chevaux. C'est au retour de cette expédition que Randjit Singh rencontra un zemindar qui venait, monté sur un beau cheval, lui offrir ses respects. Randjit désira avoir le cheval, mais ses serviteurs trop zélés le demandèrent grossièrement. Le cavalier offensé s'élança sur l'éléphant de Randjit et le frappa. Les gardes accoururent, mais aucun ne put démonter le zemindar. Après avoir blessé ou démonté quelques-uns de ses adversaires, celui-ci fut enfin tué et son cheval pris.

(*Note de l'auteur.*)

ligence, c'était le domaine de Sada Kounwar. Une telle mesure offensa cette femme, et c'est alors que commencèrent les différends et les intrigues qui l'ont conduite plus tard à sa perte.

L'épouse du radja de Patiala était une femme ambitieuse et intrigante qui avait long-temps cherché à se débarrasser de son mari, ou au moins à faire créer un apanage séparé pour son fils mineur Karam Singh. Lorsque Djaswant Rao Holkar, en se réfugiant dans le Penjab, traversa le territoire de Patiala, elle avait essayé de s'en faire un appui. Ce chef ambitieux avait vu qu'il pourrait probablement trouver son profit à la servir, et ne l'avait point repoussée, mais pressé alors par l'approche de lord Lake, il laissa les choses au point où elles en étaient entre le radja et la Rani. La querelle s'étant réveillée, elle envoya en 1807, pendant la saison des pluies, demander appui à Randjit Singh lui promettant, en échange, une fameuse pièce de bronze qui appartenait à sa famille, et était connue sous le nom de Kari Kahn, et de plus un collier de diamans d'une

grande valeur. Randjit Singh saisit cette occasion de s'immiscer dans les affaires de ses voisins, et passa le Satledj à Hariki Patan, au confluent de ce fleuve avec le Biah. Dans le mois de septembre, il s'empara sur sa route vers Patiala, de toutes les possessions qu'avait laissées en mourant Ilias Raï, et les distribua à ses serviteurs et à ses alliés. Avant que Randjit Singh eût atteint Patiala, le radja et la rani se réconcilièrent; celle-ci ayant obtenu pour son fils, par la médiation des chefs de Djhind et de Thanesar, un djagir séparé de 50,000 roupies de revenu. Le radja ne se pressait pas de livrer le canon et le collier promis, mais Randjit Singh en appela à la demande qu'il avait reçue et son appel étant appuyé par la force, on lui remit les deux objets, quoique ce fût avec une répugnance évidente. Randjit Singh satisfait, vint attaquer Naraïangarh, qui fut pris et donné au chef Alouwala après un assaut qui coûta aux assaillans quatre cents hommes tués ou blessés.

Devant Naraïangarh mourut le vieux chef Tara Singh Gheïba qui servait dans l'armée de

Randjit Singh. Son corps fut transporté secrètement par ses serviteurs au-delà du Satledj dans sa forteresse de Rohoun où on lui rendit les derniers devoirs, tandis que sa veuve et son fils faisaient leurs préparatifs pour se maintenir dans leurs possessions. Mais lorsque le cadavre était encore sur le bûcher, un détachement des troupes de Randjit Singh, envoyé dès que l'événement fut connu, arriva pour demander la remise des trésors et s'emparer par force du territoire occupé par Tara Singh Gheïba. Après une résistance opiniâtre, la famille fut contrainte de se soumettre, et quoique les fils eussent d'abord reçu quelques secours pour pourvoir à leurs besoins, ils furent bientôt privés de tout moyen d'existence et ils ont depuis vécu dans l'indigence.

En revenant de Naraïangarh, Randjit Singh s'empara de Mounda, au sud du Satledj, sur le fils de Dharam Singh, et le vendit au serdar Djhind; Bhalolpour et Bhartgarh furent aussi enlevés à la veuve de Bhagaïl Singh (1). En

(1) Ce fut à cette époque, c'est-à-dire vers la fin de

décembre Randjit Singh retourna à Lahor où son épouse Mehtab Kounwar lui donna deux enfans jumeaux qui reçurent les noms de Shir Singh et Tara Singh. Mais Randjit Singh ne les a jamais reconnus comme ses fils. La fidélité de Mehtab Kounwar était depuis quelque temps suspecte à son époux qui l'avait en conséquence reléguée auprès de sa mère Sada Kounwar. Le bruit courut que celle-ci avait enlevé les enfans d'un charpentier et d'un tisserand et les avait produits comme ceux de sa fille, après avoir préparé depuis quelque temps le public à cet événement en faisant répandre que Mehtab était enceinte. Shir Singh a été récemment honoré d'un commandement militaire et d'un djagir, il a été heureux comme chef de l'expédition dans laquelle le prétendant mahométan Seïd Ahmed perdit la vie en 1831, mais ni l'un ni l'autre de ces enfans n'a encore été

1807, que Mokham Tchand se présenta à la cour de Randjit Singh, et fut élevé par lui à la dignité de dewan (ministre). Il avait déja servi en cette qualité Saheb Singh de Goujrat, et jusqu'à lui Randjit Singh n'avait pas encore eu d'officier de ce grade. (*Note de l'auteur.*)

reconnu par Randjit Singh, et Tara Singh languit toujours dans l'abandon.

Le commencement de 1808 fut signalé par la prise de Pathan Kot, situé au pied des montagnes de Kangra et appartenant à Djeïmal Ghani (1); les chefs des montagnes ou des plaines du voisinage furent aussi soumis à des exactions. Mokham Tchand Dewan fut en même temps employé à entamer des négociations avec les chefs du Daliala Misal, à la tête desquels Tara Singh Gheïba avait toujours figuré pendant sa vie. La plupart des chefs furent confirmés dans leurs possessions, sous condition de fidélité à Randjit Singh, et sous promesse de tenir toujours prêts à la première demande leurs contingens de cavalerie. Sial Kot et Shaïkhoupoura, au sud du Satledj furent ensuite occupés et réunis au gouvernement direct de Randjit Singh par Mokham Tchand qui continua à tenir la campagne pendant la saison des pluies et s'empara de diverses places sur

(1) Khoushwakt Raï donne pour date à la prise de Pathan Kot et de Sial Kot la saison de 1807-8.

(*Note de l'auteur*)

les deux rives du Satledj, dans la vallée d'Anandpour Makawal, et acquit à son maître tout ce qui avait d'abord été possédé par Tara Singh ou Bhagaïl Singh.

L'étendue de ces occupations permanentes et de ces usurpations de Randjit Singh au sud et à l'est du Satledj, excitèrent les alarmes des chefs sikhs établis entre ce fleuve et la Jumna. Dans une conférence qu'ils eurent à ce sujet, il fut résolu par eux d'envoyer à Delhi une ambassade composée du radja Bhag Singh de Djhind, Bhaï Dal Singh de Keïthal, et Tcheïn Singh Dewan de Patiala, chargés de demander que leurs possessions fussent mises sous la protection du gouvernement anglais. La mission se rendit à Delhi auprès de M. Seton, résident, en mars 1808. La réponse qu'ils reçurent, bien qu'elle ne fût pas décisive, était encourageante; on leur dit qu'on ne souffrirait pas que Randjit Singh étendît ses usurpations du côté de l'est à leur préjudice. Mais on n'eut pas plutôt donné à Lahor connaissance de cette mission, que Randjit Singh, sérieusement inquiet, envoya des agens aux trois chefs pour

les inviter à le venir trouver leur promettant de dissiper leurs craintes. Ils se rendirent donc à son camp à Amritsar, où ils furent reçus avec une faveur et des attentions marquées. Rien ne fut épargné pour chercher à les détacher de tout projet d'alliance avec le gouvernement anglais.

On avait alors conçu de vives inquiétudes sur la possibilité d'une attaque de l'Inde par l'empereur Napoléon, et lord Minto résolut d'envoyer quelques ambassadeurs pour s'assurer de l'état des pays intéressés dans la question, et pour sonder les sentimens des chefs et des peuples. La puissance sans cesse grandissante de Randjit Singh, qui venait d'établir récemment son pouvoir dans le Penjab, demandait à être arrêtée dans son cours, et d'ailleurs la collision qui avait failli résulter de ses derniers succès et de ses desseins bien connus sur la rive orientale du Satledj était encore une raison d'envoyer un agent anglais à Lahor. Monsieur et aujourd'hui sir Charles Metcalfe, fut le négociateur choisi en cette occasion, et Randjit Singh reçut avis de son arrivée lorsqu'il était

encore avec les chefs de Djhind et de Keïthal. Le contenu des dépêches leur fut communiqué et devint le sujet d'une conférence et d'une délibération très agitée. On fixa Kasour pour le lieu de réception de M. Metcalfe, et en effet Randjit Singh s'y rendit en septembre 1808. L'ambassadeur fut reçu à son arrivée avec les cérémonies usitées en pareil cas, mais il avait à peine trouvé moyen de commencer la discussion des matières qu'il était venu traiter avec le chef sikh, que celui-ci leva tout à coup son camp de Kasour et passa le Satledj avec son armée. Farid Kôt fut immédiatement pris par les troupes et donné à Sada Kounwar au préjudice de Goulab Singh ; de là Randjit Singh s'avança contre le territoire musulman de Maler Kotila. La famille Pathan qui l'occupait, réduite à l'extrémité, consentit à payer une somme considérable, promettant en outre un lakh de roupies. Le radja de Patiala abandonna quelques-unes de ses propriétés comme gage du paiement. M. Metcalfe accompagna Randjit Singh à Farid Kôt, mais il protesta contre toute opération militaire à l'est du Satledj. Il s'arrêta donc près

de ce fleuve jusqu'à ce que son gouvernement eût décidé ce qu'il devait faire dans cette conjoncture. Il adressa dans l'intervalle une vigoureuse remontrance contre de telles agressions commises alors même qu'il était venu pour discuter et traiter ce sujet avec Randjit Singh. Celui-ci n'en continuait pas moins d'avancer, il s'empara d'Ambala et de ses dépendances qu'il donna aux chefs de Naba et de Keïthal. Il exigea ensuite un tribut de Shahabad et Thanesar, et en retournant par Patiala il fit un fraternel échange de turbans avec le faible radja Saheb Singh. Après cette expédition il revint auprès de M. Metcalfe à Amritsar. Le gouvernement de Calcutta avait pris en octobre une détermination, et son envoyé avait reçu ordre de déclarer que le pays compris entre le Satledj et la Jumna était mis sous la protection anglaise. Quoique le gouvernement britannique n'eût pas dessein de forcer Randjit Singh à rendre les villes ou villages dont il s'était emparé jusque-là, l'envoyé devait insister sur la reddition de tout ce que Randjit Singh avait usurpé dans la dernière campagne. Pour donner plus de

poids à cette demande et appuyer la négociation, un corps de troupes sous les ordres du colonel aujourd'hui sir David Ochterlony, s'avança sur les frontières; une armée de réserve fut formée et placée sous le commandement du major général Saint-Léger, elle devait être prête à toutes les opérations que l'activité et les desseins hostiles de Randjit Singh pourraient rendre nécessaires.

Le colonel Ochterlony passa la Jumna à Bouria le 16 janvier 1809, et à son arrivée près d'Ambala les troupes de Randjit Singh se retirèrent jusqu'au Satledj. Prenant sur sa route quelques places occupées par l'armée sikhe, le commandant anglais atteignit Loudiana, sur le Satledj, et y prit position le 18 février suivant. Sa marche fut saluée par les chefs et la population, comme un gage de protection et de tranquillité; tous rivalisaient pour lui en témoigner leur gratitude et leur satisfaction.

A cette époque Randjit Singh prétendait, dans ses conférences avec l'envoyé anglais, que la Jumna, et non le Satledj, était la limite des

possessions britanniques ; il affirmait que, du droit de sa suprématie sur la nation sikhe, non moins qu'en sa qualité de souverain de Lahor, il pouvait légitimement imposer sa suzeraineté à tous les chefs de cette nation qui habitaient entre les deux fleuves. L'indépendance de Patiala et des autres principautés ne pouvait se discuter avec un chef dont la domination ne se basait que sur le pillage et l'usurpation, sur la force de son armée qui était son seul appui. Cependant l'arrivée du colonel Ochterlony sur le Satledj lui ouvrit les yeux; il craignit, ce qui serait arrivé en effet, que s'il résistait plus longtemps on ne fît des offres de protection aux chefs du Penjab, ce qui eût contrarié ses vues ambitieuses et aurait pu l'engager dans une querelle, et peut-être dans une guerre avec une puissance contre laquelle il ne pouvait lutter : sa résolution fut aussi hâtée par un accident qui se présenta dans son camp. Le Moharram, le mois sacré de l'année des mahométans, commençait en 1809, vers les derniers jours de février ; les Musulmans qui accompagnaient l'envoyé britannique se préparèrent à célébrer la

mort de Hassan et de Hussein, les deux fils d'Ali, avec les cérémonies usitées pour cette fête. Les akalis, ou prêtres fanatiques des Sikhs, prirent ombrage de cette observance de l'islamisme dans le camp sikh, sous les murs d'Amritsar (1). Ils se réunirent sous le commandement de Phoula Singh, fanatique intraitable, et attaquèrent à coups de fusil le camp de l'envoyé anglais. Celui-ci réclama une escorte, et quoiqu'elle ne fût composée que de deux compagnies de cipayes et de soixante hommes, elle chargea résolument les agresseurs et les mit en déroute, après quoi les cercueils furent ensevelis avec le rituel ordinaire. Lorsque Randjit arriva tout était fini. Il vint aussitôt en personne faire ses excuses à l'ambassadeur, expri-

(1) Khoushwakt Raï dit que les Akalis voulaient attaquer la mission pendant la nuit, et que pour prévenir leurs desseins, Randjit Singh envoya cinq cents hommes de ses meilleures troupes pour protéger le camp de sir Charles Metcalfe. Le matin, sir Charles s'éloigna d'Amritsar, et les Akalis exhumèrent les cercueils des Musulmans et les brûlèrent avec tout ce que ceux-ci avaient abandonné. (*Note de l'auteur.*)

mant son admiration sur la discipline et l'ordre observés par le détachement anglais, promettant de faire tous ses efforts pour prévenir la répétition de pareils désordres. Cette circonstance fit une grande impression sur son esprit; elle lui donna à réfléchir sur la faiblesse de son armée, comparée aux troupes disciplinées par les Européens; elle le détermina à obtenir la paix en faisant les sacrifices qui lui étaient demandés.

Le gouvernement pensait qu'après s'être interposé pour arrêter les vues ambitieuses de Randjit Singh, il ne devait pas en attendre un secours bien actif dans le cas où il aurait eu à combattre l'invasion par l'ouest. Si le danger fût devenu plus imminent de ce côté, il eût probablement paru nécessaire d'étendre davantage notre influence directe dans le Penjab, pour désarmer un chef qui s'était montré si peu notre ami. Mais avec le temps les choses s'arrangèrent; les craintes qu'on avait eues s'évanouirent; le seul objet auquel dut pourvoir le gouvernement anglais fut d'assurer sa frontière et de prouver son crédit et sa puissance, en exi-

geant de Randjit Singh des réparations pour les actes d'hostilité qu'il venait de commettre sur la rive orientale du Satledj. Randjit Singh exprima alors un vif désir d'obtenir une assurance écrite de nos intentions pacifiques et bienveillantes envers lui : aussi dès qu'on eut obtenu la reddition des places qu'il avait prises dans sa dernière campagne, un traité de paix et de mutuelle amitié fut conclu à Amritsar par notre envoyé, le 25 avril 1809. Voici son objet :

Après les préambules d'usage pour exprimer le désir de la paix et qualifier les parties contractantes :

Article 1er. — Une paix éternelle subsistera entre le gouvernement anglais et l'état de Lahor; celui-ci sera considéré avec respect par son allié et traité sur le pied des puissances les plus favorisées ; le gouvernement anglais renonce à toute influence sur le pays et les sujets du radja, au nord du Satledj.

Art. 2. — Le radja ne pourra en aucun cas entretenir dans les villes qu'il occupe sur la rive orientale du Satledj plus de troupes qu'il n'est nécessaire pour la police de leurs terri-

toires ; il ne commettra ni ne permettra aucune attaque contre les possessions ou les droits des chefs ses voisins.

Art. 3. — Dans le cas d'une violation des précédens articles, ou d'une atteinte portée à l'amitié qui doit unir les deux gouvernemens, ce traité sera considéré comme nul.

Le quatrième et dernier article règle l'échange des ratifications.

Après la conclusion du traité, M. Metcalfe partit le 1er mai suivant. Toutes les difficultés avec Randjit Singh furent dès-lors aplanies; et depuis on n'a plus eu qu'à rendre nos rapports avec lui plus étroits par des lettres amicales, et des échanges de présens. Cependant les officiers anglais résidant sur la frontière reçurent ordre de surveiller sa conduite, de demander avec insistance réparation dans tous les cas où il pourrait violer le traité, soit en s'interposant entre les chefs et serdars à l'est et au sud du Satledj, soit en attaquant leurs droits et leurs territoires. Cette ligne de conduite suivie jusqu'à ce jour avec persévérance a délivré Randjit Singh de toute crainte pour lui-même,

lui a fait perdre la défiance qu'il avait long-temps nourrie contre nous, et maintenant l'alliance entre les deux puissances est aussi étroite, aussi entière qu'elle peut l'être entre des états constitués comme ceux de l'Inde. Elle ne repose pas cependant sur une base plus solide que le caractère personnel de Randjit Singh et sa conviction particulière que le gouvernement anglais désire sincèrement le voir heureux et puissant, et regarderait la ruine de son empire avec les troubles et les déchiremens qui en seraient la conséquence inévitable comme un événement fâcheux pour lui-même. Nous reviendrons plus tard sur cette question.

CHAPITRE V.

Traités entre le gouvernement anglais et les chefs des territoires situés à l'est du Satledj. — Agrandissement successif de Randjit Singh.

1809—1811.

Les motifs sur lesquels s'appuyait l'envoi de l'armée anglaise qui, sous les ordres du colonel Ochterlony, s'avança jusqu'au Satledj, étaient en tout point conformes à ceux qu'invoquèrent les chefs possesseurs du pays situé entre l'Indus et le Satledj lorsqu'ils envoyèrent une députation à Delhi en mars 1808. On promit protection sans exiger des protégés ni tribut, ni contribution, même pour couvrir les frais que devait entraîner cette protection. La récente expérience qu'ils venaient de faire de la rapacité d'une armée sikhe, la conviction où ils étaient qu'elle ne pouvait leur offrir aucune sécurité pour eux-mêmes, et encore moins pour leurs familles sous un souverain comme celui qui venait d'assujétir la nation sikhe, rendit tous les serdars heureux d'avoir vu leur

demande exaucée par le gouvernement anglais. Aussi l'arrivée d'une armée anglaise sur les bords du Satledj fut vue sans défiance comme une mesure nécessaire pour obtenir le but qu'ils se proposaient.

Après la conclusion du traité avec Randjit Singh, il devint nécessaire de fixer, plus spécialement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, les rapports qui allaient désormais exister entre la puissance protectrice et ses protégés. Il fut arrêté de donner l'explication désirée des vues du gouvernement anglais sur ce sujet par une proclamation générale, plutôt que de conclure des arrangemens séparés avec les nombreux chefs intéressés dans cette mesure. En conséquence, le 6 mai 1809, un *italanama*, ou déclaration générale fut envoyée à chacun des serdars. Elle s'exprimait ainsi :

1° Les territoires de Sirhind et de *Maloua* (dénomination prise par les Sikhs de Patiala, Naba, Djhind et Keïthal) ont été mis sous la protection du gouvernement anglais. Randjit Singh a renoncé par traité à y exercer désormais aucune intervention.

2° Il n'entre pas dans les intentions du gouvernement anglais de réclamer aucun tribut des chefs et serdars qui jouissent du bénéfice de sa protection.

3° Les chefs et serdars sont autorisés à exercer, et cette autorisation leur est garantie pour l'avenir, les droits et pouvoirs dont ils étaient en possession dans leurs territoires respectifs jusqu'à l'époque où le gouvernement anglais a déclaré les prendre sous sa protection.

4° Les chefs et serdars devront fournir toutes les facilités aux troupes et détachemens anglais employés à garantir la protection, ou à l'exécution des mesures concertées dans les intérêts de l'état, toutes les fois que ces troupes et détachemens seront en marche ou en cantonnement dans leurs territoires respectifs.

5° En cas d'invasion ou de guerre, les serdars devront se joindre aux forces anglaises avec leurs concitoyens toutes les fois qu'ils en seront requis.

6° Les marchands important des articles et des produits de l'Europe pour la consommation des détachemens stationnés à Loudiana,

ou à tout autre corps de l'armée anglaise, ne seront soumis à aucun droit de douanes et devront être protégés dans leur passage à travers le pays sikh.

7° Les chevaux de cavalerie accompagnés de passe-ports délivrés par les autorités compétentes seront exempts de toute taxe.

Cette déclaration, publiée et envoyée à tous ceux qu'elle intéressait devint la charte des droits que les chefs ont toujours invoquée depuis pour résoudre toutes les difficultés qui ont pu s'élever entre eux et le gouvernement anglais. Les matières qu'elle règle spécialement étaient celles qui demandaient la plus prompte solution. Il est resté cependant d'interminables sujets de discussion: — entre les candidats rivaux aux serdaris; — entre les chefs qui avaient partagé leurs territoires avant que la déclaration de protection fût publiée, et s'étaient donné des associés par obligation mutuelle; — entre les chefs et leurs sujets de la nation sikhe, tels que les zemindars, sur l'étendue des droits et pouvoirs qu'ils possédaient à l'époque de la déclaration; — et enfin, plus sur ce sujet peut-

être que sur tous les autres, sur la fixation des frontières respectives et des droits communs. Ces différends, toutes les fois qu'ils se sont élevés, ont nécessité l'arbitrage des officiers anglais, et donné lieu à de fréquens appels au gouvernement suprême de Calcutta. La régularisation des successions est encore un objet qui a requis dès l'origine les soins du pouvoir protecteur; lorsqu'il n'y a pas d'héritier reconnu par la coutume et les lois des Sikhs, c'est la puissance protectrice qui est considérée comme héritière légitime.

Jusqu'en 1812, les devoirs de la protection et le soin de vider tous ces différends, bien qu'ils aient donné beaucoup d'occupation au colonel Ochterlony, chargé des affaires sikhes, n'ont cependant rien produit d'assez important pour être mentionné ici. Cette année-là cependant les désordres qui éclatèrent à Patiala par suite de la faiblesse du radja, produisirent une crise qui nécessita notre intervention. Le territoire protégé fut envahi par un pillard, contre qui le radja fut requis de fournir son contingent de cavalerie. Ce chef occupait un territoire d'un

revenu de trente lakhs de roupies au moins, et cependant toute la troupe qu'il put envoyer en cette occasion ne consistait qu'en 200 chevaux très mal équipés et arrivés si tard qu'il ne furent d'aucun usage. Le colonel Ochterlony, accompagné des chefs de Djhind et de Naba, s'avança jusqu'à Patiala pour reprocher au maha-radja Saheb Singh sa négligence évidente dans cette circonstance, et le persuader, s'il était possible, d'éloigner les favoris indignes qui dissipaient ses revenus et de les remplacer par des hommes mieux disposés à établir une forme stable de gouvernement, à réaliser les changemens désirés dans l'administration. On ne put décider par la persuasion le maha-radja à changer ses ministres, mais il protesta de sa résolution à effectuer les réformes demandées. Abandonné à lui-même, sa conduite fut si violente et si irrégulière qu'on craignit pour sa raison, et que le colonel dut revenir auprès de lui pour autoriser ses sujets outragés à améliorer l'état des choses, et empêcher que la déposition du radja ne devînt une cause de trouble au milieu de la tranquillité générale. Saheb

Singh fut déposé et même privé de sa liberté. Askour Rani, son épouse, associée à un Brahmane habile, Nandi Rao, fut nommée régente pour l'héritier présomptif, le radja actuel, Karam Singh, qui était alors mineur et au nom de qui elle gouverna. Le maha-radja Saheb Singh mourut quelques mois après sa déposition. La douteuse réputation de chasteté de la rani, son caractère séditieux et intrigant rendirent son administration impopulaire, tandis que les prodigalités de Saheb Singh lui avaient au moins fait quelques partisans. C'est à cause de cela que la part prise par l'officier anglais à l'établissement de cette administration, bien que les motifs en eussent été appréciés par les gens éclairés, produisit une grande sensation parmi les Sikhs et accrédita le bruit dans le vulgaire et surtout au milieu des mécontens, que la déposition du radja devait être considérée comme un acte injuste et tyrannique produit par l'intrigue, accompli sous une honteuse influence. Le colonel Ochterlony était à Patiala occupé à faire exécuter ces mesures lorsqu'il fut attaqué dans son palanquin par un

akali fanatique qui faillit l'assassiner à coups de sabre. Le colonel en échappa cependant, sauf quelques légères blessures qu'il reçut en cherchant à saisir l'arme par la garde. L'assassin ayant été arrêté fut condamné à passer le reste de ses jours dans les prisons de Delhi.

Cette digression nous a fait anticiper sur les affaires du Penjab. Nous allons reprendre le récit des usurpations de Randjit Singh, des expéditions et des entreprises qui consolidèrent et étendirent sa domination.

La première opération où s'engagea l'armée de Lahor, après le départ de M. Metcalfe en mai 1809, fut dirigée contre Kangra dans les montagnes; cependant avant de s'avancer de ce côté, Randjit Singh ordonna de construire le fort de Philor, sur les bords du Satledj en face de Loudiana, et celui de Govind Garh, à Amritsar, où son trésor était et est encore déposé en lieu de bonne défense. Les murs furent rebâtis, un fossé profond avec une contrescarpe en maçonnerie furent ajoutés aux ouvrages de ces deux forts. Une fois ces travaux complétés, le chef s'avança dans les montagnes.

Kangra était alors assiégé par Amar Singh Thâpa, le chef de Gourkha, et se défendait contre lui. Mais la garnison étant réduite aux dernières extrémités, le radja Sansar Tchand offrit la place à Randjit Singh sous condition de faire lever le siège et d'expulser les Gourkhas de tout le pays situé à l'ouest et au nord du Satledj. Randjit Singh ayant accepté cette proposition, arriva le 28 mai, avec son armée à Pathan Kot, dans le Djalandhar Taraï, possession de Djeïmal de Ghani; il s'en empara. De là il envoya quelques troupes pour renforcer les chefs montagnards alliés qui cherchaient alors à couper les convois d'Amar Singh et le forcer ainsi à la retraite. Amar Singh essaya de détourner cette intervention puissante et il fit offrir à Randjit Singh une somme équivalente au prix de Kangra. Mais cette position avait aux yeux du Sikh ambitieux une valeur qui rendit inutile l'appât offert à son avarice. Ce fort avait dans l'Hindoustan la réputation d'être imprenable. Sansar Tchand, malgré ses engagemens, ne pouvait accorder l'abandon de cette forteresse avec ses sentimens d'honneur, et il éludait les

instances de Randjit Singh qui réclamait l'admission d'une garnison sikhe (1). En août celui-ci s'avança jusque dans le voisinage et ne recevant encore que des excuses, il ne sut plus attendre. Il fit arrêter le fils du radja qui était auprès de lui, et s'étant assuré que l'armée d'Amar Singh était complètement dépourvue de vivres et de munitions, il donna ordre à un corps d'élite de s'avancer hardiment jusqu'aux portes de la forteresse et d'en réclamer l'entrée. Il y eut

(1) Sansar Tchand joua un double rôle dans toute cette négociation. Après s'être engagé avec Randjit Singh, il traita avec Amar Sing, promettant de lui rendre la forteresse. Ce fut sous prétexte d'emmener sa famille, faculté qui lui fut accordée, qu'il introduisit son frère dans la place avec des vivres pour quatre mois. Il espérait ainsi la conserver malgré la prétention de ses deux ennemis. Mais Randjit s'empara d'Anrodh Tchand, comme ôtage, et ayant obtenu de Sansar Tchand un ordre pour que les portes de la place lui fussent ouvertes, il gagna Amar Singh, dont l'armée manquait de vivres, pour s'assurer que celui-ci ne s'opposerait pas à son entrée dans la forteresse. (*Note de l'auteur.*)

Comment concilier cette note avec ce qui est dit plus loin, que les Sikhs perdirent beaucoup de monde?

une perte considérable pendant le trajet en tués et blessés, mais les portes s'ouvrirent devant les Sikhs lorsqu'ils y touchèrent. C'est ainsi que cette forteresse tomba au pouvoir de Randjit Singh le 24 août 1809. Amar Singh, trompé dans ses desseins et désirant éviter un conflit avec les Sikhs, se rendit à une entrevue amicale avec Randjit Singh, et s'étant assuré, grace à lui, des moyens de transport il se retira au-delà du Satledj.

Le 31 septembre, Randjit Singh ayant terminé ses arrangemens avec les chefs des montagnes et pris les précautions nécessaires pour s'assurer la possession de Kangra, retourna dans le Djalandhar Douab et s'empara du djagir de la première femme de Bhagaïl Singh qui venait de mourir : d'un autre côté son ministre occupa les possessions de Bhoup Singh de Feizoullapour après s'être emparé traitreusement de sa personne dans une entrevue.

Ce fut alors qu'influencé apparemment par ce qu'il avait remarqué de la puissance et de la discipline des Cipayes anglais qui avaient accompagné M. Metcalfe, Randjit Singh songea

à former des bataillons réguliers sur le modèle anglais, prenant à sa solde, dans ce dessein, des *Pourbis*, c'est-à-dire des naturels des provinces gangétiques et des Sikhs venus de la rive orientale du Satledj. Il forma alors des corps de trois ou quatre cents hommes, et séduisit quelques déserteurs anglais qu'il employa à les dresser, et qu'il mit à leur tête avec une paye très élevée. Son artillerie forma aussi un corps séparé sous les ordres d'un *darogha*, ou surintendant. La cavalerie, dont il se réserva le commandement, fut divisée en deux classes, l'une appelée Ghor Char Sawars et l'autre Ghor Char Khas. La première classe est payée en argent et la seconde en djagirs; toutes deux sont montées sur des chevaux qui appartiennent à l'État.

Djodh Singh de Vizirabad mourut vers la fin de 1809, aussi dès les premiers jours de la nouvelle année, Randjit Singh arriva pour appuyer par la force les droits qu'il prétendait avoir sur ses possessions territoriales. Une forte somme d'argent fut offerte par Gandha Singh, fils du chef décédé, pour prix de sa confirma-

tion dans l'héritage paternel. Cette tentation offerte à l'avarice du souverain de Lahor lui fit ajourner pour quelque temps ses desseins sur le pays, et il conféra à Gandha Singh le châle et le turban, signes de l'investiture. Une dispute entre le chef de Goudjrat et son fils vint bientôt lui offrir une occasion opportune, il les expulsa tous les deux et confisqua leur territoire (1). Il s'avança ensuite à l'est du Djilam jusqu'à Sahiwal, exigeant des tributs et des contributions des Beloutchis et autres chefs musulmans du pays.

Le 2 février, au milieu de ces opérations, on vint annoncer à Randjit Singh que Shah Shoudja, forcé de fuir devant la puissance de

(1) Khoushwakt Raï dit que pendant que Goulab Singh passait au camp de Randjit Singh, Saheb Sing, de son côté, s'enfuyait à Bhuisbar, et qu'ainsi tout le territoire, le trésor tombèrent sans coup férir au pouvoir de Randjit Singh. Un djagir du revenu de 12,000 roupies fut donné à Goulab Singh. Les dépouilles de cette famille rapportèrent, dit-on, cinq ou six lakhs de roupies et soixante-dix villages. En 1810, Saheb Sing obtint pour lui-même un djagir du revenu de 25,000 roupies. (*Note de l'auteur.*)

son frère Shah Mahmoud, qu'appuyaient les talens et le courage du vizir Fateh Khan, venait lui demander un asile. Le shah dépossédé rencontra le camp de Randjit Singh à Khoushab le lendemain, 3 février 1810, et y fut reçu avec les plus grandes apparences de respect. Randjit vint en personne au-devant de lui et lui envoya dans sa tente un ziafat de 1,250 roupies, pour parer aux besoins les plus pressans. Cependant le shah retourna à Rawal Pindi le 12 février, pour y rejoindre son frère Zaman Shah, laissant Randjit Singh poursuivre ses desseins contre les chefs musulmans établis à l'est de l'Indus. Aidé des secours d'hommes et d'argent que lui offrit le gouvernement du Cachemir, et Ata Mohammed Khan, fils du vieux vizir Shir Mohammed, Shah Shoudja attaqua Peshawer où il entra le 20 mars. Mais en septembre suivant, il en fut chassé par Mohammed Azim, frère de Fateh Khan, et forcé de repasser l'Indus, d'où il demanda, sans pouvoir l'obtenir, la permission de se rendre à Moultan. (1) Des événemens im-

(1) Suivant Khoushwakt Raï Sha Shoudja fut appelé à

portans s'accomplissaient alors dans le Penjab.

Le chef de Sahiwal s'était engagé à payer le tribut le 25 janvier, mais ayant manqué à payer toute la somme (80,000 roupies) à l'échéance, la ville fut investie le 7 février. Le serdar Fateh Khan la rendit, mais sur son hésitation à livrer une dépendance de Sahiwal, nommée Lakhomat, il fut chargé de chaînes et emprisonné à Lahor avec sa famille; ses biens furent séquestrés. Le 15 février, l'armée de Randjit se présenta devant Oukch. Les maîtres de cette place,

Moultan par Mozaffar Khan, auprès de qui la Vafa Begam, avec la famille et les joyaux du shah, était déja venue chercher un refuge. Mozaffar Khan réclamait l'aide et l'assistance du shah pour être mieux en état de repousser les attaques de Randjit Singh. Mais le malheureux prince ne se fut pas plutôt montré sous les murs de la ville qu'il y fut reçu à coup de canon. Aussi Khoushwakt Raï dit-il que le Kiladar désirait la mort du shah pour s'emparer de ses joyaux, et qu'il était résolu à le livrer au prince Kamran s'il s'était remis entre ses mains. Shah Shoudja se retira hors la portée du canon et resta dans le voisinage jusqu'à ce que Mozaffar Khan, se repentant de sa conduite, lui assigna quatre parganas et un djagir de 10,000 roupies pour ses dépenses personnelles. (*Note de l'auteur.*)

seïds de Gilan et de Bokhara, vinrent au devant du chef sikh et lui offrirent des chevaux. Cette conduite et la réputation de sainteté dont jouit leur famille aussi bien chez les Hindous que chez les Mahométans, prévint le chef en leur faveur, et leurs possessions leur furent laissées sous condition de payer le tribut. Le 20 février, telle était la rapidité avec laquelle Randjit Singh poursuivait l'exécution de ses desseins, toute l'armée sikhe fut devant Moultan, ravageant le pays environnant sur le refus qu'avait fait Mozaffar Khan de payer la somme de trois lakhs de roupies qu'on lui avait demandée. Randjit Singh réclamait alors la citadelle de Moultan, disant qu'il voulait l'occuper pour Shah Shoudja à qui Mozaffar Khan avait promis de la rendre. Ce prétexte spécieux ne fit pas changer Mozaffar Khan dans la résolution de défendre la place à toute extrémité. Randjit Singh fit ses reconnaissances, désigna la place des diverses batteries, traça les lignes d'approche qu'il confia à ses officiers, promettant de riches djagirs à ceux qui avanceraient le plus et feraient le plus de tort à l'ennemi. Des

mesures furent prises pour assurer par terre et par eau les convois qu'on tirait de Lahor et d'Amritsar; tout enfin annonçait la détermination de Randjit de se rendre maître de cette place importante. La garnison, de son côté, était pleine d'ardeur et fit les meilleures dispositions pour sa défense. Un grand convoi de grains fut introduit dans la forteresse qui était d'ailleurs abondamment pourvue d'eau. Le peu de résultats qu'obtint l'artillerie sikhe contre les murailles vint encore encourager leurs défenseurs. Le grand canon Bhangi qui envoyait des boulets de deux *kakchas* et demi, avait été embarqué pour ce siége, mais l'armée sikhe était si dépourvue des matériaux nécessaires pour exécuter de telles opérations militaires, ses officiers étaient si ignorans et si inexpérimentés, que Randjit Singh, après avoir perdu beaucoup d'hommes, parmi lesquels il faut compter Atar Singh, son favori et son confident enseveli dans une mine, accepta les conditions que lui offrait Mozaffar Khan, et se retira après avoir reçu un paiement d'un lakh, plus 80,000 roupies. Le 25 avril, il retourna à Lahor mor-

tifié de son mauvais succès et en reportant le blâme sur ses officiers et ses djagirdars. Il s'employa alors à accroître le nombre de ses troupes regulières et forma un nouveau corps sikh, appelé *orderly khas*, ou troupes régulières d'élite auxquelles il accorda une paie supérieure et l'avantage de porter ses *dastaks*, ou ordres, aux chefs et districts où il les logea avec une haute paie. Un corps d'artillerie à cheval fut aussi formé, des améliorations furent faites dans chaque branche du service dont Randjit Singh, en personne, se réserva définitivement la surveillance.

Gandha Singh qui, en janvier précédant, s'était assuré, par le sacrifice des trésors de son père, sa confirmation momentanée dans la possession de ses états, ne jouit pas long-temps d'un avantage qu'il avait acheté si cher. En juin, 1810, un fort détachement fut envoyé à Vizirabad, et toutes les possessions de Djid Singh furent mises sous le séquestre. A peine si quelques villages furent laissés à la jeune victime de cette politique insidieuse. La veuve survivante de Bhagaïl Singh, Ram Kounwar

Rani, fut aussi chassé de Bahandarpour qui lui avait été laissé comme un djagir qui devait la mettre à l'abri de la pauvreté. Elle se réfugia à Loudiana et obtint quelques villages qui avaient appartenu à son époux, sur la rive protégée du Satledj.

Après le Dasrah, au mois d'octobre suivant, Randjit Singh vint en personne à Ramnagar, sur le Tchénab, et somma Nidan Singh de Hattou de comparaître en sa présence. Le chef refusa de s'y rendre excepté sous la garantie d'un *sodi*, ou prêtre sikh; sa forteresse de Dashat fut investie le 17 octobre. Les batteries de Randjit Singh ouvrirent leur feu contre la place sans avancer beaucoup à y faire une brèche. Ce fut en vain aussi qu'on essaya d'effrayer les assiégés par les mauvais traitemens et les cruautés exercés sur leurs parens et leurs familles. Le prêtre sikh Beïdi Djameïat Singh fut alors employé comme médiateur auprès du chef courageux; il promit et garantit un djagir au serdar qui se rendit alors à Randjit Singh. Mais celui-ci, sans égard pour les engagemens les plus solennels, le fit jeter dans les fers le 30 octobre.

Au commencement de novembre Bagh Singh Alouwala et son fils Soubha Singh, qui étaient alors au camp de Randjit Singh avec leurs troupes, encoururent son déplaisir, ils furent chargés de fers, leurs propriétés furent confisquées. Randjit Singh retourna ensuite dans sa capitale et détacha son ministre Mokham Tchand pour exiger les tributs et terminer les différends avec les chefs montagnards de Bhimbhar, de Rajaori et la tribu Tchib Bhaô qui refusaient le paiement.

En décembre 1810, Saheb Singh, qui avait été chassé de Goudjrat, fut invité à y retourner et investi d'un djagir considérable, Bagh Singh Alouwala délivré de prison fut honoré d'une pareille faveur. Dans le même mois Nidan Singh fut aussi relâché à la demande des prêtres Beïdis, qui regardaient leur honneur comme intéressé dans cette affaire, puisque l'un d'eux y avait engagé la garantie de sa parole. Ils prononcèrent donc le *Dharna* contre Randjit Singh jusqu'à ce qu'il eut relâché son prisonnier, mais celui-ci ne voulut accepter ni djagir, ni solde, il abandonna le pays soumis au souve-

rain de Lahor et prit du service sous le gouverneur du Cachemir.

En janvier 1811, Fateh Khan de Sahival fut aussi relâché avec toute sa famille à la prière d'un prêtre oudasi; il se retira à Bahawalpour. Un djagir de peu d'importance fut conféré à Dharam Singh, le propriétaire dépossédé de Dharam Kot, dans le Djalandhar. Randjit Singh se rendit ensuite à Pind Dadar Khan près duquel il prit trois forts appartenant à des chefs musulmans; mais le 24 février on lui apporta la nouvelle dans son camp que Shah Mahmoud avait passé l'Indus avec 12,000 Afghans et que toute la population effrayée, s'enfuyait à son approche. Randjit Singh prit aussitôt position à Rawal Pindi et envoya son secrétaire Hakim Aziz-oud-din pour demander au shah les motifs de cette invasion. Cet agent fut croisé dans sa route par les émissaires du shah qui venaient expliquer que le châtiment d'Ata Mohammed et des gouverneurs d'Attak et de Cachemir qui avaient aidé Shah Shoudja dans sa dernière tentative sur Peshaver, était le seul objet de l'expédition de leur maître. Randjit Singh

rassuré vint au-devant du shah, et, après une entrevue amicale, tous deux retournèrent dans leurs capitales respectives. Randjit Singh trouva à Lahor un carrosse que lord Minto, gouverneur-général, lui avait expédié en présent de Calcutta. C'était la première voiture à ressort dans laquelle il se fût assis; la nouveauté et la commodité de ce nouveau moyen de transport lui plurent extrêmement et il envoya un agent à Calcutta pour offrir ses remercimens au gouverneur-général. Cependant il ne put adopter définitivement ce mode de transport qui lui aurait imposé tout d'abord la nécessité de faire pratiquer des routes.

En avril et mai, Randjit Singh partagea son armée en trois divisions, l'une fut envoyée du côté de Kangra pour y recueillir les tributs, une autre dut agir contre Bhimbhar et Radjaori, et la troisième, sous les ordres de son fils Kharak Singh accompagné de Mokham Tchand, dut s'emparer des possessions des chefs nakis; Randjit resta dans sa capitale pour diriger l'ensemble des opérations. Cette période de sa vie fut marquée par la faveur soudaine à la-

quelle s'éleva un jeune gour brahmane, nommé Khoushhal Singh, sur qui les graces les plus extravagantes ont été accumulées jusqu'à ce jour; il fut alors promu à l'important et lucratif emploi de *diohri wala*, ou chambellan, avec le rang de radja et l'investiture de riches djagirs. Les mœurs de Randjit Singh ont toujours été très dissolues; mais alors, ses débauches, particulièrement pendant le Houli et le Dasrah, passèrent toutes les bornes; les scènes qu'il donna en public devant sa cour et même dans les rues de Lahor, furent le sujet de toutes les conversations dans l'Hindoustan et rivalisent avec tout ce que l'histoire nous raconte des turpitudes de l'ancienne Rome. Il se montra ivre dans les rues, monté sur un éléphant avec ses courtisanes. L'une d'elles, nommée Mora, s'acquit une triste renommée par son impudeur et la faveur avec laquelle elle fut traitée. La monnaie fut pendant un temps frappée en son nom et son influence paraissait sans limites, lorsqu'en août de cette année elle fut écartée et emprisonnée à Pathan Kot. Toute la faveur dont elle jouissait parut transportée

sur le jeune Brahmane et ses frères. Si cette conduite du souverain de Lahor fait soupçonner les motifs de son attachement extraordinaire pour le gracieux Khoushhal Singh, on devra faire quelques concessions aux habitudes dans lesquelles Randjit Singh fut élevé, aux exemples dont il fut entouré. Il n'est malheureusement que trop vrai que les Sikhs sont adonnés à la pédérastie et à d'autres vices aussi contraires à la nature. Ce qu'on nous raconte de l'indulgence des Grecs et des Romains pour ces honteuses passions, est vrai aussi des chefs sikhs résidant sur la rive occidentale du Satledj. La vérité historique nous force de révéler ces faits et ces traits de caractère, quelque révoltant qu'il soit d'en parler. Cependant, la réputation de Randjit Singh, quoique justement ternie par toutes ces impuretés, ne paraît pas en souffrir aux yeux de la nation qu'il gouverne, quel que soit l'effet qu'elles produisent sur les étrangers.

Des douze misals primitifs, ou confédérations sikhes, il ne restait plus maintenant que celui de Randjit Singh, le misal de Soukar

Tchaki et ceux de Ghani, Rhamgarh et Alouwala, tous associés au souverain de Lahor ; et, on peut le dire, servant sous son drapeau. Les misals de Phoulki et de Nihang, situés sur la rive orientale du Satledj, jouissaient du bénéfice de la protection anglaise, et celui de Feïzoullapouria, qui s'étendait sur les deux rives du fleuve et obéissait au serdar Boudh Singh, avait toujours jusqu'ici refusé de s'allier à Randjit Singh ; il devait compléter la liste de ceux que ce prince devait réduire plus tard. La conduite de Boudh Singh lui donna enfin un prétexte de satisfaire sa vengeance. Le 19 septembre 1811, le ministre Mokham Tchand, accompagné de Djodh Singh de Ramgarh et de quelques autres serdars, entra dans le Douab de Djalandhar avec l'intention déclarée de s'emparer de la partie du Feïzoullapouria-misal située dans le Penjab. Boudh Singh n'essaya point de se défendre, mais s'enfuit aussitôt à Loudiana pour y chercher un asile. Ses troupes firent une résistance de quelques jours avant de livrer les forts principaux de Djalandhar et de Patti. Ils les rendirent le 6, et le 7 octobre,

avant qu'on eût pu faire brèche aux murailles et après avoir inutilement sacrifié quelques hommes. Boudh Singh se contenta de sa position de serdar sous la protection anglaise, vivant des revenus que lui rapportaient ses possessions situées à l'est et au sud du Satledj. En décembre de la même année, Nidhan Singh, fils du vieux chef Djeï Singh de Ghani, fut dépossédé du djagir séparé qui lui avait été assigné ; on voulait donner ce serdari à la veuve de son frère, Sada Kounwar. Il fut incarcéré à Lahor, tandis qu'un détachement s'emparait de ses deux forteresses de Hadjipour et Phoulwara. Les liens du sang n'étaient pas aux yeux de Randjit Singh un obstacle assez puissant pour l'empêcher de poursuivre l'exécution du système politique qui a servi de base à sa conduite, du système qu'il s'est fait de réduire au même rôle d'obéissance et de soumission tous ceux qui pouvaient assurer leur indépendance, ou, se glorifiant d'une origine illustre, jouissaient de propriétés qu'ils devaient à leur épée ou à celle de leurs ancêtres.. Randjit Singh qui ne s'imposait jamais la moindre contrainte

dans ses conversations, et laissait une grande liberté de paroles à ses courtisans, reçut à cette époque une leçon au sujet des traitemens qu'il faisait subir aux anciens serdars sikhs; elle vint de Djodh Singh de Ramgarh, réduit lui-même à la condition de sujet. Il prenait congé de Randjit Singh avant d'aller aider Mokham Tchand, dans ses opérations contre le serdar de Feïzoullapour. Randjit Singh lui offrit quelques présens comme marque de faveur. Le chef s'en défendit, disant avec la franchise qui le caractérisait, qu'il devait se trouver trop heureux de conserver par un temps pareil son turban sur sa tête. Randjit ne s'offensa point de cette liberté, il sourit et conseilla à son interlocuteur d'être tranquille et d'avoir bon courage.

L'année 1811 se termina par une visite que fit à Lahor Shah Zaman, frère du malheureux et exilé Shah Shoudjai, pour comble d'infortune, il venait encore d'être privé de la vue. Il arriva dans le cours de novembre avec sa famille et ses serviteurs, mais n'ayant trouvé que de l'indifférence chez le prince sikh, il retourna bientôt

après à Rawal Pindi, où il avait déja demeuré pendant quelques mois. Shah Shoudja, après n'avoir pu obtenir en septembre l'entrée de Moultan, s'était engagé dans une entreprise désespérée pour relever sa fortune au-delà de l'Indus. Il fut défait, et perdit son principal officier Akram Khan. Il dut lui-même chercher son salut dans la fuite. Ses frères avaient dès les premiers mois de cette année envoyé à Loudiana un fils de Zaman Shah pour savoir si l'on ne pourrait pas obtenir du gouvernement britannique quelques secours en hommes et en argent. Le jeune prince, reçu avec beaucoup d'égards et de civilité, fut cependant informé qu'aucun membre de la famille royale de Caboul ne devait compter sur l'assistance des Anglais.

CHAPITRE VI.

Mariage de Kharak Singh, héritier présomptif de Randjit Singh. — Le colonel Ochterlony y assiste. — Shah Shoudja est forcé de livrer le Koh-i-nour. — Mauvais traitemens essuyés par ce prince. — Sa fuite à Loudiana. — Conquête du Cachemir par le visir Fateh Khan. — Acquisition d'Attak par Randjit Singh.

1812—1813.

Le commencement de l'année 1812 fut employé par la cour de Lahor en préparatifs destinés à célébrer avec la magnificence convenable le mariage de Kounwar Kharák Singh. Il épousait la fille de Djeïmal de Ghani, le chef à qui Randjit Singh avait enlevé Pathan Kôt dans le Djalandhar Taraï. Une invitation fut adressée à Loudiana au colonel Ochterlony pour le prier d'honorer la cérémonie de sa présence; et un ambassadeur lui ayant été envoyé pour le conduire à Lahor, il passa le Satledj le 23 janvier suivi d'une escorte peu nombreuse à laquelle il joignit, pour complaire à Randjit Singh, une pièce d'artillerie légère. En effet ce prince désirait vivement savoir comment cette partie de

l'artillerie était servie dans l'armée anglaise. Le colonel se fit accompagner des radjas de Naba, Djhind et Keïthal, et à son arrivée près d'Amritsar, le 28, il reçut le *Istaqbal*, ou rencontre d'honneur, de la part du chef sikh, qui avait dans cette occasion solennelle mandé tous ses serdars à sa cour. Toute la nation paraissait se réunir pour célébrer magnifiquement ce mariage.

La cérémonie s'accomplit à la résidence du serdar Djeïmal Singh, à Fatehgarh; et après sa conclusion, le 6 février, toute l'assemblée retourna à Amritsar. Sada Kounwar seule n'était pas présente, une indisposition fut prétextée pour excuser son absence; mais le mécontentement qu'elle éprouva en se voyant trompée dans l'espoir qu'elle avait de voir Randjit Singh, son gendre, reconnaître publiquement pendant les cérémonies les enfans jumeaux de sa fille, fut généralement regardé comme la cause réelle de son absence.

Randjit Singh reçut le colonel Ochterlony avec une distinction particulière, il chargea ses principaux officiers de lui montrer tout ce qui

méritait d'être vu à Lahor, il le pressa de prolonger son séjour pour assister aux fêtes du Houli qui allaient être célébrées en mars. Le colonel déclina cet honneur pour lui-même, mais les chefs sikhs qui étaient venus avec lui acceptèrent avec joie une invitation semblable : et le bheï de Keïthal obtint du souverain de Lahor pendant les orgies qui accompagnèrent les fêtes la concession de Goudjarawal sur la rive protégée du Satledj. La confiance entière témoignée dans cette circonstance par Randjit Singh au colonel Ochterlony contrasta avec la soupçonneuse défiance qui avait présidé à la réception de M. Metcalfe. Randjit Singh montra ses troupes au colonel et particulièrement les nouveaux bataillons qu'il formait ; il alla même jusqu'à lui faire voir les fortifications de Lahor, les nouveaux ouvrages qu'il élevait pour les améliorer et joindre la Djama Masdjid à son palais. Son prudent ministre Mokham Tchand et le serdar Gandha Singh blâmèrent, dit-on, de telles communications faites à l'agent officiel d'une nation qui pourrait peut-être un jour en profiter contre lui. Mais Randjit observa avec

finesse que si telle était leur pensée ils auraient dû le détourner d'envoyer une invitation au colonel, car il était trop tard alors pour lui montrer de la défiance.

Après les cérémonies et les fêtes, les armées de Lahor reprirent leurs opérations actives. Kounwar Kharak Singh fut envoyé avec des forces imposantes contre Bhimbhar et Radjaori, où Sultan Khan, le chef musulman du premier de ces districts passait pour un ennemi formidable. Il avait récemment défait et tué son parent Ismaïl Khan qui par suite d'événemens antérieurs avait été mis en possession d'une grande partie du territoire. Dal Singh fut en même temps envoyé avec un autre corps d'armée pour butiner et faire payer le tribut à Mozaffar Khan de Moultan ; une troisième armée, sous les ordres de Desa Singh, fut envoyée à Kangra. Randjit Singh en personne se dirigea par le Djalandhar du côté du Taraï où il convoqua les divers chefs montagnards et fit avec eux de nouveaux arrangemens relatifs à un accroissement de tribut. La reprise de Shoudjanpour fut la seule usurpation qu'il se

permit dans le cours de cette campagne. A son retour à Lahor, le 23 mai, Randjit Singh y reçut la nouvelle des succès obtenus par Kharak Singh contre Bhimbhar, Djammou et Akhnour. Le fils de Kounwar fut honoré de la concession de ces places qui lui formèrent un djagir confié à l'administration de Bheï Ram Singh. Dal Singh était parvenu de son côté à extorquer une somme considérable à Mozaffar Khan de Moultan.

En août de la même année, Djeïmal Singh, beau-père de Kharak Singh, mourut tout à coup ; le bruit courut qu'il avait été empoisonné par sa femme. Randjit Singh se porta comme héritier de tous les trésors accumulés par ce chef durant une longue vie de parcimonie et d'usure. Une partie de ses richesses était lors de sa mort prêtée à intérêt aux mahadjans d'Amritsar. Ils furent tous sommés de rendre leurs comptes au trésor de Lahor. Dans le mois suivant les familles des deux ex-shahs de Caboul, Shah Zaman et Shah Shoudja vinrent chercher un asile à Lahor. Le dernier de ces princes avait encore vu de nouveaux malheurs

s'ajouter à toutes ses infortues; après avoir échappé au mauvais succès de l'entreprise qu'il avait formée en septembre précédent, il tomba entre les mains de Djahan Dad Khan, gouverneur d'Attak, qui l'envoya à son frère Ata Mohammed de Cachemir; celui-ci le fit charger de chaînes. Shah Zaman désespéré amena la famille de son frère et la sienne dans la capitale des Sikhs. Randjit Singh en effet affectait de montrer un vif intérêt pour les infortunes et le destin de Shah Shoudja, il paraissait même disposé à attaquer le Cachemir pour lui rendre la liberté et lui assurer la souveraineté de cette province. Il préparait alors son expédition contre Bhimbhar dans les montagnes de Pir-Pandjal. Il sut amener par ces démonstrations l'épouse de Shah Shoudja à croire et à faire espérer à son époux qu'il trouverait un allié dans le souverain de Lahor. Le shah s'échappa de prison pendant l'attaque du vizir Fateh Khan contre le Cachemir, et se laissa conduire à Lahor par toutes les espérances qu'on lui avait données. Il sortit sans accident du Cachemir par les montagnes de Pir-Pandjal; là il rencontra l'ar-

mée de Mokham Tchand et se rendit avec lui à Lahor où il éprouva encore de nouvelles persécutions. Elles lui furent suscitées par le violent désir de Randjit Singh de s'approprier le Koh-i-nour et d'autres joyaux de prix qu'on assurait être encore en la possession de Shah Shoudja. Le récit des moyens par lesquels on parvint à les lui extorquer se rapporte à des temps postérieurs.

Après le Dasrah et la saison des pluies l'armée sikhe fut réunie et conduite par Randjit Singh en personne contre les chefs musulmans de Bhimbhar et de Radjaori, qui, bien qu'affaiblis par les expéditions précédemment dirigées contre eux, résistaient encore. Ils convoquèrent toutes leurs forces, s'appuyèrent sur une ligne des chefs et djagirdars de leur foi et sur les secours du gouvernement de Cachemir. Les possessions de ces chefs commandaient les approches des montagnes de Pir-Pandjal et l'on doit penser que dès cette époque Randjit Singh songeait à la conquête du Cachemir à laquelle l'occupation de Bhimbhar et de Radjaori devait servir de préliminaire. L'armée sikhe remporta

sur les chefs confédérés une victoire signalée, et Randjit Singh, profitant de ses succès, occupa Bhimbhar et Radjaori dans les premiers jours de novembre; il reçut la soumission des chefs de ces places le 13 de ce mois. Les autres confédérés se réfugièrent dans le Cachemir où ils furent reçus par le gouverneur Ata Mohammed.

Fateh Khan, vizir de Shah Mahmoud, était alors sur l'Indus où il était venu punir les deux frères qui gouvernaient Attak et le Cachemir de l'assistance prêtée par eux à Shah Shoudja; il voulait de plus recouvrer ces deux provinces pour le royaume de Caboul. Il avait envoyé devant lui un détachement de 8,000 Afghans à Rohtas et il avait commencé ses opérations contre Ata Mohammed de Cachemir, au moment ou Randjit Singh soumettait à son autorité les chefs de Bhimbhar et de Radjaori. Les deux armées de Lahor et de Caboul se trouvaient alors si rapprochées l'une de l'autre que les deux chefs désirèrent avoir une entrevue pour s'expliquer sur leurs vues et leurs intentions mutuelles: Randjit Singh envoya donc des agens chargés de faire des ouvertures dans ce

sens et invita le vizir à se rendre à une entrevue sur le Djilam afin d'y concerter une expédition en commun contre le Cachemir. Fateh Khan, non moins désireux de s'entendre avec les Sikhs, accepta la proposition et l'entrevue eut lieu le 1er décembre. Il y fut décidé que Randjit Singh tiendrait à la disposition du vizir une armée sous les ordres du ministre Mokham Tchand, et donnerait toutes facilités aux troupes afghanes d'entrer dans le Cachemir par les défilés de Radjaori qu'il venait de soumettre. Un corps auxiliaire d'Afghans pour l'aider à soumettre Moultan et une part dans le butin que devait rapporter la conquête du Cachemir furent les conditions stipulées en retour. Randjit Singh désirait une portion des revenus de la vallée, mais le politique vizir refusa toute participation permanente aux contributions de la province et préféra accorder un nazarana de neuf lakhs de roupies à prendre sur les dépouilles promises. A ces conditions il obtint la coopération de 12,000 Sikhs, sous les ordres de Mokham Tchand, les armées alliées commencèrent leur marche tandis que Randjit Singh re-

tournait à Lahor. Les neiges empêchèrent d'abord leurs progrès et les Sikhs, moins aguerris contre les rigueurs de l'hiver des montagnes que les troupes du nord, furent laissés en arrière par le vizir qui, pénétrant dans la vallée en février, chassa Ata Mohammed de ses positions, s'empara de toutes les places fortifiées et enfin soumit tout le pays en peu de temps sans recevoir beaucoup d'assistance de Mokham Tchand et des Sikhs. Randjit Singh fit grand bruit à Lahor de la joie qu'il ressentit en apprenant ces heureuses nouvelles; il parlait de cette conquête comme d'une gloire qui lui appartenait autant qu'au vizir. Mais une habile intrigue se nouait alors que l'expédition de Cachemir mit bientôt en lumière. Djahan Dad Khan, gouverneur d'Attak, désespérant après la défaite de son frère dans le Cachemir, de pouvoir résister tout seul au vizir et sachant qu'il n'avait pas grande faveur à attendre de lui, avait déja entamé une négociation avec Randjit Singh, à qui il promit de rendre Attak à condition qu'un djagir lui serait donné en retour. En conséquence Randjit Singh, lorsqu'il était retourné

à Lahor, avait laissé dans le voisinage de l'Indus un fort détachement sous les ordres de Deïa Singh chargé d'occuper cette importante forteresse aussitôt que les circonstances le permettraient. En mars 1813, Randjit Singh apprit qu'elle était au pouvoir de son lieutenant et gouvernée en son nom. Il ne perdit pas de temps pour renforcer ses troupes d'un convoi considérable, pourvu de toutes les choses nécessaires pour mettre la place dans un état complet de défense.

Devi Das et Hakim Aziz-oud-din furent envoyés pour statuer sur le sort du pays dépendant d'Attak. Le vizir Fateh Khan protesta contre cette usurpation, et prétendant qu'elle l'avait libéré des conditions auxquelles il avait obtenu l'assistance des Sikhs, il les renvoya sans leur donner aucune part du butin fait dans l'expédition. Il nomma son frère Azim Khan gouverneur du Cachemir, et se dirigea sur Attak, après avoir demandé à Randjit Singh qu'il eût à lui rendre sa conquête. Mais la négociation traîna en longueur, et il va sans dire que le vizir fut joué par le Sikh.

Avec le ministre Mokham Tchand arriva à Lahor Shah Shoudja, dont on exigea aussitôt, ainsi que de sa première épouse, le fameux diamant connu sous le nom de *Kok-i-nour* (1); un djagir et une forteresse furent promis en retour. Le shah prétendit ne pas posséder le précieux joyau, et la Vafa Bégam (2) déclara qu'il avait été donné en gage à un mahadjan qui avait fourni des secours au shah dans sa détresse. Randjit Singh, refusant d'ajouter foi à ces allégations, plaça des gardes autour de la résidence du shah, et ordonna qu'on ne laissât entrer ni sortir personne sans les plus minutieuses recherches. La famille exilée résista à cette dure réclusion : alors on la priva de vivres, et pendant deux jours le shah, avec ses femmes, sa famille et ses serviteurs, furent soumis aux plus cruelles privations; mais sa fermeté ne se démentit pas. Randjit Singh, par égard pour sa propre réputation, voulut employer des moyens plus adroits, et ordonna qu'on fournît des vivres

(1) Montagne de la Lumière.

(2) Bégam est un titre honorifique qui signifie princesse.

aux exilés. Le 1er avril il fit produire à son darbar deux notes attribuées au shah et adressées au vizir Fateh Khan et aux chefs afghans; le malheureux prince y dépeignait ses souffrances et priait ses alliés d'unir leurs efforts pour le délivrer. On dit qu'elles avaient été interceptées; mais généralement on crut qu'elles avaient été fabriquées. Il devenait alors nécessaire de prendre des précautions contre les intrigues et les machinations du shah : une garde de deux compagnies sikhes des corps nouvellement formés, fut ajoutée à celle qui veillait continuellement dans sa demeure; on le menaça de le transférer à Govindgarh; on employa les traitemens les plus indignes pour forcer sa résistance et obtenir le fameux diamant. Après avoir fait d'inutiles remontrances, le shah recourut à la ruse : il demanda deux mois de délai pour retirer le diamant, qu'il affirmait être dans les mains des mahadjans; et il ne pourrait le faire, disait-il, qu'avec quelques lakhs de roupies. Randjit Singh lui accorda, bien qu'à contre-cœur, la trêve demandée, et les mauvais traitemens furent suspendus pendant quelque temps.

Mais ils se renouvelèrent avant l'expiration du délai; et Shah Shoudja, intimidé et voyant bien que la rapacité du Sikh n'hésiterait pas même à attenter à sa personne, consentit enfin à ce qu'on exigeait de lui (1). En conséquence, le 1[er] juin Randjit Singh, avec une suite peu nombreuse, se rendit auprès du Shah pour recevoir lui-même le précieux joyau. Il fut accueilli par le prince exilé avec beaucoup de dignité, et lorsque tous deux furent assis, un silence solennel s'établit qui dura près d'une heure. Alors Randjit impatient ordonna à l'un de ses serviteurs de rappeler au shah l'objet de

(1) Ce diamant a été décrit par Tavernier dans son Voyage à Delhi. C'est le plus gros de tous ceux qui sont connus. Les Hindous supposent qu'il a appartenu aux Pandous, de mythologique mémoire, avant de tomber au pouvoir des souverains mogols. Il a presque un pouce et demi de longueur sur un de large et un demi d'épaisseur. Nadir Shah l'enleva à la famille de Delhi, l'abdali Ahmed Shah en devint le maître après l'assassinat et le pillage des tentes de Nadir Shah. (*Note de l'auteur.*)

Ce diamant fut montré à M. A. Burnes par Randjit Singh. Voy. Voyages de M. Burnes, traduits par M. Eyriès, vol. I, pag. 162. Paris, 1835.

sa visite. Le shah ne répondit pas, mais il fit signe des yeux à un eunuque, qui sortit et rapporta bientôt un petit paquet enveloppé qu'il plaça sur le tapis à égale distance des deux princes. Randjit ordonna à Bhouani Das d'ouvrir le paquet, et lorsqu'il eut reconnu le diamant, il se retira aussitôt avec son butin dans la main (1). Le shah put jouir alors d'une liberté plus grande; la garde fut retirée de son palais. Mais peu de jours après on intercepta une lettre d'un de ses officiers, Kazi Shir Mohammed, adressée à Mohammed Azim Khan. Elle contenait l'offre d'assassiner Randjit Singh et invitait le vizir Fateh Khan à profiter de cette circonstance pour faire une attaque sur Lahor. Le Sikh envoya chercher un des princes de la famille exilée et le chargea de remettre la lettre

(1) Ce passage réfute le roman dont les journaux nous ont entretenu il y a quelque temps. On racontait que le shah n'avait remis à Randjit Singh qu'une boule de cristal, après quoi il se serait enfui. Randjit l'aurait fait poursuivre, etc., etc. Le général Allard aurait même joué un rôle dans cette affaire. Or, il n'arriva dans le Penjab qu'en 1822. Nous n'avons pu savoir l'origine de ce conte.

et celui qui l'avait écrite, car on s'en était emparé, entre les mains du shah. L'ex-empereur les renvoya tous deux en priant Randjit Singh de punir le coupable comme il le jugerait convenable. Dans l'espérance qu'on lui arracherait l'aveu de la complicité du shah, on lui fit appliquer des coups de bâton; mais malgré tous les mauvais traitemens qu'on lui infligea, il persista à affirmer l'innocence de son maître. On le mit alors en prison, d'où Shah Shoudja parvint à le faire sortir moyennant 20,000 roupies.

Après son retour du Cachemir le vizir Fateh Khan s'était arrêté devant Attak et l'avait bloqué, en attendant le résultat des négociations qu'il avait entamées à Lahor pour qu'on le lui rendît. Le ministre Mokham Tchand fut envoyé dans le voisinage pour se tenir prêt à tout événement. Au commencement de juillet on reçut de lui la nouvelle que la garnison était réduite à une telle détresse, qu'à moins de recevoir de prompts secours elle serait forcée de se rendre. Randjit Singh tint conseil, et il fut décidé de secourir la ville, même dans le cas où

cette tentative devrait entraîner des hostilités avec le vizir. Des ordres furent en conséquence expédiés au ministre, qui leva son camp de Bourhan et se mit en marche le 12 juillet 1813 pour les exécuter. Il fit peu de chemin ce jour là, et prit position sur un ruisseau défendu par un détachement de l'armée du vizir, qui se retira à la nuit. Le lendemain le général sikh suivit le torrent, pour que ses troupes fussent toujours fournies d'eau et prêtes à l'action, car le temps était très chaud. Il arriva dès le matin sur l'Indus, à environ cinq milles de la ville assiégée. L'armée de Caboul sortit alors de son camp pour l'empêcher d'avancer plus loin; l'avant-garde se composait d'un corps de Musulmans Moulki soutenus par la cavalerie aux ordres de Dost Mohammed Khan. Les Sikhs firent leurs dispositions pour le combat; la cavalerie fut partagée en quatre divisions; le seul bataillon d'infanterie qui l'accompagnait se forma en carré. Les Moulkis chargèrent le bataillon avec résolution; mais ils furent reçus avec un feu si bien nourri qu'ils tournèrent le dos après avoir perdu beaucoup de monde. Mokham Tchand voulut en-

voyer au secours de son bataillon des troupes fraîches et quelques pièces d'artillerie commandées par Ghousi Khan; mais on n'obéit pas à ses ordres. Dost Mohammed fit alors une attaque à la tête de sa cavalerie, et les Sikhs commençaient à plier devant lui, lorsque le dewan en personne fit avancer deux pièces de canon dont la mitraille arrêta les Afghans. On était alors au milieu du jour, le soleil était accablant et un vent chaud soufflait au visage des Afghans : le vizir ne crut pas devoir ordonner à sa réserve de prendre part à l'action, et la bataille cessa; car les troupes qui y avaient pris part étaient épuisées de fatigue. Le vizir passa l'Indus et se retira sur Peshaver, laissant au général sikh la liberté de ravitailler la forteresse. Après s'être acquitté de ce soin, Mokham Tchand retourna à Lahor en août pour y recevoir la récompense de ses services et porter plainte contre les officiers dont la désobéissance avait failli compromettre le gain de la bataille. Ils furent punis comme coupables d'intelligence avec l'ennemi : on découvrit que telle avait été, en effet, la cause de leur inaction.

Rien d'important ne se passa pendant la saison des pluies, en 1813; mais avant qu'elle ne fût écoulée, Randjit Singh commença les préparatifs d'une expédition dans le Cachemir. En octobre il visita Djawala Moukhi, et de là se dirigea par Sial Kot et Vizirabad, sur le Djilam, où il convoqua tous les djagirdars et les chefs tributaires des montagnes, avec leurs contingens. Chacun de leurs corps fut examiné avec une attention minutieuse, et des amendes leur furent imposées quand le nombre de leurs hommes ne se trouva pas au complet ou quand leur équipement ne fut pas satisfaisant. Ces grands préparatifs avaient pour but de mettre en campagne une artillerie imposante et d'améliorer le système de celle qui est montée sur des chameaux. Après avoir ainsi fait l'inspection de toute son armée, Randjit Singh passa le Djilam le 11 novembre et entra à Rohtas. En apprenant tous ces préparatifs, le vizir Fateh Khan s'était transporté de Pheshaver à Deradjat, sur la rive occidentale de l'Indus. Cette circonstance, ajoutée à la nouvelle que la neige rendait encore le passage impraticable dans les

montagnes de Pir Pandjal, engagea Randjit Singh à suspendre son expédition jusqu'au printemps suivant. Il envoya donc un détachement s'emparer du passage des montagnes au-delà de Radjaori, choisir des places de dépôts pour les vivres et les munitions, et retourna par Rohtas à Lahor, où il arriva le 26 décembre.

La confiscation du territoire montagneux de Haripour et son adjonction au *khalsa* (1) de Lahor, fut le premier acte qui signala le retour du prince sikh dans sa capitale. Le radja Bhoup Singh, dont l'arrestation et l'emprisonnement précédèrent cette confiscation, reçut, quand elle fut accomplie, un djagirdar de peu de valeur en compensation. Le second acte d'autorité de Randjit Singh fut encore plus inique. Ayant appris que Shah Shoudja possédait encore quelque joyaux de prix, il les lui fit réclamer. Sur la déclaration du shah, qu'il n'en avait plus aucun en sa puissance, le Sikh voulut en juger par lui-même. Il envoya Bheïa

(1) Le khalsa est le revenu des provinces administrées directement par le gouvernement de Lahor.

Ram Singh, accompagné de quelque femmes; avec ordre de fouiller tous les appartemens et de lui apporter les coffres et les paquets qui appartenaient au shah. On les fit alors ouvrir par le chef des eunuques du shah, et Randjit Singh retint pour lui-même les objets les plus précieux, les armes, les pistolets, les bijoux de femmes, et les tapis de quoi charger deux voitures. Il enjoignit ensuite au shah de quitter ses jardins et son palais de Shahlemar pour habiter une maison ordinaire dans la ville où il fut soumis à une surveillance sévère. Après avoir ainsi souffert toute espèce d'indignités et de mauvais traitemens, celui-ci résolut de s'enfuir avec sa famille. Vers la fin de novembre, on vint apprendre à Randjit Singh que les femmes du shah s'étaient échappées de la maison où celui-ci était gardé. On employa les menaces et les promesses pour l'engager à déclarer le lieu de leur retraite, mais ce fut en vain, il persista à dire qu'il ignorait le but et le motif de leur fuite. La ville fut fouillée, on défendit aux femmes de sortir voilées de chez elles, les marchands dépositaires de quelques

sommes appartenant au shah ou aux membres de sa famille reçurent ordre de les verser au trésor de Lahor. Ces précautions furent prises trop tard, on apprit que les princesses avaient quitté la maison du shah sous le costume de femmes hindoues, et s'étaient rendues chez Balak Ram, agent ou correspondant de Sougan Tchand, riche banquier de Delhi et trésorier du gouvernement anglais dans cette résidence. Balak Ram leur avait fourni les moyens de sortir de la ville et de parvenir à Loudiana où elles étaient arrivées en sûreté. Là, elles s'étaient fait connaître au capitaine Birch, assistant, chargé provisoirement des affaires de cette résidence, qui les avait reçues avec une bienveillante hospitalité. Balak Ram fut arrêté par ordre de Randjit Singh pour la part qu'il avait prise à cette évasion, il fut obligé de montrer ses livres et de livrer tout ce qui lui avait été confié par le shah ou sa famille. Il n'eut d'ailleurs à subir aucun autre mauvais traitement.

En avril 1815, Shah Shoudja parvint lui-même à s'échapper sous un déguisement, malgré l'étroite surveillance dont il était l'objet.

Ses gardes furent disgraciés, une récompense fut offerte à qui ramènerait le prisonnier, mais le shah parvint à gagner les montagnes où il fut reçu avec hospitalité par le faible radja de Kishtiwar. Là, il réunit un corps de 3,000 hommes et pendant l'hiver fit une tentative sur le Cachemir; mais le froid l'empêcha de traverser les montagnes de Pir Pandjal et dispersa sa petite troupe. Sa situation était alors désespérée, cependant après bien des détours et un long voyage dans les montagnes de Koulou, où il eut à supporter de cruelles privations, il parvint enfin, avec un petit nombre de serviteurs, à rejoindre sa famille à Loudiana, en septembre 1816. Il s'y plaça sous la protection du gouvernement anglais. Une pension annuelle de 50,000 roupies fut assignée au shah dans son exil, pendant tout le temps qu'il resterait sur le territoire anglais. A l'exception d'une entreprise malheureuse qu'il tenta encore en 1818, après le meurtre du vizir Fateh Khan, pour recouvrer son ancienne puissance, il a toujours depuis joui paisiblement de son asile à Loudiana. Il y a été rejoint par son frère aveugle, Shah

Zaman, dont la pauvreté assura la liberté auprès de Randjit Singh. Une pension particulière de 24,000 roupies par an fut assignée à ce prince (1).

Nous avons anticipé sur l'ordre chronologique des événemens pour réunir tout ce qui a trait aux infortunes de ces malheureux princes. La première expédition de Randjit Singh contre le Cachemir nous force de rétrograder jusqu'à l'année 1814. Les événemens qui l'ont précédée ou accompagnée forment le sujet du chapitre suivant.

(1) Voir pour l'histoire de cette malheureuse famille le Voyage de M. Alexandre Burnes à Caboul et Boukhara, traduit par M. Eyriès. Paris, 1835, vol. II, chap. V, et vol. III, le chapitre relatif à l'histoire et au commerce du Caboul. — Victor Jacquemont visita les deux frères à Loudiana. Voir ce qu'il en dit pages 352 et suivantes du premier volume de sa Correspondance. Paris, 1833.

CHAPITRE VII.

Première expédition de Randjit Singh contre le Cachemir. — Défaite. — Déclin de la santé de Randjit Singh. — Prise de Moultan. — Randjit Singh fait rendre à l'armée son butin. — Mort de Fateh Khan, vizir de Caboul. — Randjit Singh s'avance jusqu'à Peshaver.

1814—1818.

Randjit Singh, après avoir célébré le Houli et fait ses ablutions à Amritsar, dirigea son armée en avril 1814 sur le pays des montagnes du côté de Kangra. Il venait lever les tributs et réunir les radjas avec leurs contingens. S'étant ainsi renforcé par l'adjonction d'un corps considérable de montagnards, il arriva à Bhimbhar le 4 juin, et s'avançant encore plus loin, rencontra Agar Khan, chef de Radjaori, sur le territoire duquel passe la route de Cachemir. Le 11 juin, l'armée arriva à Radjaori, et, se débarrassant de ses gros bagages, ne prit avec elle que les équipages indispensables dans une guerre de montagnes; elle allait traverser les fameux défilés de Pir Pandjal. On fit quelques efforts pour gagner à la cause des Sikhs le radja

de Pountch, Rouh-Ollah Khan, mais il allégua ses engagemens et la présence de son fils auprès du gouverneur de Cachemir, Azim Khan, qui le retenait comme otage. Cependant, après un conseil tenu avec ses principaux officiers, Randjit Singh décida qu'un corps d'armée, commandé par lui-même, suivrait la route de Pountch, et essaierait de pénétrer par les gorges de Tosha Meïdan, tandis qu'une diversion serait faite par Bahramgalla, du côté Soupeïn dans la vallée.

La cavalerie mit pied à terre, et chaque homme étant fourni de provisions pour trois jours, un détachement fut envoyé en avant le 15 juin, sous les ordres de Ram Deïal, petit-fils de Mokham Tchand; il était accompagné de Dal Singh et d'autres djagirdars. Ils arrivèrent devant Bahramgalla le 18, et après quelques pourparlers obtinrent le passage, en payant à ses défenseurs l'arriéré de solde qui leur était dû par le radja de Pountch. Une forte pluie tomba le 20 juin, et l'armée sikhe commença à souffrir de l'humidité et de la pluie, les vivres devinrent rares, et la marche

fut suspendue jusqu'au 26. Mais le 28 Randjit Singh atteignit Pountch, il trouva la ville déserte. Le radja avait ordonné à ses sujets de ne point essayer de résister par les armes, mais d'abandonner la ville et les villages, de brûler ou d'emporter les grains, et de se répandre sur les flancs de l'ennemi. Les conséquences de ce système portaient déja leurs fruits et forcèrent les Sikhs de s'arrêter à Pountch pour y attendre des vivres jusqu'au 13 juillet. De là, ils s'avancèrent par Mandi sur Tosha Meïdan qu'ils atteignirent le 18. Là, ils rencontrèrent Mohammed Azim Khan, campé avec toutes les forces du Cachemir pour les empêcher de pénétrer plus loin. L'armée sikhe prit ses positions en face de l'ennemi et passa plusieurs jours dans l'inaction. Randjit Singh eut alors des nouvelles des des troupes qui arrivaient par Bahramgalla. Le 19 juillet Ram Deïal et les djagirdars avaient traversé les montagnes de Pir-Pandjal en passant par les défilés de Saraï et Madpour, et chassant devant eux les troupes du Cachemir qui auraient dû les arrêter. Randjit Singh fut alarmé de cette précipitation qui laissait ce dé-

tachement sans appui et dans une position critique; il envoya donc à Ram Deïal des renforts sous les ordres de Bheïa Ram Singh. Le chef de Radjaori voulait qu'on attaquât Azim Khan, c'était, pensait-il, le meilleur moyen de prévenir toute entreprise contre son détachement; mais Randjit Singh ayant reconnu les positions de l'ennemi, trouva la tentative trop hasardeuse, et cependant c'était probablement le meilleur moyen de prévenir les désastres qui suivirent.

Sur ces entrefaites Ram Deïal, ayant passé les montagnes, déboucha dans la vallée à Haripour. Il y fut attaqué le 22 juillet par un parti de Cachemiriens envoyés à sa rencontre. Les troupes d'Azim Khan furent battues et poursuivies jusqu'à Soupeïn. Le 24, les Sikhs donnèrent l'assaut à la ville, mais elle était bien défendue par Shoukour Khan qui repoussa les assaillans. Cet échec les força de se retirer sur Pir Pandjal pour y chercher des renforts. Bheïa Ram Singh ayant appris ces fâcheuses nouvelles, dut par prudence s'arrêter avec son corps à Bahramgalla pour en garder les passages.

Mohammed Azim Khan jugea alors les cir-

constances favorables pour prendre l'offensive contre l'armée principale, affaiblie par les maladies et encore plus par la désertion. Le 29 juillet, Rouh-Oullah Khan, chef de Pountch, commença le feu des hauteurs qu'il occupait contre l'armée sikhe. Le lendemain dès le matin il renouvela son attaque avec plus de vigueur, et Randjit Singh dut se replier sur Mandi. Poursuivi jusque-là, il incendia la ville, et, se mettant à la tête de ses bataillons disciplinés, couvrit sa retraite sur Pountch, qu'il atteignit le 31 juillet, après avoir perdu beaucoup de de monde et son principal officier Mit Singh de Bharani. Il se vit enlever aussi presque tous ses bagages. L'armée ne conservant plus alors aucune discipline, Randjit Singh mit le feu à Pountch, abandonna son camp, s'enfuit à Bhouhi et de là à Lahor par la route la plus courte. Il y arriva suivi de quelques serviteurs le 12 août.

Ram Deïal et les djagirdars composant le détachement qui pénétra dans la vallée, furent assiégés dans leur camp et forcés par la famine de se rendre. Mais ce corps reçut d'Azim

Khan la permission de se retirer; un sauf-conduit lui fut donné jusqu'à la frontière sikhe en considération de l'amitié qui unissait le gouverneur du Cachemir au ministre Mokham Tchand, aïeul de son général. Cet officier avait lui-même été empêché de prendre part à l'expédition par une maladie. Il avertit son maître des difficultés qui l'attendaient s'il se laissait surprendre dans les montagnes par la saison des pluies; il avait surtout insisté sur la nécessité d'établir de grands magasins à Bhimbhar et à Radjaori, dans la crainte de rencontrer une forte résistance de la part du chef musulman et de la population de Pountch. Tout arriva comme il avait prédit, et Randjit Singh de retour eut à regretter d'avoir été privé, dans cette importante expédition, autant de l'expérience et des lumières de son ministre que de sa valeur et de ses talens militaires. La maladie qui avait empêché Mokham Tchand d'accompagner l'armée sikhe fit bientôt craindre pour ses jours, et, dans le courant d'octobre, peu de temps après le retour de Randjit Singh à Lahor, il mourut emportant les regrets de tous

ceux qui portaient quelque intérêt à la puissance des Sikhs et à l'empire de Randjit Singh. Dans sa vie privée, le ministre se distinguait par sa générosité, l'élévation de ses sentimens et de son esprit; il avait toute la confiance des troupes placées sous ses ordres, il était populaire et respecté dans toute la confédération sikhe.

Il fallait du temps pour réparer les pertes que Randjit Singh avait faites dans sa dernière expédition; aussi l'armée sikhe ne fut-elle pas en état de reprendre la campagne en 1814, après le Dasrah, comme c'était son habitude. Mais en avril 1815, un corps fut envoyé sous les ordres de Ram Deïal et Dal Singh pour ravager les territoires de Moultan et de Bahawalpour et lever les tributs et contributions dans le voisinage. Randjit Singh passa l'été à Adina-Nagar, levant et disciplinant de nouveaux bataillons, recrutant surtout les hommes du Gourkha, dont la réputation de valeur s'était très élevée depuis les combats qu'ils avaient soutenus dans les montagnes situées à l'est du Satledj. Le gouvernement anglais était en guerre

avec les Gourkhas et le colonel, depuis général Ochterlony, était entré en campagne contre Amar Singh qui, pendant six mois, se défendit avec succès dans Ramgarh et Maloun, et y déjoua les talens éprouvés et les forces supérieures du général anglais. Lorsque les Gourkhas furent enfin défaits et chassés de toute la contrée montagneuse située à l'ouest de la rivière Gogra ou Kali, Randjit Singh profita de cette circonstance pour s'attacher des hommes particulièment propres à la guerre des montagnes.

Cependant la défaite de l'armée sikhe dans le Cachemir avait encouragé les chefs musulmans de Bhimbhar et de Radjaori à se révolter. Vers la fin de l'anné 1814, le fils du dernier de ces chefs parvint à s'échapper de Lahor où il était retenu en otage et à rejoindre son père. Les insurgés de Bhimbhar étaient commandés par le frère de Sultan Khan, qui avait fait sa soumission en 1813, et avait été emprisonné par Randjit Singh; il était encore détenu à Lahor.

En octobre, après le Dasrah de 1815, l'armée sikhe fut convoquée. Le lieu de réunion pour

la revue définitive fut fixé à Sialkot. Une division commandée par Ram Deïal et Dal Singh prit les devans pour punir les chefs de Bhimbhar et de Radjaori, et ravager leurs territoires par le fer et le feu. Pountch ne dut d'être préservé d'un pareil traitement qu'à sa position élevée dans les montagnes où l'hiver se faisait rudement sentir. Randjit Singh n'était pas encore prêt à essayer de relever, par une seconde expédition dans le Cachemir, sa fortune et sa réputation éclipsées. Il se contenta pendant cette saison de raffermir son autorité dans les montagnes et de punir les radjas indociles et réfractaires établis sur ce versant des monts Pir Pandjal. Il retourna, le 28 décembre, à Lahor où il trouva Bir Singh, radja de Nourpour dans les montagnes, qui n'était pas venu au rendez-vous de Sialkot. Une amende lui fut imposée, et une amende si forte qu'elle excédait ses ressources et qu'il dut offrir en gage son *thakour*, ou tabernacle de ses dieux, fait d'or et d'argent massifs. Mais cela ne suffit point, il fut arrêté à la porte du *Darbar*, ou salle de réception, le 20 janvier 1816, et peu

de jours après, il fut envoyé dans un palanquin pour être présent à la saisie de toutes ses propriétés et en rendre compte à ceux qui furent chargés de les mettre sous le séquestre. Il refusa un djagir de peu d'importance qui lui fut offert, et après avoir fait d'inutiles tentatives pour recouvrer sa forteresse et sa principauté par la force, il se réfugia sur le territoire anglais. On fit un second exemple sur le radja de Djaswoul, Ahmed Singh, pour une faute pareille. Mais celui-ci, après la perte de ses possessions, accepta le djagir qu'on lui offrit.

Après avoir exécuté ces mesures dans les montagnes, Randjit Singh s'étant baigné à Taran Taran, s'avança avec son armée du côté de Moultan et de Bahawalpour. Là, de vertes moissons et de nombreux troupeaux offraient des ressources pour forcer au paiement des contributions, et causer à l'ennemi d'irréparables dommages. Les Sikhs descendirent l'Indus jusqu'aux limites du Sindh et le chef de Bakhar et Liah, Mohammed Khan, de la famille expulsée par les émirs qui règnent encore dans le pays, étant mort, une demande de tribut fut

faite à son successeur Hafiz Ahmed Khan. Sur son refus, les forts de Khangarh et Mahmoud-Kot furent occupés, l'akali Phoula Singh s'y livra aux atrocités les plus révoltantes contre la population mahométane. Peu de temps après, Hafiz Ahmed consentit à payer pour obtenir la retraite des garnisons sikhes, et recouvra ainsi ses forts avec une partie du butin qui y avait été fait. Ahmed Khan de Djhang reçut aussi l'invitation de se rendre auprès de Randjit Singh, et fut aussi frappé d'une forte contribution. Ce fut en vain qu'il allégua son impuissance, il fut envoyé à Lahor tandis que trois bataillons occupaient et annexaient au khalsa toutes ses possessions, dont le revenu annuel était estimé à quatre lakhs de roupies. Elles furent affermées à Lala Soukh Deïal, pour la somme de 160,000 roupies. En même temps, l'alouwala Fateh Singh s'emparait de Outch et Kot Maharadja. Outch était occupé par des Seïds (1) qui avaient été respectés jusque-là, ils furent pourvus d'un djagir; Kot Maharadja ap-

(1) Musulmans qui prétendent descendre du prophète.

partenait à un chef nommé Radjab Ali Khan, qui fut envoyé prisonnier à Lahor.

Randjit Singh retourna par le sud-ouest et rentra dans sa capitale le 20 mai. Là, il apprit que le vizir Fateh Khan était entré, pendant la saison qui venait de s'écouler, dans le Cachemir par les montagnes de Pakholi et Damtour. Il avait aidé son frère à lever les tributs, à affermir son pouvoir dans la vallée et était retourné par la même route. Un corps d'armée sous les ordres de Ram Deïal et de Dal Singh, était resté sur la frontière pour observer ses mouvemens.

Les affaires domestiques vinrent absorber l'attention de Randjit Singh. Sa seconde femme, la mère de Kounwar Kharak Singh, fut accusée de scandaleuses malversations, et surtout d'une intimité trop avérée avec Bheïa Ram Singh, ministre du jeune prince. Randjit Singh avait conféré à son héritier un djagir très considérable, qui était administré par sa mère et le ministre, à la condition ordinaire de fournir un contingent de cavalerie à l'armée sikhe. Il arrivait cependant des plaintes graves et fréquentes sur les exactions et les malversations

des administrateurs; d'un autre côté la situation et l'équipement du contingent paraissaient toujours à Randjit Singh des plus misérables. Il voulut d'abord obtenir quelque amélioration, en excitant l'orgueil de son fils, qui était d'âge à s'intéresser à de telles affaires : ce fut en vain; l'influence de la princesse et du ministre empêchèrent tout amendement, et Randjit Singh fut contraint de déployer son autorité. Le ministre Ram Singh fut jeté en prison et dut rendre compte de sa gestion ; la mère du jeune prince reçut ordre de résider au fort de Shikoupour. Kharak Singh fut réprimandé pour n'avoir pas su empêcher leurs dilapidations, et Bhouani Das de Peshaver lui fut attaché comme nouveau ministre. Quelques lakhs de roupies, des bijoux de prix, furent arrachés à Ram Singh, dont le banquier, Outam Tchand d'Amritsar, dut aussi rendre ses comptes et livrer à Randjit Singh tout ce qui avait été déposé chez lui par l'ex-ministre.

Après le Dasrah, en octobre, Randjit Singh se dirigea d'abord dans les montagnes, où il rendit visite au radja Sansar Tchand de Nadoun

et leva les tributs annuels; puis à son retour il confisqua les djagirs et territoires de Bir Singh et Dewan Singh, les deux frères de Djodh Singh de Ramgarh : on évaluait leur revenu annuel à cinq lakhs de roupies. Les deux chefs furent arrêtés lorsqu'ils se rendaient au Darbar pour y offrir leurs respects à Randjit Singh, tant ils étaient loin de se douter de quelque mauvais dessein de ce prince contre eux-mêmes. Amritsar célébra par des illuminations le retour de son souverain, le 13 décembre.

La constitution de Randjit Singh, quoiqu'elle dût être excellente pour avoir pu supporter pendant si long-temps une vie toute de débauches et de fatigues excessives, commença cependant à décliner sous ces violentes épreuves. Son estomac s'affaiblit; la perte des forces fut suivie de l'amaigrissement du corps, de l'impuissance complète. Au commencement de 1817 sa santé fut sérieusement attaquée; il dut se soumettre à un régime que lui prescrivirent ses médecins indiens. Il le suivit pendant quarante jours, et n'en retira qu'une bien faible amélioration. Aucune entreprise militaire, aucune opération ac-

tive ne signala cette année. Mais ce qui vint alors inquiéter le prince sikh, ce fut la conduite de Ram Lal, frère de son chambellan Khoushhal Singh, qu'il avait comblé de tous les dons, et dont il avait fait son favori bien-aimé et le compagnon de ses débauches. Les offres les plus séduisantes ne purent déterminer Ram Lal à quitter la religion de Brahma pour adopter, comme avait fait son frère, les coutumes et les rits des Sikhs. Afin d'éviter toute importunité sur ce sujet, il s'enfuit dans ses terres à l'est du Satledj : là, il était hors du pouvoir de Randjit Singh, qui, irrité de cette évasion, exerça sur son chambellan une vengeance feinte ou réelle, en le privant de son office et le faisant mettre en prison. Ram Lal revint pour délivrer son frère, et finit par se soumettre au *Pahul*, ou initiation, et changea son nom contre celui de Ram Singh.

La saison qui suivit fut employée aux préparatifs d'une expédition contre Moultan, dont les ressources avaient été assez affaiblies par les contributions forcées, le ravage et le pillage, pour faire espérer à Randjit Singh que les

moyens de défense de Mozaffar Khan ne pourraient l'empêcher de conquérir facilement la ville et la citadelle. Mais avant de s'engager dans cette entreprise, Randjit Singh donna la liberté à Ahmed Khan de Djhang, qu'il retenait en prison depuis neuf mois; il lui conféra aussi un djagir de peu d'importance. Le rendez-vous de l'armée sikhe avait été indiqué pour le commencement de 1818, sur la frontière sud-ouest des états de Randjit Singh. Kounwar Kharak Singh eut le commandement nominal de l'armée, conduite en réalité par Misar Dewan Tchand, qui s'était élevé par son mérite et son activité de la plus humble condition au grade de commandant de l'artillerie. Cet officier promit de réduire la citadelle de Moultan, si on lui donnait le commandement en chef de l'armée pendant le siège. La jalousie des djagirdars, qui refusaient de servir sous un parvenu, obligea Randjit Singh à envoyer son fils avec le commandement nominal. Tous les bateaux du Ravi et du Tchenab furent mis en réquisition pour transporter les vivres et les munitions de l'armée, qui se mit en marche en janvier 1818.

Une demande d'une somme exorbitante en argent et de cinq chevaux de prix fut adressée à Mozaffar Khan ; et comme il ne s'empressa pas d'y satisfaire, ses deux forts de Mozaffargarh et Khangarh furent attaqués et pris. Dans le cours de février, la ville de Moultan fut occupée et sa citadelle étroitement bloquée sans que les assiégeans eussent à essuyer de grandes pertes. Les approches de la place furent pratiquées sans ordre, chaque chef ou djagirdar élevant sa batterie, les feux de l'artillerie et de la mousqueterie s'ouvrant sans ordre contre chaque ouvrage. Mais les ressources de la garnison étaient si faibles que cette attaque irrégulière suffit à pratiquer plusieurs brèches dans les murailles de la citadelle ébranlées par un feu continu, et que les ouvrages avancés étaient presque rasés au mois d'avril. En mai les travaux des assiégeans furent poussés jusqu'au *Dhoul-Kot (fausse braye)* et l'armée fut en mesure de donner l'assaut. Mais Randjit Singh, qui, bien qu'absent, dirigeait toutes les opérations, défendit de rien risquer et continua d'offrir au Nabab un djagir s'il voulait se rendre. Mais celui-ci per-

sevérait dans son refus et paraissait déterminé à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Tel était l'état des choses lorsque, le 2 juin, un Akali fanatique, Sadhou Singh, s'avança, sans en avoir reçu l'ordre, avec quelques hommes et attaqua les Afghans dans le Dhoul-kot l'épée à la main. Ceux-ci endormis ou faisant mauvaise garde furent obligés de s'enfuir. Les Sikhs s'élancèrent alors de leurs tranchées pour profiter du moment et soutenir l'attaque; tous les ouvrages extérieurs tombèrent en leur pouvoir, la garnison fut passée au fil de l'épée. Animés par ce succès, les assaillans s'avancèrent sur le corps de la place où ils entrèrent facilement par les brèches, soit que la garnison ne s'attendît pas à un assaut, soit qu'elle ne fût pas préparée à une résistance opiniâtre. La citadelle ainsi prise tout à coup, Mozaffar Khan avec ses quatre fils et sa maison livra un dernier combat à la porte de son palais, mais il tomba bientôt couvert de blessures. Deux de ses deux fils, Shah Nawaz Khan et Haq Nawaz périrent aussi, un troisième fut laissé parmi les morts, mais il n'était que légèrement blessé. Le quatrième,

Sarfaraz Khan, qui avait été sous les ordres de son père investi du commandement, fut trouvé dans un souterrain et fait prisonnier.

La citadelle fut pillée et un immense butin tomba au pouvoir des vainqueurs. Mais Randjit Singh n'était pas content de voir son trésor privé des richesses qu'on savait être déposées dans cette citadelle, et qu'il avait si long-temps espéré de s'assurer par une capitulation. Il envoya donc des ordres pour faire rentrer aussitôt son armée à Lahor, à l'exception d'un détachement commandé par Djodh Singh de Kalsi, et de force suffisante pour occuper la place et y assurer le service. Soukh Deïal qui avait pris à ferme les pays de Djhang, fut nommé au gouvernement civil. Lorsque l'armée arriva à Lahor, une proclamation parut, où il était dit que le butin fait à Moultan était la propriété de l'état, et qu'en conséquence, tous les soldats, officiers ou djagirdars qui possédaient quelqu'objet ou quelqu'argent provenant du sac de la citadelle, devaient l'apporter et le verser au trésor sous peine de l'amende et de la prison. C'est une grande preuve de la crainte qu'ins-

pirait Randjit Singh à ses troupes et de la sûreté des renseignemens qu'il possédait, qu'un tel ordre n'ait occasioné ni trouble, ni résistance. La plus grande partie du butin fut rapportée au trésor; ce ne fut pas certainement sans qu'on fît quelques efforts pour en soustraire une partie aux recherches des officiers de Randjit Singh; toutefois, la sévérité déployée contre les récalcitrans, les jalousies et l'envie de leurs compagnons qu'on avait forcés de rendre gorge, amenèrent la découverte de presque tous les objets de valeur. Le *Toshakkhana* (ou dépôt des bijoux) du souverain de Lahor s'enrichit ainsi de cette reprise de butin qu'il exerça sur son armée. Il n'y a qu'un exemple d'une semblable exigence de la part d'un général, et on le doit au terrible Nadir Shah. C'était à son retour de l'Hindoustan, lorsque son armée passa l'Indus à Attak; il plaça une garde sur le pont, avec ordre de fouiller la personne et les bagages des soldats à mesure qu'ils se présenteraient, et de reprendre tous les objets provenant du pillage de Delhi qu'on trouverait sur eux ou sur les hommes de leur suite.

Sarfaraz Kan et son frère blessé, Zoulfikar Khan, furent conduits à Lahor, où Randjit Singh leur donna une petite pension. La prise de Moultan avait été l'unique opération de la saison; toute l'armée sikhe y avait été employée depuis le mois de janvier jusqu'au commencement des pluies. Pendant cette saison mourut Govind Tchand, radja de Datarpour, dans les montagnes; ses possessions furent annexées au Khalsa, et son fils fut emprisonné jusqu'à ce qu'il consentit à accepter un djagir.

Cependant cette saison d'inactivité nécessaire vit accomplir un événement qui eut une grande influence sur la fortune de Randjit Singh. En août 1818, le vizir Fateh Khan, dont l'énergie et les talens avaient élevé Shah Mahmoud sur le trône de Caboul, et qui seul était capable de contenir les élémens discordans de l'empire afghan, tomba victime d'un complot ourdi par le prince Kamran, fils de Mahmoud. Arrêté par trahison, il fut d'abord aveuglé, et quelque temps après mis à mort par ordre du prince. Le vizir avait cinq frères, tous revêtus de commandemens dans les provinces, ou puissans et

riches par eux-mêmes, ils rendirent tout le royaume complice de leur vengeance. Mohammed Azim s'élança du Cachemir, dont il laissa le gouvernement à son jeune frère, Djabar Khan, et prit la direction des mesures de résistance. Il défit les troupes de Kamran, délogea ses garnisons du voisinage de Caboul, Ghizni, Candahar, de sorte qu'en peu de mois l'empire du faible shah Mahmoud et de son lâche fils fut borné à la ville et à la campagne d'Herat. Le reste de l'empire afghan fut partagé en gouvernemens et principautés indépendantes entre les membres puissans de la nombreuse famille des vainqueurs. Le prétexte mis en avant par Kamran fut que le vizir avait pillé la propriété de Firoz-oud-din, prince du sang royal, que Fateh Khan avait expulsé d'Herat pour en reconquérir le gouvernement à l'autorité de Mahmoud. La cause réelle, ce fut la jalousie de Kamran contre la puissance et la réputation d'un homme plus distingué que lui, ce fut l'orgueilleuse illusion de Kamran, qui croyait que les talens du vizir pourraient être remplacés et les affaires conduites par l'entourage et

la famille d'un souverain imbécille, qui ne régnait que de nom.

La nouvelle de ces événemens détermina Randjit Singh à passer l'Indus avec son armée dans la saison qui suivit. La politique lui faisait un devoir de venger la défaite qu'un détachement sikh avait essuyée de la part des mahométans de Khatak. Les troupes réunies en octobre s'avancèrent sous le commandement personnel de Randjit Singh, et perdirent quelques hommes au passage du fleuve. Les forteresses de Kheïrabad, Djaghira, et le pays situé sur cette rive furent soumis et occupés, sans faire de résistance immédiate. Firoz Khan, chef de la tribu de Khatak, fit sa soumission, et Randjit Singh s'étant assuré de ne point rencontrer de forces capables de tenir la campagne contre lui, s'avança sur Peshaver. Il y entra le 20 novembre, le gouverneur Yar Mohammed Khan se retirant devant les Sikhs jusque dans les montagnes occupées par les Yousoufzis, tribu Afghane.

Randjit Singh resta trois jours à Peshaver avec son armée et se retira y laissant pour gou-

verneur Djahan Dad Khan, qui lui avait livré Attak et qu'il avait jusqu'alors tardé de récompenser; il ne lui avait même pas encore donné le djagir qu'il lui avait promis. Mais il ne lui laissa ni troupes ni argent pour se maintenir dans sa nouvelle conquête. Aussi l'armée sikhe n'eut pas plutôt repassé l'Indus que Yar Mohammed, descendant des montagnes avec les Yousoufzis, expulsa le gouverneur sikh. Djahan Dad Khan s'enfuit du côté du sud et rencontra Shah Shoudja que l'état des affaires du Caboul avait engagé à quitter sa retraite de Loudiana pour essayer de relever sa fortune. Le fugitif reçut son pardon et embrassa la cause du shah. Mais la fatalité semblait s'attacher à toutes les entreprises de ce prince, dont le caractère aimable et parfaitement irréprochable manquait cependant de l'énergie nécessaire pour inspirer la crainte et se faire des partisans dans des temps de troubles, ou donner de la confiance à ceux qui étaient bien disposés en sa faveur. Shah Shoudja, abandonné de tous, retourna à Loudiana après quelques mois d'inutiles tentatives et de négociations infructueuses avec les

émirs du Sindh et d'autres anciens tributaires ou sujets, affranchis alors, de l'empire afghan. Djahan Dad Khan fit alors la paix avec la cour de Hérat, où il se rendit désespérant d'obtenir de la faveur ou de l'avancement à celle de Lahor.

CHAPITRE VIII.

Seconde expédition et conquête du Cachemir. — Mesures pour consolider le pouvoir sikh dans les montagnes. — Conquêtes sur l'Indus. — Disgrace et emprisonnement de Sada Kounwar, belle-mère de Randjit Singh. — Arrivée d'officiers français à la cour de ce prince.

En février et mars 1819, Desa Singh de Madjhitia et le radja Sansar Tchand furent envoyés par Randjit Singh dans les montagnes pour y recueillir les tributs. Le cours de leurs opérations les mit en rapport avec le radja de Kahlour, dont la capitale Balaspour est située sur la rive anglaise du Satledj, mais qui possédait à cette époque de vastes territoires au nord et à l'ouest de ce fleuve. Ce chef ayant refusé le tribut demandé, Desa Singh vint occuper ses possessions, et s'étant emparé de tout ce qu'il possédait sur la rive droite, fit passer le fleuve à un détachement qu'il envoya contre Balaspour. Le capitaine Ross, agent politique du gouvernement britannique dans les montagnes avoisinantes et commandant d'un bataillon de

troupes Gourkhas cantonné à Sabathou, se dirigea aussitôt sur le point menacé où il fut joint par un détachement de Loudiana que lui envoyait le résident de Delhi. Cette promptitude alarma le prince sikh et Desa Singh reçut ordre, non seulement de rappeler son détachement, mais de se rendre auprès du capitaine Ross et de lui offrir les explications et les excuses qu'il serait en son pouvoir de fournir.

Aucun autre événement d'importance ne se passa pendant la première partie de cette année. Toute la saison fut employée aux préparatifs d'une seconde expédition contre le Cachemir. Randjit Singh y fut encouragé et par ses succès récens dans le Moultan qui lui avaient donné confiance dans ses troupes et avaient grandement rehaussé sa réputation, et surtout par la situation de l'empire afghan et l'assurance qu'il avait que Mohammed Azim Khan avait emmené avec lui ses meilleures troupes pour appuyer ses desseins sur Caboul, et était trop éloigné pour prêter assistance au gouverneur qu'il avait laissé en sa place. Misar Dewan Tchand, le conquérant de Moultan, fut choisi par Randjit

Singh pour commander cette nouvelle expédition. Le prince sikh fut déterminé à ce choix et par ses infirmités corporelles, et par une idée superstitieuse qui lui faisait croire que la fortune et le destin s'étaient prononcés contre ses succès personnels dans la vallée, mais surtout peut-être parce qu'il savait que l'opération la plus difficile de la campagne serait d'assurer les convois et de soutenir les corps avancés, opération qui ne pouvait être accomplie par personne mieux que par lui-même. Ces motifs le déterminèrent à rester sur ses frontières dans les plaines du Penjab.

En avril l'armée sikhe fut dirigée sur la frontière et une forte division d'élite sous les ordres de Misar prit les devans. Un second corps formé pour soutenir cet officier fut commandé par Kounwar Kharak Singh, Randjit Singh garda auprès de lui la réserve pour escorter les convois de vivres et de munitions.

Au commencement de juin, Misar Dewan Tchand avait occupé Radjaori, Pountch et toutes les montagnes au sud de Pir Pandjal. La division qui le soutenait s'avança donc sur Rad-

jaori pour assurer les communications. Le chef de cette dernière place était en insurrection et s'entendait avec le radja de Pountch pour défendre les défilés dès monts Pir Pandjal. Mais Randjit Singh avait donné la liberté à Sultan Khan de Bhimbhar après un emprisonnement de sept ans, et s'était assuré le secours de ses avis et de sa coopération active en lui faisant espérer qn'il résulterait pour lui-même de grands avantages du succès de l'entreprise. Le 23 juin, Misar Dewan Tchand attaqua les radjas de Radjaori et de Pountch dans leur position aux passes de Daki Dio et de Madja et les emporta. Ce succès lui assurait la route de Pir Pandjal. Kharak Singh s'avança avec sa division jusqu'à Sardi Thana et Randjit Singh avec la réserve vint camper à Bhimbhar, tandis que Misar Dewan Tchand, passant la barrière des montagnes, descendit dans la vallée et prit position à Saraï Ali sur la route de Sopeïn.

Djabar Khan, à qui Mohammed Azim Khan avait laissé le gouvernement du Cachemir, était avec cinq mille hommes à Sopeïn où il attendait l'armée sikhe. Mais ses troupes ne se

composaient que de nouvelles levées et étaient incapables de lutter avec les bataillons disciplinés de Misar Dewan Tchand d'ailleurs beaucoup supérieurs en nombre. Le 5 juillet les Sikhs ayant reçu des munitions et des renforts de leur arrière-garde, s'avancèrent sur Sopeïn et attaquèrent l'armée cachemirienne aussitôt qu'ils l'aperçurent. Leur victoire, après quelques heures d'un combat acharné qui entraîna des pertes considérables des deux côtés, fut complète. Les Afghans et les troupes de Djabar Khan ne s'arrêtèrent dans leur fuite que derrière les montagnes de l'Indus, laissant l'armée victorieuse occuper toute la vallée sans opposition. Randjit Singh éprouva la plus grande joie de ce succès. Les villes de Lahor et d'Amritsar furent illuminées pendant trois nuits. Moti Ram, fils du dernier ministre Mokham Tchand, fut nommé gouverneur de la vallée, on lui donna un corps d'armée considérable pour réduire Darband et d'autres places fortifiées avec ordre de ne rien épargner pour décider les chefs de Pountch et de Radjaori à faire leur soumission.

Les mesures que nécessita la conquête du Cachemir occupèrent Randjit Singh pendant le reste de 1819. Vers la fin de cette année l'armée sikhe fut convoquée et conduite par Randjit Singh en personne à Moultan, d'où il dirigea les opérations contre le nabab de Bahawalpour et au sud contre Bhakhar, appartenant aux émirs du Sindh. Il voulait extorquer de nouveaux tributs. Dera Ghazi Khan, sur la rive occidentale de l'Indus, fut privé de son gouverneur, Zaman Khan, et par un marché fait avec le chef de Bahawalpour, passa entre ses mains moyennant une rente considérable.

Randjit Singh retourna à Lahor en avril 1820, emmenant avec lui un cheval de grande réputation qu'il avait enlevé à Hafiz Ahmed Khan de Mankera. Il a encore tenté quelques entreprises pour s'approprier d'autres animaux de cette espèce; son amour pour eux, le désir qu'il a de posséder tous ceux qui ont quelque renom est une passion qui va chez lui jusqu'à la folie. Le cheval qu'il acquit dans cette circonstance s'appelait *Soufid-Peri* (1).

(1) Peri (fée) blanche.

Dans le Cachemir les troupes étaient employées à de faciles opérations contre des chefs isolés. L'un d'eux, Shir Zaman Khan de Gandgarh, s'étant révolté, Ram Deïal, fils du gouverneur et petit-fils du ministre Mokham Tchand, jeune homme qui donnait les plus grandes espérances, fut envoyé contre lui et mourut malheureusement dans un combat qui d'ailleurs entraîna la prise de la place. Mais cette perte affligea profondément Randjit Singh et Moti Ram, père du jeune homme; il emporta avec lui les regrets de tous, c'était un des officiers les plus distingués de l'armée sikhe. Le radja de Radjaori fut, dans le courant de mai, fait prisonnier par Goulab Singh, frère de Mian Dhian Singh, le *Diohriwala*, ou chef de la chambre privée de la cour de Lahor. Comme récompense de ce service, sa famille obtint en djagir la principauté de Djammou qu'elle avait autrefois possédée. En juin la garnison du Cachemir ayant eu beaucoup à souffrir des maladies, fut relevée et le gouverneur Moti Ram, homme d'habitudes pacifiques et pieuses fut remplacé par un chef plus belliqueux dans la per-

sonne de Hari Singh de Naloua, djagirdar sikh, qui, à cheval et sans autre secours que celui de ses mains, avait tué un tigre; cet exploit lui avait coûté son cheval.

Dans cette saison la cour de Lahor reçut deux visites: l'une de l'ex-radja de Nagpour Moudadji Bhousla, appelé le plus souvent Apa Saheb; il s'était échappé en fugitif et à l'aide d'un déguisement après la campagne où fut pris Asirgarh et se décida la chute définitive du dernier prince Mahratte qui essaya de résister par les armes à la suprématie de l'Angleterre dans l'Hindoustan. Le fugitif séjourna pendant quelque temps à Amritsar, tandis que Randjit Singh était avec son armée dans le sud-ouest, mais au retour de ce prince il reçut ordre de quitter la capitale et les terres de la domination sikhe. Il alla chercher un asile dans les montagnes auprès du radja Sansar Tchand. Là ayant noué quelques intrigues avec les princes de Caboul réfugiés à Loudiana, il dut, sur l'ordre du radja, quitter sa cour. Il se dirigea sur Mandi où le chef Ishari Sein lui accorda sa protection. Le gouvernement britannique, tout en

surveillant le lieu de résidence du fugitif, ne fit aucune demande d'extradition et ne le troubla plus que pour obtenir des renseignemens sur ses démarches et ses desseins.

Le second visiteur fut le Surintendant des travaux scientifiques poursuivis par la Compagnie des Indes (*superintendent of the compagny's Studs in India*), l'aventureux voyageur Moorcroft, qui passa à Lahor en se rendant à Ladak sous le costume d'un marchand qui allait acheter des chevaux à Boukhara. Il fut reçu avec beaucoup d'égards et d'attention par le prince sikh, et de Ladak qu'il atteignit en passant par Mandi, il dirigea sa route par les montagnes au nord du Cachemir. De là descendant dans les plaines il se rendit à Balk où il mourut de la fièvre, victime d'une tentative téméraire qu'il fit pour traverser un pays malsain dans une saison où cette maladie sévit avec une violence particulière; victime aussi de sa trop grande confiance dans les médicamens européens et dans sa propre habileté médicale.

Après le mois d'octobre la revue de l'armée sikhe fut faite à Sialkot où Randjit Singh se ren-

dit en passant par Battala. De là longeant les montagnes, et envoyant des détachemens pour ravager le territoire de la turbulente tribu de Tchib-Bhao, il s'avança jusqu'à Rawal-Pindi qu'il annexa au khalsa en dépossédant Nand Singh. Randjit Singh retourna à Lahor le 13 décembre et fut occupé pendant le reste de la saison par des affaires domestiques.

Shir Singh, l'aîné des enfans que Randjit Singh n'avait pas voulu reconnaître, avait été adopté par Sada Kounwar et élevé par elle. Il approchait alors de l'âge viril et commençait à réclamer un djagir et un apanage séparé. Randjit encourageait ces prétentions espérant que la rani lui ferait un établissement convenable sur ses possessions du serdari de Ghani. Mais elle exigeait que le jeune homme fût reconnu et que les frais de son établissement fussent faits par Randjit Singh : celui-ci s'y refusait obstinément. Le Sikh astucieux fomentait la discorde entre Shir Singh et sa mère adoptive et gagna à sa cause Beïsakh Singh, vieux et puissant tenancier du Ghani-misal, qui avait toute la confiance de Sada Kounwar. Lorsque le succès de cette intrigue fut as-

suré et que les plaintes de Shir Singh eurent produit l'impression défavorable qu'on en attendait pour s'en faire une arme contre Sada Kounwar, Randjit jugea que les choses en étaient venues au point où son intervention devenait nécessaire. Il envoya donc en octobre à sa bellemère l'ordre de partager son djagir pour faire un établissement convenable aux deux jeunes gens Shir Singh et Tara Singh, qu'elle avait élevés pour de si hautes espérances. Elle protesta en vain contre cet ordre, en vain elle quitta le camp sikh pour se rendre à Shah Dehra; elle y était encore au pouvoir de Randjit Singh, il fallut bien se plier à la nécessité de faire ce qu'on exigeait d'elle. Mais elle ne l'eut pas plutôt accompli qu'elle chercha les moyens de s'évader, et bientôt après quitta le camp secrètement dans un chariot couvert. La nouvelle de son évasion parvint à Randjit Singh par Beïsakh Singh. Desa Singh fut envoyé avec un détachement de cavalerie pour la poursuivre; elle fut mise en prison sur l'ordre de son gendre. Non content de cette punition, Randjit Singh ordonna à une division de son armée de mettre

toutes ses richesses et toutes ses terres sous le séquestre. Cette mesure fut réalisée après une résistance de quelques semaines opposée par une de ses femmes dans le fort d'Attal-Garh, sa principale forteresse.

Ainsi après une haute influence de près de trente ans succomba cette femme d'un esprit vraiment élevé. Elle avait été réellement utile à Randjit Singh, c'était elle qui avait jeté les fondemens de sa puissance pendant qu'il était encore si jeune, c'était par ses intrigues et par son assistance que Randjit Singh avait pu de si bonne heure prendre en main le pouvoir et éloigner sa mère et son ministre. Ses manières indépendantes et le ton élévé qu'elle avait pris avaient été pendant quelque temps à charge à Randjit Singh, aussi dut-elle attribuer sa disgrace non moins aux événemens qu'à elle-même. Elle supporta son emprisonnement avec beaucoup d'impatience, se plaignant continuellement et appelant la malédiction sur la tête de son gendre ingrat.

Un autre événement domestique antérieur de quelque temps à la disgrace de Sada Kounwar,

ce fut la naissance du fils de Kharak Singh. Cet événement, arrivé en 1821, fut l'occasion de grandes fêtes et réjouissances, l'enfant fut nommé Nou-Nihal Singh. En avril Randjit se rendit à Adina-Nagar, où il resta jusqu'en juin occupé à lever les tributs sur les montagnards. Les deux petits territoires de Kishtiwar et Man-Kôt furent alors annexés au khalsa de Lahor. La rudesse de Hari Singh l'ayant rendu impopulaire dans le Cachemir, l'avait fait rappeler en décembre 1820 et remplacer par le doux et pacifique Moti Ram.

Ces événemens ayant rempli l'été et la saison des pluies de 1821, l'armée sikhe fut convoquée comme à l'ordinaire après le Dasrah, et Randjit Singh, prenant le commandement en personne, la conduisit sur l'Indus dans les possessions des chefs de Mankera, Bhakar et Lia au sud de Moultan. Des contributions annuelles et des présens avaient été pendant quelque temps extorqués selon l'habitude à Hafiz Ahmed, mais alors on se détermina à s'emparer ouvertement de tout le pays.

Dans cette vue, l'armée passant par Ram Na-

gar, Nour Miani, Pind Dadar Khan, et Bhira Khoushab, atteignit l'Indus le 5 novembre et campa devant Dera Ismaïl Khan. Un détachement de 8,000 hommes passa le fleuve et la place fut rendue le 9 par Manik Raï. Bhakar, Lia, Khangarh et Moudjgarh se rendirent successivement sans résistance. Mankera, entouré d'un mur de terre et défendu par une citadelle en briques mais surtout protégé par sa position dans le milieu d'un désert, était la seule place qui restât à soumettre. Elle était située entre des montagnes de sable dans lesquelles une armée assiégeante ne saurait trouver d'eau. Une division vint investir la place le 18. Les Bildars furent envoyés pour creuser des puits et chercher de l'eau, les troupes ne pouvant se fournir de cet objet de première nécessité qu'avec beaucoup de peines et de dépenses en le faisant venir de Moudjgarh à dos de chameaux, de chevaux et de bœufs. Le 25 novembre des puits suffisans ayant été creusés, une nouvelle division s'avança pour compléter l'investissement de la place et bientôt arriva Randjit Singh lui-même avec son quartier-général pour conduire le siége en personne.

Chaque djagirdar dut, comme c'était l'habitude, faire son attaque particulière, et une rivalité active, un esprit d'émulation s'empara de l'armée. Du 26 novembre au 7 décembre les travaux des assiégeans s'avancèrent jusqu'au fossé, mais non sans souffrir du feu continuel des assiégés. Le nabab Hafiz Ahmed, jugeant alors qu'il en avait assez fait pour son honneur, demanda à capituler sous condition qu'il lui serait permis de sortir de Mankera avec ses armes et tout ce qui lui appartenait et qu'on lui donnerait la ville de Dera Ismaïl Khan avec un djagir convenable. Randjit Singh accepta les propositions et demanda comme garantie à être mis en possession d'une des portes de la citadelle. Des sermens solennels furent échangés, de riches habits d'honneur furent envoyés au nabab pour détruire tous les soupçons dans son esprit. Le 14 décembre il reçut un détachement sikh auquel il livra les portes; le 18 il sortit avec une suite de 300 hommes et vint camper à un lieu qui lui avait été désigné près des Sikhs. Le 20 il se rendit auprès de Randjit Singh qui le reçut avec beaucoup d'égards. Une escorte

lui fut donnée pour le conduire à Dera Ismaïl Khan, et le traité fut observé à la lettre et pleinement exécuté. C'était le premier exemple d'une fidélité si scrupuleuse de la part des Sikhs. Les tributs des Musulmans Beloutchis de Tonk et Sagar, à l'ouest de l'Indus, furent augmentés et l'armée sikhe se rendit de là à Dera Din Panah. Randjit Singh s'y embarqua sur l'Indus envoyant son armée par terre à Moultan. A Dera Ghazi Khan il accrut les tributs du nabab de Bahawalpour, les rentes que celui-ci devait pour ses fermages dans cette place et à Mittin Kôt furent aussi augmentées. Le 10 janvier 1822 il rejoignit son armée à Moultan, mais le 16 il partit précipitamment pour Lahor en lui ordonnant de le suivre. A son arrivée dans sa capitale, le 27, il apprit que l'un de ses principaux serdars et djagirdars, Djeï Singh Atariwala, était passé chez les Afghans à l'ouest de l'Indus.

Ce fut pendant le mois de mars de l'année 1822 que pour la première fois des Européens se présentèrent au darbar de Randjit Singh, demandant de l'emploi et une solde dans ses

troupes. C'étaient deux officiers français, l'un Monsieur Ventura, Italien de naisance, l'autre Monsieur Allard. Tous deux avaient quitté l'Europe pour chercher fortune en Orient, lorsque la sanglante défaite de Waterloo eut ruiné les espérances de la jeunesse militaire de France. Ils avaient déja été employés en Perse, mais ne pouvant accepter le grade inférieur qu'on leur avait offert, ils étaient bientôt partis pour Lahor à travers le Candahar et le Caboul. Randjît Singh soupçonna d'abord leurs motifs, il ne pouvait comprendre ce qui avait pu engager deux jeunes gens à quitter leur pays natal et à venir si loin. Il ne pouvait se persuader que le désir d'entrer à son service fût un motif suffisant d'entreprendre un tel voyage. Ils avaient exposé leur demande verbalement et reçu quelques réponses en persan, mais cela était loin de satisfaire ce prince soupçonneux. Il leur demanda donc d'écrire leur demande dans leur langue maternelle et s'étant ainsi procuré une lettre écrite en français, Randjit Singh l'adressa à son agent à Loudiana pour qu'elle lui fût traduite et renvoyée ensuite.

Après avoir obtenu cette satisfaction, Randjit Singh donna aux deux officiers français des assurances de service, des maisons à Lahor et quelque argent, dès-lors il les prit à sa solde (1).

(1) Ces détails ne sont pas en tout point conformes à ceux que nous tenons du général Allard sur ce sujet.

C'est en qualité de voyageurs que M. Allard et son compagnon, M. Ventura, se présentèrent à Randjit Singh. Informé qu'ils avaient servi sous Napoléon, dont le nom était parvenu jusqu'à lui, ce fut lui-même qui les sollicita d'entrer à son service. Il est vrai qu'il leur demanda une lettre écrite en français, probablement dans l'intention de s'assurer de leur nationalité. Voici cette lettre :

A Sa Majesté le Roi.

Sire, les bontés dont V. M. nous a comblés depuis notre arrivée en cette capitale sont innombrables. Elles correspondent à la haute idée que nous nous étions faite de l'excellence de son bon cœur; et la renommée, qui a porté jusqu'à nous le nom du roi de Lahor, n'a rien dit en comparaison de ce que nous voyons. Tout ce qui entoure V. M. est grand, digne d'un souverain qui aspire à l'immortalité. Sire, la première fois que nous avons eu l'honneur d'être présentés à V. M., nous lui avons exposé

M. Ventura avait été colonel d'infanterie dans l'armée française, et M. Allard avait occupé

le motif de notre voyage. La réponse qu'elle a daigné nous faire nous tranquillise, mais elle nous laisse dans l'incertitude sur l'avenir. C'est pour ce motif que nous avons eu l'honneur de faire il y a déja quelques jours une adresse à V. M., pour savoir si notre arrivée dans ses états lui était agréable, et si nous pouvions lui être de quelque utilité par nos connaissances dans la guerre, acquises comme officiers sous les ordres immédiats du grand Napoléon Bonaparte, souverain de la France. V. M. ne nous a pas tirés de l'incertitude, puisque nous n'avons pas encore reçu d'ordres de sa part. Nous avons donc renouvelé notre demande en langue française, d'après le conseil de Nour-oud-din Saheb, qui nous fait croire qu'un employé auprès de votre auguste personne connaît notre langue. Dans notre incertitude, nous supplions V. M. de daigner nous faire transmettre ses ordres, que nous suivrons toujours avec la plus grande ponctualité.

Nous avons l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté

les très humbles, très obéissans et très dévoués serviteurs,

ALLARD, VENTURA.

Labor, 1er avril 1822.

Mais Randjit Singh n'avait pas attendu jusqu'alors pour

le même grade dans la cavalerie (1). Ils furent chargés de former des troupes à la discipline, aux exercices et aux manœuvres de l'Europe. Les commandans indigènes furent d'abord extrêmement jaloux de la faveur qu'obtinrent ces deux Européens et mécontens de les voir revêtus de commandemens; mais ce qui les irrita surtout ce fut quand ils entendirent ces M. M., interrogés par Randjit Singh sur l'opinion qu'ils avaient de ses troupes, parler avec mépris de la

faire à ces deux officiers de riches présens. Selon la coutume orientale, ils avaient reçu dès leur arrivée les *mehmans*, ou présens de l'hospitalité. — Ce ne fut que plus tard qu'ils eurent une solde régulière.

(1) Le général Allard avait été capitaine dans la cavalerie de la garde impériale. En 1815, aide-de-camp du maréchal Brune, il était à Avignon lorsque le maréchal y fut assassiné; il faillit lui-même devenir victime des royalistes du Midi. Ce fut à la suite de ces malheureux événemens qu'il quitta la France. Il se rendit en Égypte, où Mehemet-Ali accueillait les officiers français; c'est de là qu'il passa en Perse. Chevalier de la Légion-d'Honneur en 1815, il vient d'être promu au grade de commandeur. — M. Ventura était officier d'infanterie dans l'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène de Beauharnais.

discipline et de la tenue de l'armée (1). Les officiers français furent d'abord sous les yeux de Randjit Singh attachés aux troupes qui occupaient la capitale, et M. Allard reçut ordre de former un corps de dragons disciplinés et équipés comme la cavalerie européenne. Ces officiers par leur conduite gagnèrent plus tard la confiance du radja; et plusieurs autres, particulièrement M. Court (2), élève de l'Ecole Polytechnique de Paris, les suivirent et vinrent se joindre à eux. M. Ventura est maintenant (1833) à la tête d'un corps de 10,000 hommes et revêtu d'un commandement particulier et important dans le Moultan; il a su établir une confiance entière, une intelligence parfaite entre lui et ceux qui servent sous ses ordres. Mais

(1) Le général Allard se défend vivement d'un tel mauvais goût et d'une impolitesse que l'accueil amical qui leur fut fait rendrait inexcusable.

(2) Aujourd'hui commandant d'un corps d'infanterie et d'artillerie sur l'Indus. Voir ce que dit M. Burnes de cet estimable officier, qui a honoré le nom français dans l'Inde autant par son savoir que par son caractère personnel. Vol. I. Passim. Vol. II, pages 16, 30, 52 et suivantes. Paris, 1835.

les sentimens des serdars sont si opposés aux Européens, qu'ils pourraient bien rendre la position de ces officiers extrêmement hasardeuse et difficile à la mort de Randjit Singh. De plus, M. Ventura en 1829 eut avec Kharak Singh, l'héritier présomptif de la couronne, une querelle qui s'apaisa difficilement et dont les conséquences pourraient lui devenir très fâcheuses lorsque ce prince succédera à son père.

Dans le commencement d'avril, Randjit Singh se rendit à Akhmar dans les montagnes de Djammou, son armée, sous les ordres de Misar Dewan Tchand, observait les mouvemens de Azim Khan qui était venu à Peshaver où il fut rejoint par le fugitif djagirdar Djeï Singh Atariwala, et de concert avec lui chassa jusqu'à l'Indus les postes et les garnisons des Sikhs, et même menaça Kheïrabad, le point principal qu'ils occupaient sur la rive occidentale du fleuve. En juin, Randjit retourna dans sa capitale sans avoir rien accompli d'important.

Dans les possessions de Sada Kounwar était

un petit territoire nommé Himmatpour Oudni, situé au sud du Satledj, et occupé par elle en 1808 avec l'agrément de Randjit Singh, moyennant 15,000 roupies. Ce territoire étant sur la rive du Satledj placée sous la protection de l'Angleterre, ne pouvait être confisqué avec le reste. Randjit Singh cependant força sa belle-mère à faire une cession de droits en sa faveur, et armé de cet acte, ordonna à son agent de s'emparer du territoire par la force. Cependant sur la résistance opposée par le tenancier de Sada Kounwar et les plaintes faites aux autorités anglaises, le titre fut rejeté comme non valide et le pays contesté dut être rendu aux premiers occupans. C'est ainsi qu'il fut préservé de la convoitise du souverain de Lahor jusqu'en 1828, époque à laquelle, sur des nouvelles représentations, le gouvernement suprême consentit à le laisser occuper par Randjit Singh. La position de Sada Kounwar ne fut pas améliorée par ce résultat. Elle fut, et aujourd'hui (1833) elle est encore prisonnière, et quelles que soient les réclamations que l'humanité élève en sa faveur, on ne saurait dire comment on pourrait

la traiter autrement après la conduite qu'elle a tenue (1).

(1) Sada Kounwar, nous a dit le général Allard, n'était pas prisonnière, mais gardée à vue et jouissant de la liberté d'aller partout où elle voulait en se faisant suivre de son escorte. Randjit Singh la traita toujours avec beaucoup d'égards et lui payait une pension considérable; plusieurs fois même il chargea le général Allard de faire des tentatives de réconciliation auprès de sa belle-mère, mais ce fut toujours en vain. Randjit Singh n'a jamais oublié que ce fut elle qui commença l'édifice de sa fortune. Cette princesse est morte aujourd'hui.

CHAPITRE IX.

Opérations sur Peshaver.— Bataille contre une armée de Musulmans fanatiques. — Mohammed Azim Khan abandonne Peshaver à Randjit Singh. — Mort de Mohammed Azim Khan et de Sansar Tchand. — Troubles dans les montagnes de Gandgarh. — Yar Mohammed confirmé par Randjit Singh dans le gouvernement de Peshaver. — Fateh Singh Alouwala quitte le Darbar de Lahor. — Insurrection du Seïd Ahmed, réformateur mahométan. Troubles qu'elle occasione. — Aurodh Tchand de Kangra, impliqué dans une intrigue, s'enfuit au-delà du Satledj. Ses possessions sont confisquées. — Nouveaux désordres occasionés par le Seïd Ahmed. Sa défaite et sa mort.

1823—1831.

En octobre, après le Dasrah de 1823, l'armée sikhe se réunit à Rohtas où fut passée la revue des contingens des djagirdars. Randjit Singh se montra encore plus sévère que de coutume sur le nombre et l'équipement des hommes. Parmi les chefs réprimandés pour leur négligligence était Dal Singh Miherna, vieux djagirdar qui avait servi avec beaucoup de zèle et d'honneur. Il fut menacé d'une forte amende et traité avec un mépris si cruel qu'il s'empoisonna pendant la nuit pour se délivrer à l'ave-

nir de pareilles avanies (1). L'armée se dirigea en décembre du côté de Rawal Pindi, d'où Hakim Aziz-oud-din fut envoyé en avant à Peshaver pour réclamer le tribut du gouverneur Yar Mohammed Khan. Ce chef n'étant pas préparé à la résistance, rassembla quelques chevaux de prix, les offrit en tribut à Randjit Singh qui fut satisfait pour le moment, et retourna dans sa capitale en janvier, après avoir accompli un pélerinage à Kitas qui se trouvait sur sa route.

Mohammed Azim Khan, mécontent du compromis fait par son frère à Peshaver, vint du Caboul pour rétablir en personne ses affaires. Il arriva à Peshaver le 27 janvier; et Yar Mohammed, craignant sa rencontre, chercha un refuge momentané dans les montagnes des Yousoufzis. Randjit Singh ordonna alors à son armée de passer l'Indus; le passage fut effectué le 27 mars. Firos Khan, chef des kha-

(1) L'auteur anglais a été induit en erreur. Dal Singh mourut plus tard frappé d'une balle qu'il reçut dans un combat sur les bords de l'Indus contre les Yousoufzis. Ce renseignement nous a été donné par le général Allard.

taks, étant mort, ses possessions furent mises sous le séquestre. Le 14 mars, l'armée entra à Akora, où elle fut rejointe par le fugitif Djeï Singh Atariwala, qui voulait maintenant faire sa paix et rentrer en faveur. Son pardon lui fut accordé. On apprit bientôt que Mohammed Zaman Khan, neveu de Azim Khan, avec Sadiq Khan, fils du chef khatak décédé, et Firoz Khan étaient venus prendre position près du camp à Noushahar avec 4,000 hommes et avaient déja enlevé quelques partis de fourrageurs. Randjit Singh ordonna à son armée, aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, de se ranger en bataille pour marcher en avant et attaquer les Musulmans. Le combat commença par une charge furieuse conduite par Phoula Singh Akali, Sikh déterminé, habitué à commencer ainsi toutes les actions, suivi seulement de quelques cavaliers aussi impétueux que lui. Les Musulmans étaient animés aussi par la foi religieuse et ils s'élancèrent à la rencontre des Sikhs fanatiques avec une rage égale; ces derniers furent défaits et perdirent leur chef. Randjit Singh envoya des troupes fraiches, mais les

musulmans tinrent ferme et repoussèrent toutes les attaques jusqu'au coucher du soleil, alors ayant perdu la moitié de leur monde, ils se maintinrent encore sur deux collines isolées. Randjit Singh ordonna à sa cavalerie de cerner l'ennemi dans ses positions, fit avancer les bataillons des Nadjibs et des Gourkhas pour les charger et les déloger. Deux fois ces troupes s'élancèrent à l'attaque et deux fois elles furent repoussées par leurs vaillans adversaires, tous les efforts de l'armée de Randjit Singh ne purent les forcer avant la nuit. Mais alors le reste de cette troupe valeureuse s'ouvrit un chemin à travers les postes des Sikhs et parvint à opérer sa retraite dans les montagnes sans être inquiétée.

Les Musulmans n'avaient pas eu plus de quatre ou cinq mille hommes engagés dans cette action, encore étaient-ce des montagnards et des cultivateurs qui étaient sortis de chez eux pour un *ghazi*, c'est-à-dire pour un combat contre les Sikhs infidèles. Ils n'avaient point de soldats disciplinés parmi eux, et cependant ils avaient résisté tout un jour à l'armée en-

tière de Randjit Singh qui avait sous ses ordres au moins 24,000 hommes et encore de ses meilleures troupes. 1,000 hommes environ (le capitaine Wade dit 2,000) furent tués ou blessés du côté des Sikhs, et dans ce nombre figuraient quatre officiers de distinction, Phoula Singh Akali, Gharba Singh, Karam Singh de Tchahal, tous deux djagirdars, et Balbhadar Singh de Gourkha. Ce dernier était celui qui avait défendu Nalapani avec une résolution si remarquable contre les généraux Gillespie et Martindell au commencement de la guerre des Anglais contre le Népal. A la paix, il rentra dans son pays, mais ayant entretenu des intelligences coupables avec une femme mariée, il fut obligé de s'expatrier pour se soustraire à la loi du Népal, qui abandonnait sa vie à la discrétion de l'époux outragé. Ce fut alors qu'il vint prendre du service dans l'armée de Randjit Singh, où il mourut d'une manière digne de lui après de brillans faits d'armes (1).

(1) Le général Allard, qui assistait à cette bataille, ne s'accorde pas avec l'auteur anglais. Il dit que l'armée mahométane était beaucoup plus nombreuse, qu'elle y

Mohammed Azim Khan était, pendant la bataille des *Ghazis* (c'est-à-dire des combattans pour la foi), à Tchamkawa situé à quatre milles environ à l'est de Peshaver. Il ne fit aucun effort pour secourir ses partisans; il était observé dans sa position par un corps sikh sous les ordres de Kripa Ram, Shir Singh et Hari Singh qui s'avançaient sur l'autre rive du fleuve. En apprenant la défaite et la dispersion des siens, il se retira à Djalalabad sur la route du Caboul, laissant la campagne à Randjit Singh et à son armée.

Le 17 mars, Randjit Singh entra à Peshaver et fit avancer ses troupes jusqu'à Kheïbar Darra qui fut pillé, les cultures furent détruites. Les Sikhs cependant eurent beaucoup à souffrir de l'activité et du fanatisme des populations musulmanes qui attaquaient les détachemens isolés et enlevaient les traînards;

perdit tous ses bagages et son artillerie. Elle fut jetée dans le fleuve, où elle périt presque tout entière, et le petit nombre de ceux qui échappèrent ne durent leur salut qu'à la nuit, qui empêcha de les poursuivre. Ils se réfugièrent à Peshaver.

pendant les nuits le camp était tenu dans de continuelles alarmes par leurs escarmouches audacieuses.

En avril, Randjit Singh s'assura de la soumission de Yar Mohammed Khan qui vint avec quelques beaux chevaux, parmi lesquels était le fameux *Kahar*, lui demander d'occuper Peshaver comme tributaire de Lahor. Le Sikh accepta avec plaisir ce projet d'établissement pour la ville et le territoire qui l'environne, et après l'avoir ratifié, il retourna dans sa capitale le 26 avril.

Mohammed Azim Khan mourut le mois suivant, et sa mort augmenta la confusion dans les affaires de l'Afghanistan. Tant qu'il vécut, on regarda comme chef de la famille et comme son successeur Fateh Khan, mais après sa mort, les nombreux frères et neveux de ce chef ne voulurent reconnaître l'autorité de personne, et leurs querelles couvrirent de crimes et de désordres la plus belle partie de l'Afghanistan. Mahmoud et son fils Kamran étaient enfermés dans la forteresse de la ville de Hérat, car hors des murs ils ne pouvaient faire res-

pecter leur nom ni exercer aucune autorité.

Après le Dasrah, en octobre, l'armée sikhe réunie sous les ordres de Randjit Singh, fut conduite aux bouches de l'Indus, avec le dessein avoué de faire une attaque sur le Sindh. On passa le fleuve en novembre et on employa tout ce mois à réduire les villages des Bhatis, à lever des contributions sur les Beloutchis et les autres djagirdars dont les possessions touchaient la frontière nord du Sindh. Randjit Singh se contenta cependant de cette expédition, et fit rentrer en novembre l'armée dans son pays. A la fin de cette année mourut Sansar Tchand, radja de Kangra, qui eut pour successeur son fils Anrodh Tchand. On demanda un *nazarana* sur la succession, et comme le jeune radja faisait attendre le paiement, Randjit Singh le somma de se rendre en personne à sa résidence d'été de Adina-Nagar. Le faquir Aziz-oud-din persuada au radja d'obéir à la sommation et de transporter sa cour à Djawala Moukhi; à son arrivée un échange de turbans fut fait, de mutuelles protestations d'amitié furent échangées entre lui et Kharak Singh pour le Darbar,

et après quelques négociations, un lakh de roupies fut enfin proposé et payé par Anrodh Singh comme nazarana de la succession qu'il venait de recueillir.

Hari Singh de Nalowa, qui devait, avec des forces imposantes, surveiller la turbulente population musulmane des montagnes de Gandgarh et Darband, parvint, par ses procédés vexatoires et surtout par la prise de la belle-fille d'un Seïd, homme influent dans sa tribu, à déterminer une insurrection générale. Les insurgés étaient assez puissans pour forcer Hari Singh à rester sur la défensive, aussi écrivit-il à Randjit Singh, il lui représentait les difficultés de sa position et demandait des renforts. Randjit lui ordonna de faire bonne contenance, de se maintenir comme il pourrait, mais il ne lui envoya pas de secours, car les pluies commençaient à tomber et c'était chose impossible. Hari Singh, attaqué par l'ennemi, eut à souffrir de grandes pertes et fut contraint de se retirer devant les insurgés. L'armée sikhe, en conséquence de ces désastres, dut donc entrer en campagne plus tôt qu'à l'ordinaire, et se dirigea

sur les montagnes entre l'Indus et le Cachemir, dès les premiers jours d'octobre. Le 19, Randjit avait pénétré, avec une division de ses troupes, jusqu'à Gandgarh; mais il n'y trouva que des murs abandonnés et des maisons désertes, la population s'était dispersée; la ville et les villages environnans furent pillés et saccagés, les moissons encore vertes furent coupées pour les fourrages. Randjit Singh, voulant atteindre les fuyards, se détermina à passer l'Indus après eux, entreprise où il perdit du monde mais qui s'accomplit le 3 novembre. Lorsque l'armée fut sur l'autre rive, Mohammed Yar Kan fut sommé de venir trouver son suzerain à Peshaver, ce qu'il fit, en effet, après quelque hésitation, le 16 novembre. Il amenait avec lui un présent de chevaux qui furent d'abord refusés comme étant de trop peu de valeur; mais il parvint à faire accepter son offrande en les remplaçant par d'autres d'un plus grand prix, et alors les conditions sous lesquelles il gouvernait Peshaver furent renouvelées avec de nouvelles protestations de fidélité de sa part. Le 30 novembre, l'armée sikhe repassa l'Indus, non sans

éprouver de nouvelles pertes par la profondeur et le mauvais lit du fleuve. Le 10 décembre, Randjit Singh rentra dans sa capitale mécontent du peu de résultat d'une expédition pour laquelle il avait fait de grandes dépenses, sans pouvoir cependant parvenir à châtier la turbulence des Musulmans insurgés; mécontent aussi de n'avoir levé sur sa route que de faibles tributs, que de légères contributions. Il n'entreprit pas de nouvelle expédition en 1824, ni pendant la première partie de l'année suivante.

Le gouvernement anglais avait commencé la guerre contre les Birmans, et Randjit paraissait en suivre avec un vif intérêt les événemens et les opérations. Des rapports fort exagérés furent d'abord répandus sur les succès des Birmans, et il ne manquait pas de conseillers pour dire au prince sikh que le temps approchait où il lui faudrait ouvrir la campagne du côté de l'est. Ce fut à cette époque que M. Moorcroft envoya à Calcutta une lettre du prince de Nesselrode, ministre des affaires étrangères en Russie; dans cette lettre adressée à Randjit Singh, on lui demandait l'introduction auprès

de lui d'un agent nommé Agha Mehdi. Cet agent voulut, à ce qu'il paraît, pénétrer à Lahor par la route difficile du Thibet; mais il mourut ou fut tué à peu de distance de Ladâk. M. Moorcroft parvint à se faire rendre ses papiers, et parmi eux la lettre en question, qu'il fit traduire ensuite par M. Ksoma de Koros avec lequel il s'était rencontré dans ses voyages. La lettre, excepté le passage relatif à l'introduction d'un agent, ne contenait rien que des complimens et des assurances de protection pour les marchands du Penjab que leurs affaires pourraient amener sur le territoire de l'empire russe.

Aucune entreprise militaire ne fut tentée dans la saison de 1824-25; mais vers avril 1825, toutes les terres des djagirs et celles assignées particulièrement au dewan Mokham Tchand, furent mises sous le séquestre et données à Moti Tchand par Kripa Ram, le petit-fils du dewan. La mauvaise administration des djagirs, les contingens insuffisans fournis par Mokham Tchand, telles furent les raisons qu'on donna de ce séquestre; quant à Moti Ram, il conserva son gouvernement du Cachemir, et

comme conséquence de ce séquestre, il n'eut à redouter aucun avanie, ni même à voir diminuer la faveur dont il jouissait.

Après le Dasrah de 1825, l'armée entra en campagne avec le but avoué d'une expédition contre le Sindh. Randjit Singh dirigea donc ses troupes sur Pind Dadar Khan, mais là, apprenant que le Sindh était en proie à la famine, il abandonna son dessein et retourna à Lahor, le 24 novembre. Un agent qu'il envoya dans le Sindh pour réclamer le tribut, revint avec des vakils (envoyés) des émirs, souverains du pays; ils résidèrent pendant quelque temps à Lahor. Ce fut à cette époque que l'associé fidèle jusqu'alors, et le *frère* (religieusement) de Randjit Singh, Fateh Sing Alouwala, conçut quelques doutes sur sa sûreté au darbar de Lahor, et abandonna soudainement la capitale pour chercher un asile dans ses possessions de la rive du Satledj protégée par l'Angleterre. Randjit Singh fut très mécontent de la fuite soudaine de son ancien allié, et fit les plus grands efforts pour engager ce prince à revenir et à reprendre sa place dans son darbar. Les officiers anglais

lui ayant confirmé l'assurance que ses terres placées sous la protection de leur gouvernement étaient inviolables, il pensa que de vagues soupçons ne pouvaient être un motif suffisant pour briser les liens d'amitié qui avaient subsisté si long-temps entre Randjit et lui. Aussi, peu de temps après, c'est-à-dire en avril 1827, il céda aux invitations du souverain de Lahor et reprit sa place au darbar. Il fut très bien reçu, le roi lui ayant envoyé son petit-fils Nou Nihal pour lui faire la conduite d'honneur. Mais il fut bientôt exposé à la rapacité de Randjit qui exigea de lui des tributs, et voulut lui faire payer une rente exorbitante pour des terres qu'il avait possédées librement jusque-là, par la générosité de son *frère*.

L'année 1826 se passa sans autre entreprise militaire ou événement d'importance. Zadig Mohammed Khan, le nabab de Bahawalpour, mourut en avril et eut pour successeur Bahawal Khan, nabab actuel, qui renouvela avec Randjit les conditions et engagemens de son père, pour le territoire qu'il occupait à l'ouest et au nord du Satledj. En septembre la ques-

tion s'éleva de savoir si Koutab-oud-din de Kasour pouvait être reçu sous la protection anglaise, comme propriétaire de Mandot et Ramnawala, sur la rive gauche du Satledj. Les relations de vassalité qu'avait eues ce chef avec Randjit Singh, pour ces mêmes terres, comme pour ses autres possessions, déterminèrent le gouvernement anglais à lui ôter l'espoir d'être reçu sous la protection anglaise comme chef indépendant. Une malheureuse tentative de Bir Singh, ex-radja de Nourpour, dans les montagnes, pour recouvrer le territoire dont il avait été dépossédé en 1816, tel est le seul événement intéressant de l'année. C'est aux infirmités de Randjit qu'il faut attribuer l'inactivité de l'armée sikhe; ses souffrances s'accrurent à tel point que vers la fin de l'année il demanda au gouvernement anglais de lui adresser un médecin; le docteur Andrew Murray fut envoyé de Loudiana pour se rendre auprès de Son Altesse (*his Highness*).

Au commencement de l'année 1827, le réformateur Seïd Ahmed releva le grand étendard de Mahomet dans les montagnes habitées par

les Youssoufzis, et commença la guerre religieuse contre les Sikhs. Cet homme avait d'abord été officier subalterne dans la cavalerie de Emir Khan. Lorsque la fortune militaire de ce dernier commença à décliner, vers 1818 ou 1819, Seïd Ahmed devint Musulman fanatique, et feignant de recevoir des révélations particulières de la divinité, il se rendit à Delhi, où il s'associa avec quelques saints Moulavis de cette ville. Quelques-uns d'entre eux réunirent ses révélations dans un livre qui fournit les textes dont le Seïd, ses associés et ses disciples se servirent pour prêcher contre quelques irrégularités qui s'étaient introduites dans les pratiques de l'islanisme. Tel était le culte rendu par les Musulmans de l'Hindoustan aux tombeaux des saints, la manière dont ils célébraient la mort de Hassan et Hussein, les fils de Ali, et autres coutumes semblables que ces réformateurs dénoncèrent comme idolâtres et des déviations des préceptes du Koran. En 1822, le Seïd Ahmed vint à Calcutta, où il fut bien accueilli de la population musulmane. Il s'y embarqua pour faire le pèlerinage de la Mecque. A son retour il traversa

l'Hindoustan et annonça son intention de dévouer sa vie au service de sa religion en faisant une sainte guerre d'extermination aux Sikhs infidèles. Quelques fanatiques se joignirent à lui et des secours d'argent lui arrivèrent de toutes les parties des possessions anglaises. Ainsi armé et préparé, il parvint jusque dans les montagnes, près de Peshaver, et leva le Djindha de Mahomet, comme nous l'avons dit, chez les Musulmans Youssoufzis. Le caractère redoutable d'une insurrection si fortement organisée força Randjit Singh à envoyer des forces condérables au-delà d'Attak, pour protéger Kheïrabad et défendre ses intérêts dans le pays. Au mois de mars 1827 le Seïd, à la tête d'une innombrable armée irrégulière, osa attaquer l'armée sikhe, qui était commandée par Boudh Singh Sindouvali, et avait élevé des ouvrages pour se fortifier dans ses positions. La discipline des Sikhs, la supériorité de leurs armes, leur assurèrent une victoire aisée, et le Seïd, complètement battu, se retira, avec les siens, dans les montagnes, d'où il fit une guerre de surprises et d'embuscades, dirigée

contre les convois et les partis isolés de l'ennemi.

Lord Amherst passa l'été de l'année 1827 à la station de Shimla, près Soubathou, dans les montagnes à l'est du Satledj. C'est sans doute en voyant le gouverneur-général si près de Lahor que Randjit Singh songea à envoyer à Sa Seigneurie une députation pour la complimenter et lui remettre des présens, au nombre desquels se trouvait une magnifique tente de cachemires pour le roi d'Angleterre. La députation fut reçue avec distinction et chargée de rapporter des complimens au prince sikh. Le capitaine Wade, résident à Loudiana, qui conduisait toutes les négociations avec ce prince, fut député à Lahor avec quelques officiers de la suite personnelle du gouverneur-général, chargés de présens et accompagnés d'une escorte convenable, pour exprimer à S. A. toute la satisfaction que causaient au gouverneur-général les liens de bienveillance et de cordialité établis entre les deux états. En 1828 le commandant en chef anglais, lord Combermere, passa l'été à Shimla et y reçut aussi de la part de Randjit Singh un vakil (messager), chargé de lui offrir

ses complimens. S. S. eût désiré une invitation personnelle de se rendre à Lahor, mais le prince sikh sut éviter d'y répondre.

Au darbar de Lahor la plus grande faveur du souverain se partageait alors entre Radja Dhian Singh, le chambellan et ses frères Goulab Singh et Soutchet Singh, Mians de Djammou, où leur influence avait été rétablie sous l'autorité de Randjit Singh, qui avait fait, en 1819, de cette place un djagir en leur faveur, comme nous l'avons dit. Hira Sing, enfant de douze ans environ, fils du radja Dhian Singh, était l'objet de la faveur particulière de Randjit Singh, qui ne pouvait se passer de le voir et paraissait prendre plaisir à tous ses caprices. Il avait été nommé radja en même temps que son père et ses oncles, et Randjit Singh s'occupait de lui faire faire un brillant mariage. Ce fut alors que le radja Anrodh Tchand, fils de Sansar Tchand de Kangra, vint avec sa famille rendre visite à son suzerain; il devait aussi assister, sur sa route, au mariage du fils de l'Alouwala, Nihal Singh. Il avait amené avec lui deux sœurs, sur qui le radja Dhian Singh

jeta les yeux pour les unir à sa famille par une alliance. L'orgueil du chef montagnard s'irrita à la proposition d'une alliance qu'il regardait comme si peu digne de lui, mais l'influence de Randjit Singh lui arracha une promesse écrite par laquelle il disposait de la main des deux jeunes femmes. Mais la mère de Anrodh Tchand les enleva et se réfugia avec elles, sous la protection anglaise, dans les montagnes, où Anrodh Tchand la suivit bientôt, laissant ses biens, situés sur l'autre rive du Satledj, à la merci de Randjit Singh, qui les séquestra et se les fit remettre sans aucune résistance par Fateh Tchand, frère de Anrodh. Une *khawas*, ou concubine du radja Sansar Tchand, nommée Gaddan, était alors séparée de la famille, elle tomba dans les mains de Randjit Singh, avec plusieurs enfans qu'elle avait eus du dernier radja. Le prince sikh épousa lui-même deux des filles et conféra au fils le titre de radja, avec un djagir considérable. Les noces de Hira Singh furent célébrées à la même époque avec une grande magnificence, quoiqu'aucun membre de la famille Kangra n'y fût présent.

Dans le cours de 1829, le Seïd Ahmed rentra en campagne avec des forces considérables et dirigea sa vengeance contre Yar Mohammed Khan qui, disait-il, avait trahi la cause de la religion en jurant fidélité aux Sikhs et acceptant du service parmi eux. A l'approche du Seïd, Mohammed sortit de Peshaver avec toutes les troupes qu'il put rassembler pour sa défense. Mais dans l'action qui s'engagea il reçut une blessure mortelle et ses troupes furent dispersées. Peshaver fut conservé à Randjit Singh par la présence opportune du général Ventura qui était venu suivi d'une petite escorte pour traiter avec Yar Mohammed Khan de la remise d'un cheval fameux nommé *Leïl.* Ce cheval avait été demandé l'année précédente, mais les Afghans répondirent qu'il était mort. La fausseté de cette assertion ayant été découverte, un engagement écrit fut arraché à Yar Mohammed par lequel il promettait de rendre le précieux animal; Monsieur Ventura venait pour presser l'exécution de cette promesse. A la mort de Yar Mohammed il prit sur lui de faire les dispositions nécessaires à la défense de Peshaver et

demanda à Randjit Singh des instructions sur ce qu'il avait à faire. Celui-ci dirigea sur la ville pour la délivrer Sultan Mohammed Khan, frère de Yar Mohammed, et recommanda de s'assurer de Leïl comme préliminaire indispensable. Monsieur Ventura réussit dans la négociation et emmena le cheval en laissant le gouvernement de Peshaver entre les mains de Sultan Mohammed.

A peine M. Ventura était-il parti que le Seïd Ahmed reparut avec son armée de Youssoufzis devant Peshaver. Sultan Mohammed hasarda une bataille contre lui et fut défait, ce qui mit pendant quelque temps Peshaver sous le pouvoir de ce chef fanatique. Randjit Singh entra en campagne avec son armée au commencement de 1830 pour punir les insurgés. Lorsqu'il eut passé Attak et qu'il approcha de Peshaver, les forces des insurgés se dispersèrent devant lui, et il ne put les atteindre. Il laissa un fort détachement au-delà de l'Indus, pour être prêt à tout événement, et après avoir rétabli Sultan Mohammed dans son gouvernement, il retourna à Lahor. Ce chef, après le dé-

part de Randjit Singh, jugea convenable de faire un traité avec le Seïd Ahmed qui était revenu et qu'une attaque subite avait rendu maître de Peshaver. Le gouverneur s'engageait à laisser passer librement les hommes et les munitions destinés au réformateur, à remettre l'administration de la justice dans la ville de Peshaver aux mains d'un certain kazi et d'autres disciples de la foi réformée, et enfin à payer au Seïd un tribut mensuel de 3,000 roupies. A ces conditions la ville fut rendue à Mohammed, mais le Seïd ne se fut pas plutôt retiré que le kazi et les deux moulavis laissés pour administrer la justice selon les principes réformés, furent massacrés dans une sédition populaire. La position du Seïd Ahmed était devenue très difficile, car il avait offensé les Youssoufzis par quelques innovations qu'il voulait introduire dans la cérémonie du mariage, et il avait alarmé la population par l'annonce qu'il avait faite d'une dîme à percevoir sur les biens et les revenus pour soutenir la religion et l'état. Les montagnards sauvages et ignorans se révoltèrent contre l'autorité du nouveau pro-

phète, et, non contens d'abjurer sa doctrine, le forcèrent avec ses partisans les plus déclarés à quitter leurs montagnes. Il passa l'Indus et trouva pendant quelque temps un asile dans les montagnes de Pekli et Dhamsar. Mais Radjit Singh envoya contre lui un détachement, commandé par Shir Singh, qui eut au commencement de 1831 le bonheur de le rencontrer. Dans la courte mais sanglante action qui s'ensuivit, les forces du Seïd furent dispersées et lui-même y périt. Sa tête fut coupée et envoyée à Lahor pour y être reconnue et que l'identité fut constatée. Mais ses disciples de l'Hindoustan ont peine à croire qu'il soit mort, et ils conservent l'espérance de le voir reparaître un jour d'une manière brillante et déployer sa valeur dans quelque grande action pour le triomphe de l'islamisme et l'accroissement de la puissance des fidèles.

Depuis la mort du Seïd, Peshaver a été tranquille surtout par rapport au passé, il n'y a plus eu d'occasion pour l'armée sikhe de rentrer en campagne ni pour Randjit Singh de faire quelque entreprise militaire importante.

CHAPITRE X.

Mission du lieutenant Burnes. — Il amène des chevaux de trait à Randjit Singh. — Son voyage à travers le Sindh, et remontant l'Indus et le Ravi jusqu'à Lahor. — Députation envoyée à lord William Bentinck à Shimla. — Entrevue du gouverneur-général et de Randjit Singh en octobre 1831. — Traité de commerce entre le gouvernement anglais et le Sindh.

1829—1831.

Lorsqu'en 1828 Lord Amherst retourna en Europe, il emporta la tente de cachemires offerte par Randjit Singh au roi d'Angleterre. Il fut résolu qu'on enverrait d'Angleterre des présens en échange de ceux qu'on avait reçus. On fit un choix fort extraordinaire; nous ne savons pas qui l'a conseillé. On devait envoyer à Randjit Singh de la part de Sa Majesté, un attelage de chevaux de carrosse, quatre jumens et un étalon. On pensait qu'avec son amour pour les chevaux Randjit Singh ferait élever cet animal avec soin et serait enchanté d'avoir des jumens de haute taille pour en croiser la race avec les élèves du Penjab. Mais en réalité Rand-

jit Singh n'a ni goût ni établissement pour l'élève des chevaux et n'aime que les chevaux entiers de haut courage qui, domptés dans les manèges de l'Hindoustan, peuvent le porter à la parade et en voyage ou être donnés à ses serdars et à ses favoris. C'est ce que prouva l'événement, car lorsque les chevaux arrivèrent à sa cour, il remit aussitôt l'étalon entre le mains d'un écuyer chargé de le dresser à marcher le pas ordinaire. L'animal avec sa grosse tête et ses larges flancs se tient toujours dans la cour du palais ou devant la tente du roi, couvert d'une selle dorée et de harnais tout brillans de pierres précieuses en attendant, ce qui arrive quelquefois, qu'il ait l'honneur d'être monté par Randjit Singh en personne. Pour les jumens on ne les regarde pas, le roi les abandonne avec la plus profonde indifférence. Mais c'est anticiper sur notre histoire que de dire quel fut le sort de ces animaux à leur arrivée; leurs aventures sur la route de Lahor méritent tout l'intérêt du lecteur.

On avait résolu de faire de la transmission de ces présens un moyen d'obtenir des ren-

seignemens sur l'Indus, sur les facilités ou les obstacles qu'il présente à la navigation. Les récentes victoires de la Russie dans la Perse, l'apparence que cette puissance est loin de borner là ses desseins présens ou à venir, lorsque la succession d'Abbas Mirza au trône de Perse fera de ce royaume une province de la Russie, était un motif suffisant pour engager à réunir tous les documens sur les états frontières de l'Inde et en particulier sur les moyens de défense que présente le grand fleuve Indus. Les chevaux de trait furent donc envoyés à Bombay et le gouvernement suprême ordonna à sir John Malcolm, gouverneur de cette présidence, de prendre ses mesures pour les diriger à destination sous la conduite d'un officier intelligent et prudent par les bateaux de l'Indus. On n'était pas assuré que les chefs sindhis livrassent passage à travers le delta et le cours inférieur du fleuve, mais on présumait que les émirs, placés comme ils sont entre les états de Randjit Singh et les possessions anglaises, n'oseraient pas offenser les deux puissances en refusant le passage si on le leur demandait.

Sir John Malcolm ayant reçu les chevaux, les dirigea sur le Cotch et chargea de la mission à Lahor le lieutenant Burnes, aide-de-camp du colonel Pottinger, qui était chargé de l'administration politique de ce district et des relations anglaises avec le Sindh. Le jeune officier à qui cette tâche fut confiée avait travaillé dans le département du quartier-maître-général et était capable, à tous égards, de répondre à ce qu'on attendait de lui. On lui adjoignit l'enseigne Leekie pour l'accompagner et le remplacer en cas de malheur. Les chevaux sans voiture eussent été un présent inutile à Randjit Singh, aussi sir John Malcolm en acheta une sur ses propres fonds. Le magnifique carrosse envoyé à S. A. par lord Minto, en 1810, après avoir servi pendant quelques jours comme une curiosité, avait été bientôt relégué dans le grand arsenal de Lahor. La voiture et les chevaux, embarqués sur un navire, partirent du Cotch vers la fin de 1830. Sir John Malcolm pensa qu'il serait plus favorable à son dessein de les envoyer sans faire prévenir par avis ou par lettre les émirs du Sindh, il comptait que la

nécessité où ils se trouveraient de prononcer sans retard contribuerait au succès de l'expédition.

Le lieutenant Burnes partit donc emportant avec lui des lettres pour annoncer l'objet de sa visite, et entra bientôt avec son navire dans une branche de l'Indus. En passant près de la première ville habitée il envoya ses dépêches en avant à Haïderabad. Après s'être arrêté quelques jours il reçut, le 1er février, un officier et son escorte, partis de Daradji, pour l'inviter à redescendre le fleuve jusqu'à l'arrivée des ordres qu'on attendait de Haïderabad. Il se rendit à cette invitation, mais il eut tant à souffrir de la grossièreté des Karatchis qui avaient relevé les Daradjis, qu'il prit le parti de revenir dans le Cotch jusqu'à ce que les émirs eussent décidé quelque chose à son égard. Mais comme leur réponse se faisait trop attendre, le lieutenant Burnes repartit pour l'Indus et entra dans la branche nommée Peïtiani. La permission d'avancer étant toujours refusée, et même la crue des eaux se faisant sentir, le lieutenant Burnes jugea convenable de retourner sur ses pas et faillit

périr dans une tempête qui battit son vaisseau et le jeta sur la barre, à l'embouchure du bras Peïtiani. Le mois de février s'écoula dans ces tentatives infructueuses pour pénétrer plus loin. La répugnance des émirs à accorder le passage paraissait invincible. Ils fondaient alors leurs refus principalement sur la difficulté de la navigation et sur l'état de trouble où se trouvait le pays compris entre le Sindh et Lahor; deux motifs qu'ils exagéraient dans l'intention de dissuader le lieutenant Burnes de suivre la route du fleuve. La mission étant retournée dans le Cotch, le 23 février le colonel Pottinger ouvrit une correspondance avec les émirs et envoya un agent à Haïderabad pour essayer de vaincre leur répugnance. Il passait légèrement sur la difficulté prétendue de la navigation et sur les dangers qui pourraient naître de l'état du pays, mais il prétendit que les chevaux et la voiture ne pouvaient parvenir par une autre voie que par celle du fleuve, de sorte que ce serait blesser deux gouvernemens que de leur refuser le passage. La saison de 1831 avançait toujours et cependant le conseil de Haïderabad

tardait encore à faire connaître sa résolution. Enfin une lettre vigoureuse du colonel Pottinger convainquit les chefs, et en particulier Mir Mourad Ali, le souverain du pays, que le passage pour les chevaux et les autres présens destinés à Lahor ne pouvait se refuser sans inconvenance. La permission demandée fut donc accordée et le lieutenant Burnes repartit le 10 mars et entra dans la branche nommée Rachel par Kourachi Bender, le chenal du fleuve qui avance le plus vers l'ouest. Des difficultés furent encore faites et des délais apportés, ce qui détermina le lieutenant Burnes à se rendre par terre à Haïderabad, dans l'espérance qu'il lèverait enfin ces obstacles en traitant personnellement avec le conseil; mais il n'avança pas plus loin que Tatta, où, après beaucoup de discussions, il reçut enfin la permission de passer par la route de l'Indus. On lui fournit alors des bateaux du pays, tous les secours lui furent offerts pour rendre son voyage à Haïderabad plus facile; on ne voulait rien négliger de tout ce qui pouvait lui faire oublier le traitement peu hospitalier dont il avait eu d'abord à se plaindre. A la ca-

pitale il fut reçu au darbar avec grande distinction; un chef d'un rang élevé fut désigné pour venir au-devant de lui, et les meilleurs bateaux de la rivière, même ceux de l'émir gouvernant lui-même, furent mis à son service. Partout, dans le Sindh, il rencontra la même attention. Il s'avança de Tatta à Haïderabad, après un court séjour à Bhakar, faisant de nombreuses observations, que favorisait la marche lente des bateaux. La mission atteignit Tatta le 15 et Haïderabad le 18 avril 1831, et le mois de mai s'écoula avant qu'il eût quitté l'Indus pour entrer dans le Tchenab. Les eaux du fleuve étaient alors au plus bas, mais on ne rencontra ni obstacles ni difficultés dans sa navigation.

Il faut dire ici que le Sindh est divisé en trois gouvernemens indépendans: le premier est de beaucoup le plus considérable, c'est le pays de Haïderabad, gouverné alors par Mir (1) Mourad Ali, le dernier survivant de quatre frères, qui, en 1780, firent la révolution dont le résultat donna le gouvernement aux mirs actuels de Talpour.

(1) Abréviation usitée du mot émir.

La seconde partie est celle de Kheïrpour, au nord de Haïderabad, et étendue des deux côtes sur le fleuve Indus. Son gouverneur actuel est Mir Roustam Khan, fils aîné de Mir Souhrab Khan, mort récemment. Le troisième gouvernement est celui de Mirpour, situé près du Cotch et administré par Mir Ali Mourad Khan. Ces subdivisions viennent d'un partage qui se fit entre les principaux conspirateurs, dont les efforts ont mis le sceptre aux mains des Talpour.

Après avoir traversé le territoire de Haïderabad, le lieutenant Burnes fut reçu avec encore plus d'attention et de gracieuseté par le prince de Kheïrpour, qui manifesta un vif désir d'entretenir des relations plus intimes qu'il n'avait fait jusqu'alors avec le gouvernement anglais, et chargea le lieutenant Burnes d'une communication à faire au gouverneur-général. C'est ainsi que la mission arriva jusqu'au territoire du nabab de Bahawalpour sans éprouver le moindre danger ou empêchement. On ne trouva pas moins, en cet endroit, de huit pieds d'eau, et cependant le courant était modéré, facile à surmonter même lorsqu'il était resserré entre

des rochers ou par les accidens du terrain. Pendant le mois de mai la navigation est arrêtée sur le Gange par des vents de l'ouest violens, ou par le manque d'eau; à cette époque aucune difficulté de ce genre n'intercepte le passage sur l'Indus. Le chef de Bahawalpour était déja en relation politique avec Randjit Singh et le gouvernement anglais, aussi le lieutenant Burnes était sûr d'en recevoir toute espèce de services. Le 30 mai la petite flotte toucha Mittankot et, s'embarquant sur d'autres bateaux préparés par le chef de Daoudpoutra (Bihawal Khan), entra dans le Tchenab, ou, comme on dit quelquefois, le Penjnab, faisant allusion à la réunion de tous les cours d'eaux du Penjab qui sont affluens de ce fleuve. Un peu plus bas que Moultan, l'escorte envoyée par Randjit Singh, pour recevoir et accompagner le présent royal (1), rencontra le lieu-

(1) Il est singulier que dans toutes les instructions données par sir John Malcolm au lieutenant-colonel Pottinger et au lieutenant Burnes, il n'ait jamais mentionné ni rien dit qui pût faire comprendre à ces officiers que les chevaux étaient un présent du roi d'Angleterre. Ils le dé-

tenant Burnes et lui offrit des bateaux du Penjab, destinés à la navigation du sinueux Ravi. Le lieutenant s'y embarqua avec sa suite, le 12 juin, et atteignit bientôt Moultan. Le confluent du Ravi et du Satledj est plus loin, et on ne put atteindre cette rivière que le 23 juin. La saison des pluies y vint arrêter la mission et ralentir sa marche, car elle ne pouvait avancer qu'avec le secours du cordeau.

Le 17 juillet le lieutenant Burnes atteignit Lahor où son arrivée avec les présens du roi d'Angleterre et de la lettre de lord Ellenborough dont ils étaient accompagnés, fit le plus grand plaisir à Randjit Singh. Les attentions dont il honora le lieutenant Burnes furent très marquées, et il invita le capitaine Wade à venir de Loudiana pour assister à la cérémonie de réception. De Lahor le lieutenant Burnes alla à Shimla rendre compte de sa mission au gou-

couvrirent lorsqu'après avoir surmonté les difficultés qui s'opposaient au passage dans le Sindh, ils entrèrent en correspondance directe avec le gouverneur-général; mais déja ils avaient offert leur présent comme envoyé par le gouvernement anglais dans l'Inde. (*Note de l'auteur.*)

verneur-général, et remettre à Sa Seigneurie tous les renseignemens qu'il avait rassemblés. Cet officier zélé et entreprenant obtint de Sa Seigneurie la permission de se rendre à la présidence de Bombay en explorant la route par le Penjab, Caboul, Balk, Boukhara et la Perse, pour ajouter ainsi à ce qu'on savait sur cette route si peu connue et à tous les renseignemens qu'il avait déja recueillis par lui-même (1).

Les dispositions favorables qui semblaient animer le souverain de Lahor, firent espérer à lord William Bentinck que la proposition d'une entrevue entre Randjit Singh et lui serait probablement bien reçue. Il manda en conséquence au capitaine Wade, tandis qu'il se trouvait à Lahor, de sonder les conseillers intimes de ce prince à ce sujet. Randjit Singh, comme s'il eût été prévenu par Sa Seigneurie, manifesta un grand désir de se rendre à cette réunion, mais quelques difficultés s'élevèrent sur l'étiquette. Randjit Singh attendait une ambassade

(1) Voir pour les détails de la réception à Lahor le récit du lieutenant Burnes lui-même, ouvrage déja cité.

en retour de celle qu'il avait envoyée à Sa Seigneurie et composée comme celle qu'il avait adressée à lord Amherst. Elle avait été reçue par lord William Bentinck en avril peu de temps après son arrivée à Shimla. Elle se composait de Dewan Mouti Ram, fils de Mokham Tchand, Hari Singh Serdar, le faquir Aziz-oud-din en était le secrétaire. Ces personnages avaient été traités par le gouverneur général avec beaucoup de distinction, et on avait promis en retour, ou plutôt on avait désigné, une ambassade de quelques-uns des principaux officiers de la suite de Sa Seigneurie. L'entrevue des chefs des deux puissances devait priver Randjit Singh du plaisir de la recevoir. Deux cas en effet allaient se présenter, ou le temps manquerait, car le voyage projeté du gouverneur-général à Adjmir et dans le Radjpoutana exigeait, si l'entrevue devait avoir lieu, que ce fût avant la fin d'octobre, ou bien, si une ambassade officielle était envoyée immédiatement avant l'entrevue, elle aurait pu paraître aux yeux du monde destinée à prier et engager le prince sikh à se rendre à cette entrevue, tan-

dis que le rang et la position du chef du gouverneur anglais lui demandait de faire rechercher l'honneur d'une conférence personnelle avec lui.

Avec une générosité que son caractère devait faire espérer, Randjit Singh, qui avait arrêté cette entrevue dans son esprit, passa sur le point d'étiquette et des deux côtés on fit des préparatifs pour s'y rendre. Elle devait avoir lieu vers le 20 octobre sur les bords du Satledj, sans être précédée d'aucune ambassade; les environs de Roupour furent ensuite fixés comme le lieu le plus couvenable.

Pour donner tout l'éclat désirable à cette cérémonie et s'environner d'une brillante escorte, le gouverneur-général fit venir à Roupour de Mirat et Karnal deux escadrons de lanciers européens avec le corps de musique du régiment (16e régiment de lanciers), un régiment européen (31e d'infanterie), deux bataillons d'infanterie indigène (14e et 32e), huit pièces de l'artillerie à cheval et enfin deux escadrons de la cavalerie irrégulière, commandés par le colonel Skinner. L'escorte était ainsi composée

pour déployer aux yeux de Randjit Singh autant de variété qu'il serait possible, et en effet sa curiosité se porta surtout sur la formation et l'équipement des armes et des divers corps de notre force militaire. La marche des Européens sur le territoire sikh fut une occasion de scandale pour la population qui apprit qu'un bœuf avait été tué pour la nourriture des troupes. L'animal fut abattu pendant la nuit aussi secrètement que possible, le fait transpira cependant et excita les plaintes des serdars sikhs. On leur répondit qu'ils n'avaient pas à s'occuper de se qui se passait dans le camp anglais où nos usages devaient naturellement prévaloir contre leurs scrupules, et que d'ailleurs on avait pris toutes les précautions pour prévenir tout ce qui pourrait les offenser. Nul doute que les préjugés des Sikhs ne furent blessés, mais c'eût été d'une fort mauvaise politique de céder sur ce point. En effet, si l'on se fût soumis, que ferait-on maintenant dans le cas où il faudrait introduire dans le pays un nombre considérable de soldats européens? N'exigerait-on pas une nouvelle concession lorsque peut-être il serait

impossible de l'accorder? La population ignorant nos usages, et peu préparée à les subir, ne serait-elle pas excitée contre nous autant par les inconvéniens résultant de notre occupation, que par le souvenir des concessions déja faites à leurs idées religieuses.

Les troupes étant arrivées à Roupour, le gouverneur-général, qui avait quitté Shimla le 19 octobre, et avait profité de l'occasion favorable qui se présentait, pour faire une excursion dans les montagnes avec une suite peu nombreuse, arriva au camp dans la soirée du 22. Randjit Singh se rendit au camp qu'il avait établi sur la rive opposée du Satledj, dans la matinée du 25, escorté par 10,000 de ses meilleurs cavaliers et environ 6,000 hommes d'infanterie. Il reçut immédiatement une députation de la part du gouverneur-général, elle se composait du major-général Ramsay, frère du commandant en chef, lord Dalhousie, et du principal secrétaire de Sa Seigneurie. Kounwar Kharak Singh, avec six des principaux serdars sikhs, se rendit en même temps auprès du gouverneur-général pour lui présenter les compli-

mens du maha-radja. Il était convenu que Randjit Singh viendrait visiter le gouverneur-général le lendemain matin.

Le moment de l'entrevue approchant, Randjit Singh commença à éprouver quelqu'inquiétude, à craindre que quelque trahison ou quelque lâche manœuvre n'eût été tramée contre lui; pendant la nuit, il envoya dire à M. Allard qu'il ne voulait pas se rendre à la conférence du matin. M. Allard se rendit de suite auprès de lui et chercha à dissiper ses soupçons, à lui rendre la confiance, offrant même de répondre, sur sa tête, qu'il ne lui serait rien fait qui pût lui être désagréable. Il quitta le maharadja encore irrésolu, car il fit appeler les astrologues. Ceux-ci consultèrent le *Granth* et déclarèrent que les résultats étaient favorables, mais ils conseillèrent à Son Altesse de porter avec elle quelques fruits qu'elle présenterait au gouverneur-général et à son secrétaire : si on les acceptait sans réflexion c'était un bon présage, elle devait s'avancer en toute assurance et le résultat de l'entrevue lui serait avantageux. Le matin du 26 octobre, une députation

vint chercher le maha-radja pour le conduire au camp anglais, il était prêt depuis le lever du soleil. Un pont de bateaux plats avait été jeté sur le Satledj pour la commodité des communications. Randjit Singh y fit passer avant lui environ 3,000 hommes de sa cavalerie ghourchar, habillée de soie jaune, et 800 dragons formés par M. Allard. Il prit alors son déjeûner composé d'un cordial très épicé et envoya prévenir les chefs de sa suite de venir avec leurs éléphans. Tout cela prit du temps, car les bateaux étaient assez faibles et ne pouvaient d'ailleurs livrer passage qu'à un très petit nombre d'éléphans à la fois. Enfin Son Altesse passa en personne, et alors, pour prévenir la confusion, elle fit placer une garde au pont avec ordre d'empêcher toute personne de son camp de passer la rivière. Suivi de son escorte, Randjit s'avança dans la plaine à l'extrémité de laquelle était assis le camp du gouverneur-général. Au centre, les troupes anglaises avaient formé la haie, et en arrivant au bout de la ligne, le radja s'arrêta à examiner chaque corps; il fit une multitude de questions sur les équipemens, il s'informa

de l'usage et du prix de chaque objet qui excita sa surprise. Au milieu de la haie il rencontra le gouverneur-général et lui présenta les fruits que ses astrologues lui avaient recommandés, ils furent acceptés de suite. Son Altesse passa alors dans le *houda* du gouverneur-général, et les deux chefs se dirigèrent ensemble vers les tentes d'audience qui avaient été préparées. Dans l'une d'elles tous les officiers européens étaient rassemblés, Randjit Singh s'y arrêta quelques instans pour que chacun d'eux lui fût présenté, et puis passa outre. Dans une autre tente des fauteuils étaient prêts, le maha-radja, avec quelques-uns des chefs qui lui obéissent et des officiers de sa suite, y fut conduit par le gouverneur-général pour y commencer une conversation plus intime. C'était une chose curieuse de voir toutes les peines que prenait Randjit Singh pour remplir dignement son personnage dans cette cérémonie. Il allait à la porte de la tente, il appelait, il conduisait lui-même les chefs qui devaient pénétrer dans l'intérieur, il les faisait marcher devant lui pour prévenir le désordre et la confusion. Ils

étaient tous comme lui habillés du jaune qui compose, avec le vert tendre, les couleurs favorites de sa cour, appelées *basantis*, c'est-à-dire couleurs du printemps. Quelques-uns portaient de brillantes armures avec des écharpes jaunes, la magnificence de leur tenue était très remarquable. La curiosité et l'apparente franchise du chef sikh furent cause que la conférence se passa avec beaucoup plus de vivacité que ce n'est l'usage dans des circonstances si solennelles. Des présens composés de différentes étoffes envoyés à l'avance de Calcutta, Dacca, Benarès, des armes et des bijoux de prix, un bel éléphant birman, deux jeunes chevaux de choix élevés au haras de Hissar, furent amenés ou passés en revue devant Son Altesse. Des habits d'honneur, et des présens furent aussi offerts à l'héritier présomptif et à d'autres chefs, conformément à une liste fournie par Randjit Singh. Le maha-radja examina avec soin chaque article des présens qui lui avaient été faits, il les envoya à l'intendant de sa garde-robe, et lui ordonna d'en recevoir le dépôt et de les serrer immédiatement. Il prit congé, très satis-

fait en apparence de cette entrevue, et à la porte de la tente il fit amener et manœuvrer devant le gouverneur-général ses chevaux favoris, en indiquant les noms et les qualités de chacun. En repassant à travers la haie des troupes, il s'arrêta encore pour examiner les différens corps et renouveler ses questions sur chaque objet en particulier. Il était midi lorsqu'il rentra dans son camp.

Le lendemain, le gouverneur-général rendit la visite et fut reçu au pont de bateaux par Randjit Singh. Sa Seigneurie était escortée par les lanciers qui, avec la musique de leur régiment, ouvraient le cortège. Randjit Singh fut très frappé de leur tenue et en particulier du corps de musique; et après qu'ils furent passés et qu'ils eurent atteint l'autre rive du fleuve, il les suivit pour les écouter pendant quelque temps jusqu'à ce que toute l'escorte fût passée. Les troupes sikhes formaient la ligne depuis le pont jusqu'aux tentes du maha-radja, faites principalement de *kanâts* et *shamianas* disposés avec beaucoup de goût. Elle étaient rouges et couvraient un grand espace. Les shamianas

sous lesquels des siéges étaient préparés pour le gouverneur-général et sa suite étaient de châles admirablement travaillés, et celle sous laquelle étaient placés le gouverneur-général et Son Altesse était brodée de perles et de diamans d'une grande valeur. Le maha-radja, lorsque tout le monde fut assis, fit introduire successivement les chefs qui lui obéissent, et chacun en arrivant offrait des nazars de sequins d'or hollandais à Son Altesse et au gouverneur-général. Les chevaux furent ramenés et montrés avec leurs magnifiques harnais, et après une heure d'un entretien assez animé, les présens destinés au gouverneur-général ayant été apportés, il prit congé du prince.

Le soir des conversations s'engagèrent, on passa aussi en revue les troupes réunies sur les deux rives du fleuve. Le maha-radja parut frappé de quelques évolutions exécutées devant lui par les régimens anglais, et il envoya ses serdars dans les rangs pour voir comment elles s'exécutaient. Il vint lui-même dans les carrés formés par l'infanterie pour voir comment le premier rang se plaçait genou en terre et com-

ment les autres faisaient feu par-dessus lui. Il montra pour toutes ces choses une insatiable curiosité.

Le 31 octobre, dernier jour de l'entrevue, le maha-radja passa le fleuve pour assister à quelques manœuvres d'artillerie à mitraille et à boulet. Son étonnement de l'effet produit sur le but à différentes distances de 400 à 1,000 pas était extrême. Après s'être amusé quelque temps à faire feu lui-même sur un *tchatar* (1) d'une pièce de 6, et avoir fait déployer à ses serdars toute leur force et leur adresse dans le maniement du cheval (2), il reçut du gouverneur-général deux canons de 9 avec leurs chevaux et leur équipement complet.

Le soir de ce jour, après lequel on devait se séparer, fut consacré à un entretien particulier avec le gouverneur-général. A la demande de Randjit Singh on lui donna par écrit une promesse d'amitié éternelle de la part du gouverne-

(1) Parasol. Il avait fait mettre un parasol en guise de blanc.

(2) Randjit, nous a dit M. le général Allard, prit part à ces exercices.

ment anglais. Le modèle d'un pont suspendu, fait exprès à Calcutta pour cette occasion, fut aussi présenté à Son Altesse et excita vivement son admiration. Le lendemain matin, 1er novembre 1831, les deux camps furent levés et se séparèrent dans des directions opposées après une semaine de magnificence et de courtoisie qui rappelait les jours du camp du Drap d'or.

Aucune affaire d'importance ne fut traitée dans cette entrevue : cependant Randjit Singh invita les deux officiers qu'il supposa être le plus avant dans la confiance du gouverneur-général à venir dans sa tente. Au milieu d'une conversation légère en apparence, il adressa au secrétaire officiel de Sa Seigneurie quelques questions sur le Sindh, comme s'il eût voulu ouvrir une négociation et concerter des mesures relatives à cet état; ou au moins parvenir à connaître les desseins du gouvernement britannique sur ce sujet. Il dit que des vakils (envoyés) du Sindh se trouvaient alors dans son camp et il demanda qu'ils fussent présentés au gouverneur-général. Ayant reçu une réponse affirmative, il ajouta que c'était un pays très

riche où beaucoup de trésors étaient accumulés depuis l'invasion de l'Hindoustan par Nadir Shah et qu'on n'y rencontrerait ni armée régulière, ni d'autres soldats que la population qu'on serait obligé d'arracher à ses foyers pour résister à une armée envahissante. Alors il fit allusion aux refus que le lieutenant Burnes avait eus à essuyer de la part des émirs et à leur caractère général d'orgueil et de hauteur. Il paraissait évident que le maha-radja avait appris ou au moins soupçonné que le gouvernement britannique avait quelques projets sur le Sindh, et même que rien ne lui serait plus agréable que d'être invité à coopérer à une attaque sur cet état. Néanmoins, malgré ce désir évident de s'allier dans de pareils desseins, il ne fut pas jugé convenable de faire dès-lors aucune communication au souverain de Lahor; car on pouvait craindre qu'une fois informé des intentions du gouvernement anglais, il ne pût, tout en manifestant extérieurement le désir de les appuyer, les contrarier par des intrigues et et de secrètes manœuvres.

La veille du jour où Son Altesse arriva à

Roupour, des instructions avaient été envoyées au lieutenant-colonel Pottinger pour une mission dont on le chargeait auprès des gouvernemens du Sindh. Il devait négocier un traité de commerce ayant pour objet d'ouvrir la navigation de l'Indus aux marchandises de l'Europe et de l'Inde. La négociation devait se conclure séparément avec chacun des trois émirs indépendans; le colonel Pottinger se dirigea d'abord sur Haïderabad pour y négocier auprès de Mir Mourad Ali le libre passage des vaisseaux et marchandises par les embouchures et le delta de ce grand fleuve. L'objet principal de la négociation dut être d'obtenir des garanties contre la levée de droits arbitraires, et contre tout obstacle apporté au libre passage des bâtimens et marchandises, d'offrir une indemnité dans le cas où l'adoption du plan proposé entraînerait quelque diminution dans les revenus du gouvernement et de faire ainsi que l'Indus devînt le canal d'un commerce étendu et pût être fréquenté avec sécurité par les embarcations et les vaisseaux des districts voisins ou même de l'Europe. Une telle négociation dans les cir-

constances actuelles était certes un acte de haute politique, surtout si l'on songe à la nécessité de se tenir prêt contre les entreprises que pourrait former la Russie si elle venait à établir son influence sur la Perse. Mais le gouverneur-général ne voulait ni offenser ni inquiéter les émirs, et un traité de commerce stipulant la libre navigation du fleuve lui parut être le moyen le plus avantageux d'ouvrir des relations avec les gouvernemens et les chefs qui occupent ses rives. Cependant on peut reprocher aux traités de cette espèce de causer des discussions embarrassantes, de l'irritation et des sentimens haineux, et il faut avouer que les intentions du gouvernement anglais ne sont pas bien comprises par ces chefs. Tout le Sindh est partagé en djagirs occupés par des chefs qui ont la prétention d'être, et sont de fait, indépendans et exercent l'autorité la plus absolue dans leurs possessions respectives. Ces serdars n'arriveront que difficilement à respecter les bateaux et les marchandises passant sur leurs territoires, les bâtimens seront arrêtés sous prétexte de visite, des présens seront demandés et même extorqués,

des obstacles de toute espèce seront apportés ; les plaintes que ces vexations entraîneront, même en supposant que l'assemblée de émirs à Haïderabad soit disposée à les écouter, amèneront de longues et irritantes discussions sans pouvoir faire obtenir de justes indemnités à ceux qui auront souffert. La résidence perpétuelle d'un agent anglais chargé de faire faire droit à ces représentations deviendra nécessaire, et ce personnage, en s'acquittant de son devoir, deviendra la cause de querelles continuelles, de mécontentemens qui engendreront une collision. Mais ce qui est beaucoup plus probable, c'est que les marchands ne voudront pas s'exposer à courir les risques et les dangers que leur promet une telle route et qu'ils laisseront ainsi ce traité devenir une lettre morte comme les derniers traités conclus avec Siam, la Cochinchine et l'empire Birman où le gouvernement anglais entretient des résidens pour y surveiller l'exécution des traités stipulés.

La compagnie des Indes, dans ses derniers traités commerciaux, paraît s'être conduite d'après un nouveau principe, c'est l'exten-

sion de son commerce, ce sont les privilèges de ses propres bateaux, navires et marchandises qui semblent avoir été l'objet de ses négociations et de sa sollicitude. Son agent ne devait s'occuper que d'intérêts commerciaux et veiller à ce que les stipulations ne fussent pas violées; c'était ainsi qu'elle était déja parvenue à conclure un traité de commerce avec le Sindh, lequel traité, peu de temps après l'établissement des émirs Talpours, fut annulé par l'expulsion brutale de l'envoyé britannique. La réouverture des négociations relatives à un traité purement commercial, et sans aucun objet politique, paraît avoir été calculée pour faire sentir que le gouvernement anglais n'a en vue que des intérêts mercantiles. Certes, ce n'est pas là le moyen d'élever son caractère, ni d'ajouter en rien à son crédit et à son influence sur les conseils des divers chefs, avec lesquels on parviendra à établir ainsi des relations. Et après tout, la plus forte objection qu'on puisse faire à de tels traités, c'est qu'ils n'empêchent en aucune manière les cours avec lesquelles ils sont conclus d'entamer ou de poursuivre des

intrigues et des négociations directes avec les états contre lesquels il serait à desirer qu'on prît des précautions. Au temps où l'on commença de négocier avec le Sindh, on sut qu'un agent de la Perse était à Haïderabad offrant la main d'une fille du roi au fils favori de Mir Mourad Ali. Or, si l'état du Sindh venait à entrer dans des relations intimes avec la Perse, le traité commercial que nous pourrions conclure ne saurait empêcher les Russes de s'insinuer là où la cour de Perse leur aurait préparé les voies. Ils pourraient ainsi tourner contre nous les ressources du Sindh, ou au moins neutraliser les avantages que nous pourrions espérer d'en retirer pour la défense de la frontière occidentale de l'Inde. Si jamais l'Hindoustan est envahi par l'ouest, certainement on se battra sur l'Indus, et il faudrait manquer de la prévoyance la plus commune, pour ne pas chercher à s'assurer de l'accord unanime et courageux des chefs des états et des tribus contre l'envahisseur. On dira peut-être que le temps n'est pas encore venu de s'occuper de tels sujets; mais que le danger soit prochain ou

éloigné, ne serait-ce pas agir imprudemment que de prendre des mesures capables de produire de l'irritation ou de diminuer le respect et l'influence que le gouvernement anglais, souverain déclaré de la plus grande partie de l'Hindoustan, doit naturellement posséder sur l'autre.

Aussitôt qu'il eut reçu ses instructions, le colonel Pottinger fit prévenir les émirs du Sindh, et en particulier Mir Mourad Ali de Haïderabad, qu'il avait reçu commission du gouverneur-général pour traiter avec eux de quelque point important. Il demanda la permission requise de se rendre à Haïderabad pour s'acquitter de sa mission. Cette permission lui ayant été accordée, non sans quelque délai, et le gouvernement de Bombay l'ayant pourvu de l'escorte, des fonds et des bagages nécessaires à l'envoyé du gouvernement suprême, le colonel Pottinger partit du Cotch et arriva à Haïderabad dans le cours de février 1832. Il exposa sans retard les vues du gouvernement britannique et remit à Mir Mourad Ali une lettre du gouverneur-général, où elles étaient exposées tout au long. Alors com-

mença une suite de longues et ennuyeuses discussions pendant lesquelles quelques projets et contre-projets furent échangés de part et d'autre. Après une longue négociation un traité fut enfin conclu avec Mir Mourad Ali, au nom des chefs assemblés à Haïderabad, le 20 avril 1832. Il fut ratifié à Shimla, par le gouverneur-général, le 19 juin suivant. Voici cette ratification :

« Un traité comprenant sept articles ayant « été conclu le 10 zilhidji de l'an 1247 de « l'Hégire, correspondant au 20 avril 1832, « entre l'honorable compagnie des Indes orien- « tales et S. A. Mir Mourad Ali Khan, Tal- « pour (1), Bahadour (2), souverain de Haïde- « rabad, dans le Sindh, par l'intermédiaire du « lieutenant-colonel Henry Pottinger, envoyé « du gouvernement britannique, agissant d'a- « d'après les pouvoirs à lui conférés par le très « honorable lord William Cavendish Bentinck, « grand-croix de l'ordre du Bain et de l'ordre « de la Jarretière, gouverneur-général des

(1) Nom de famille.

(2) Titre honorifique qui signifie brave.

« possessions britanniques dans les Indes, le « présent engagement à été fait à Shimla, ce « jour, 19 juin 1832, en langue anglaise et « persane, pour la parfaite confirmation et re- « connaissance des obligations que contient « ledit traité et qui sont les suivantes :

« Article 1er. — L'amitié déja établie par de « précédens traités entre le gouvernement bri- « tannique et celui du Sindh reste sans atteinte « et même reçoit une nouvelle force des stipu- « lations conclues par l'intermédiaire du lieu- « tenant-colonel Pottinger, envoyé, etc., afin « que cette amitié et cette alliance, existant « maintenant entre lesdits états, puisse des- « cendre aux enfans et successeurs de la maison « dudit Mir Mourad Ali Khan, d'héritier en « héritier, de génération en génération.

« Art. 2. — Les deux puissances contrac- « tantes s'engagent à ne jamais jeter des yeux « de convoitise sur les possessions l'une de « l'autre.

« Art. 3. — Le gouvernement britannique « a requis le passage pour les marchands et « trafiquans de l'Hindoustan, par le fleuve et

« les routes du Sindh, pour qu'ils y puissent « transporter leurs marchandises et objets de « négoce d'un pays à un autre. Ledit gouver- « nement de Haïderabad acquiesce à cette de- « mande aux trois conditions qui suivent :

« 1° Aucune personne ne pourra lever de « plan des places militaires, sous prétexte de « voyager par lesdits fleuves et routes.

« 2° Aucun navire ou bateau armé ne pourra « réclamer le passage sur ledit fleuve.

« 3° Aucun marchand anglais ne pourra « s'établir dans le Sindh, mais lorsqu'il sera « venu dans ce pays et y aura séjourné le temps « nécessaire à la conclusion de ses affaires, il « devra retourner dans l'Inde.

« Art. 4. — Lorsque des marchands vou- « dront faire un voyage dans le Sindh, ils de- « vront obtenir des passeports pour ce faire du « gouvernement britannique. Connaissance de « la délivrance de ces passeports devra être si- « gnifiée audit gouvernement de Haïderabad, « par le résident dans le Cotch ou par quel- « que autre officier du gouvernement britan- « nique.

« Art. 5. — Le gouvernement de Haïde-
« rabad ayant déterminé les droits fixes et mo-
« dérés qui devront être levés sur les mar-
« chandises et objets suivant lesdites routes,
« devra s'en rapporter à ce tarif et ne pourra,
« ni arbitrairement, ni despotiquement, les
« augmenter ou les diminuer. Afin que les
« cargaisons des marchands et trafiquans puis-
« sent voyager sans éprouver ni délais ni in-
« terruption, il est entendu que les officiers de
« douanes et fermiers des revenus du gouver-
« nement du Sindh devront veiller à ce qu'on
« n'apporte aucun obstacle auxdits marchands,
« sous prétexte de nouveaux ordres reçus de la
« part du gouvernement, ou de la levée des
« droits. Ledit gouvernement promulguera un
« tarif ou tableau des droits à lever sur
« chaque espèce de denrées, selon l'occur-
« rence.

« Art. 6. — Les stipulations des premiers
« traités conclus entre les deux états, qui ne
« sont pas altérées ou modifiées par le présent,
« subsistent dans toute leur force, aussi bien
« que les stipulations qui, conclues en ce jour

« par la bénédiction de Dieu, ne devront jamais être violées.

« Art. 7. — Les relations amicales entre les « deux états seront entretenues par des dépêches toutes les fois que les affaires ou un « accroissement de relations amicales le rendra « nécessaire. »

Ce traité complémentaire fut encore conclu avec Mir Mourad Ali Khan.

« Les articles suivans ayant été agréés le 22 « avril 1832, entre l'honorable compagnie des « Indes orientales et S. A. Mir Mourad Ali « Khan, Talpour, Bahadour, souverain de « Haïderabad, dans le Sindh, comme complémentaires du traité conclu le 20 avril 1832, « par l'intermédiaire du lieutenant-colonel « Henri Pottinger, envoyé de l'honorable compagnie des Indes orientales et agissant en « vertu des pouvoirs à lui conférés par le très « honorable lord William Cavendish Bentinck, « grand-croix de l'ordre du Bain et de l'ordre « de la Jarretière, gouverneur-général des « possessions britanniques dans l'Inde, le présent engagement a été fait à Shimla, ce jour,

« 19 juin 1832, en langues anglaise et per-
« sane, pour la parfaite confirmation et recon-
« naissance des obligations que contiennent
« lesdits articles et qui sont :

« Art. 1. — Il a été inséré à l'article 5 du
« traité perpétuel que le gouvernement de
« Haïderabad fournira au gouvernement bri-
« tannique un tarif des droits, etc., et qu'après
« ce, les officiers du gouvernement britan-
« nique, experts dans les matières commer-
« ciales, examineront ce tarif. Si ce tarif leur
« paraît juste, équitable, convenable, il sera
« aussitôt mis en vigueur, mais s'ils leur paraît
« trop élevé, S. A. Mir Mourad Ali Khan, sur
« la requête du gouvernement britannique,
« présentée par le lieutenant-colonel Henri
« Pottinger, voudra bien réduire ledit tarif.

« Art. 2. — Il est clair comme le jour que le
« châtiment et l'anéantissement des pillards
« de Parkhar, Thall, etc., ne peut être poursuivi
« par un seul gouvernement, et que d'ailleurs
« cette mesure est pressante et intéresse les
« états, puisqu'elle tend à assurer la richesse
« et le bonheur de leurs sujets et territoires

« respectifs. Il est donc stipulé qu'aussitôt après
« la saison des pluies, Mir Mourad Ali Khan,
« ayant donné connaissance de cette circons-
« tance dans les formes convenables, le gouver-
« nement britannique, ceux du Sindh et de
« Djodhpour devront réunir leurs efforts pour
« parvenir au but ci-dessus désigné.

« Art. 3. — Le gouvernement de l'honorable
« compagnie des Indes orientales et celui de
« Kheïrpour, représenté par son chef, Mir
« Roustam, ont réglé, par un traité conclu entre
« les deux états, que tout ce qui a été statué à
« Haïderabad sur l'ouverture de l'Indus est
« aussi accepté par les deux puissances con-
« tractantes. Il est nécessaire cependant que des
« copies du traité conclu avec Mir Mourad Ali
« Khan soient envoyées par les gouvernemens
« britannique et de Haïderabad à Mir Rous-
« tam pour sa satisfaction et son instruction. »

Il est bon de faire remarquer ici qu'aucune de ces conventions ne fut définitivement ratifiée que quand on eut déja traité avec le chef de Kheïrpour. La jalousie que ces négociations firent éclater et la crainte que le chef de Kheïr-

pour ne se détachât pour toujours de l'association des Mirs Talpours, fut la principale cause qui engagea Mir Mourad à signer. Le traité avec Mir Roustam était ainsi conçu :

« Un traité comprenant quatre articles ayant « été conclu le 2 du mois zil' kade de l'année « 1247 de l'hégire, correspondant au 4 avril « 1832, entre l'honorable compagnie des Indes « orientales et Mir Roustam Khan, Talpour, « Bahadour, chef de Kheïrpour dans le Sindh, « par l'intermédiaire du lieutenant-colonel « Henri Pottinger, envoyé du gouvernement « anglais, agissant en vertu des pouvoirs à lui « conférés par le très honorable lord William « Cavendish Bentink, grand-croix de l'ordre « du Bain et de la Jarretière, gouverneur-gé- « néral des possessions britanniques dans les « Indes, le présent engagement a été fait ce « jour, 19 juin 1832, en langues anglaise et « persane, pour la parfaite confirmation et re- « connaissance des obligations que contient le- « dit traité et qui sont :

« Art. 1. — Une amitié éternelle subsistera « entre les deux états.

« Art. 2. — Les puissances contractantes « s'engagent mutuellement, et de génération en « génération, à ne pas jeter des regards de con- « voitise sur les possessions l'une de l'autre.

« Art. 3. — Le gouvernement britannique « ayant requis le passage par l'Indus et les « routes du Sindh pour les marchands de « l'Hindoustan, etc., le gouvernement de Kheïr- « pour garantit ce passage dans les limites de « son territoire aux mêmes conditions que celles « qui seront réglées avec le gouvernement de « Haïderabad, c'est-à-dire Mir Mourad Ali « Khan, Talpour.

« Art. 4. — Le gouvernement de Kheïr- « pour fournira par écrit un tarif juste et rai- « sonnable des droits à lever sur les marchan- « dises qui profiteront des bénéfices de ce « traité, et selon les conditions que les négo- « cians ne devront ni abandonner ni violer « dans la conduite de leurs affaires.

CHAPITRE XI.

Caractère et politique de Randjit Singh. — Ses revenus. — Force de son armée. — Observations générales. (1)

Le caractère personnel du souverain actuel de Lahor peut être apprécié d'après ce que nous venons de rapporter dans les chapitres précédens; néanmoins, il pourra être utile d'en faire, en quelque sorte, le résumé, et d'exposer l'état présent de son royaume, de ses ressources, de ses moyens militaires.

Nous avons dit que Randjit Singh n'avait reçu aucune instruction. Il ne sait lire ni écrire dans aucune langue, mais l'habitude d'entendre lire des papiers écrits dans des langues de la Perse, du Penjab, de l'Inde, les efforts de son attention qui s'attache même aux détails des affaires, lui ont donné une grande facilité pour suivre et comprendre la

(1) Voir comme complément de ce chapitre ce que dit M. Al. Burnes, vol. I, chap. XIV, pag. 296.

plus grande partie des choses qui lui sont soumises. Aussi, bien qu'il soit incapable d'apprécier le mérite du style ou de dicter lui-même ce qu'il voudrait faire écrire, il traite cependant les affaires avec rapidité, il est toujours prêt à donner des ordres précis et décidés sur les mémoires et réclamations qu'on lui lit, et lorsqu'une copie convenablement faite lui a été remise, il sait bien reconnaître si elle remplit parfaitement ses vues. Ses secrétaires particuliers ne le quittent jamais, souvent ils sont réveillés pendant la nuit pour expédier les ordres qu'un souvenir subit ou le caprice du maha-radja lui fait donner. Sa mémoire est excellente, et se rappelle les détails aussi bien que les circonstances les plus importantes. Son esprit est toujours actif, et son œil vif et scrutateur ne laisse rien échapper ; sa perspicacité à apprécier les caractères, à deviner les motifs des actions d'autrui, lui donne de l'empire et de l'influence sur tous ceux qui l'approchent, et n'ont guère été que les instrumens de sa puissance si rapidement accrue. A une grande finesse, il joint une imagination très vive ;

et quoiqu'il n'oublie jamais le but qu'il a en vûe, il a cependant dans la conversation une franchise et une naïveté pleines de charme. Ses observations et ses remarques, il les présente ordinairement dans une phrase brève, claire, inachevée ou sous forme d'interrogation, mais elles sont toujours si frappantes qu'elles restent fixées dans la mémoire de ceux à qui elles s'adressent, tant elles sont étranges et revêtues d'une séduisante originalité. Il a un grand pouvoir de dissimulation; sous les dehors de la plus grande franchise et même dans le commerce de l'intimité il sait poursuivre de perfides desseins et des trahisons. Sur le champ de bataille, il s'est toujours montré brave et résolu de sa personne, mais rien dans ses plans n'est abandonné au hasard ou à l'aventure. Il a toujours préféré l'adresse, l'habileté et même la corruption, comme moyen de succès, aux entreprises éclatantes qui excitent l'admiration ou inspirent la terreur. Sa fertilité d'expédiens est vraiment incroyable, et jamais il n'a été embarrassé pour trouver des ressources même dans les plus grands dangers. Cependant quel-

ques-unes de ses actions trahissant le caprice et l'instabilité de ses desseins, car on ne saurait quelquefois en indiquer ou en imaginer les motifs. Sa conduite dans toutes les circonstances de la vie prouve qu'il est intéressé, sensuel, débauché même à l'excès; sans égard pour aucun lien d'affection, du sang ou de l'amitié dans la poursuite de ses vues ambitieuses ou de ses plaisirs. Démesurément avide, car c'est sans la moindre pitié et sans remords qu'il a ruiné et réduit à la misère des veuves, des orphelins, et des familles qui avaient des droits à sa considération et à son respect, qu'on s'étonne de ne lui avoir pas vu reconnaître, ne fût-ce que par politique. Dans sa jeunesse il se montra prodigue pour ses favoris et libéral dans presque toutes les occasions, mais avec l'âge est venue l'avarice, et le désir d'amasser a étouffé toutes ses autres passions, aussi tout le monde, même les officiers attachés à sa personne et ceux qui sont en faveur, ne l'approchent qu'avec la crainte d'être victimes de quelque exaction, loin d'espérer que sa générosité ajoutera quelque chose à leur fortune. Son tempérament était

excellent dans sa jeunesse, et en quelque sorte toujours à ses ordres, mais aujourd'hui la susceptibilité d'une constitution ruinée le domine souvent. On l'a vu transporté de colère, descendre jusqu'à user de violence contre les objets de sa rage; mais cependant il ne s'est jamais abaissé jusqu'à commettre des actes de cruauté, et jamais la vie de personne n'a payé même les offenses les plus graves.

Il est petit de taille, et la perte d'un œil, par suite de la petite vérole, lui ôte un peu de son apparence qui est loin cependant d'être vulgaire, car sa physionomie est pleine d'expression et de vivacité et s'embellit d'une magnifique barbe blanche qui descend jusque sur sa poitrine. Dans sa jeunesse il dut être très vigoureux et très actif, mais aujourd'hui il est si affaibli qu'il est forcé pour monter à cheval d'avoir recours à un procédé assez singulier. Un homme se met à genoux devant le maharadja qui passe la jambe sur son épaule, ensuite l'homme se lève en le portant: on fait alors approcher le cheval et Randjit Singh met son pied droit dans l'étrier, il prend la crinière, et

passant la jambe gauche par-dessus la tête de l'homme et le dos du cheval, il chausse l'autre étrier. Son amour pour ses chevaux est extrême, et nous avons eu plusieurs fois occasion d'en parler. Ils sont toujours auprès de lui, couverts de bijoux et de riches caparaçons; souvent il les caresse. Pour lui-même, il est simple dans sa toilette et peu recherché dans toutes ses habitudes; son régime se compose de stimulans puissans dont il use immodérément. Il aime beaucoup cependant les parades et les spectacles militaires, il emploie près de la moitié du jour à passer des revues, inspecter des équipemens ou à refléchir sur quelque moyen d'accroître la puissance de son armée. Il paraît aussi prendre plaisir à voir ses officiers et ses courtisans couverts de bijoux et de magnifiques parures, et tout le monde convient qu'ils montrent beaucoup de goût, car la pompe du darbar de Lahor est vraiment remarquable.

Quoique peu dévot, et qu'il se soit montré très habile à maîtriser le zèle et le fanatisme des Akalis et autres sectes religieuses, Randjit Singh se conforme cependant avec beaucoup de

scrupule à toutes les observances de la foi religieuse des Sikhs ; tous les jours il se fait lire le *Granth* par les gourous ; il est généreux et charitable pour les faquirs et les hommes qui ont acquis une réputation de sainteté. Enfin il est superstitieux à l'excès, il se livre facilement à de fantastiques imaginations sur sa destinée et sa fortune, et jamais il ne manque de consulter ses astrologues avant de rien entreprendre d'important.

Le fait le plus remarquable de la politique et du gouvernement intérieur de Randjit Singh, c'est le manque absolu de tout ce qui ressemble à un système ou à des principes d'administration. Sa carrière a été celle d'un usurpateur qui empiète sans cesse et s'empare de tout ce qui est à sa portée, mais tout ce qu'il a ainsi gagné il ne l'a soumis à aucun système de gestion. Le tout est confié à des fermiers avec pleine puissance sur la vie et les propriétés des classes productrices, Randjit Singh s'en reposant sur ses forces militaires pour contrôler les comptes de ses fermiers, pour leur faire rendre tous les profits illicites qu'il pourraient faire.

Néanmoins ses exactions sont dirigées surtout contre les vieilles familles sikhes et ses propres officiers : les marchands et les voyageurs sont protégés, les droits et les taxes auxquels ils sont soumis sont généralement modérés. Randjit Singh a cependant manifesté l'intention de se réserver le commerce de quelques articles, comme les châles, le sel etc., mais on peut dire que toutes ses richesses lui viennent du monopole, qu'il les a tirées de ses exactions ou de sources impures.

On ne peut dire encore que Randjit Singh ait donné au Penjab une constitution ou une forme fixe de gouvernement. Il n'y a dans ce pays ni loi écrite ou orale, ni cour de justice. Le *Gourou-Mata*, ou ancien conseil des Sikhs, a cessé d'exister comme toutes les institutions antérieures à l'établissement du pouvoir actuel. La dernière assemblée de ce conseil se tint lorsque Holkar, poursuivi par l'armée anglaise, entra dans le Penjab; il s'agissait de savoir quel parti les Sikhs prendraient comme nation dans cette circonstance. Randjit Singh, quoiqu'il fût le chef le plus influent, refusa de reconnaître la

suprématie de l'assemblée et prétendit que la question intéressant tout le corps de la nation, ne pouvait être résolue que par le suffrage universel. Aujourd'hui le gouvernement paraît être un despotisme pur; l'armée permanente et toujours prête au service actif, la force toujours armée contre les concussionnaires et les prévaricateurs, voilà les seuls ressorts de la machine administrative. C'est ainsi qu'elle remplit le trésor, contrôle les actes des fonctionnaires publics, sujets tout puissans, et enfin gouverne chaque classe de la population. L'influence personnelle et les ordres du chef de l'état, tel est le lien unique de la discipline et de l'affection des troupes. Ainsi tout le pouvoir et toute l'autorité sont concentrés dans les mains d'un individu que la fortune et ses propres talens ont placé à la tête des affaires; mais lorsqu'il sera éloigné de la scène, à moins qu'un autre ne se présente pour remplir sa place avec une énergie et un empire égal au sien sur les attachemens et les affections des petits princes qui lui sont soumis, ce que, il faut le craindre, on ne saurait attendre du caractère de Kharak

Singh, tout devra nécessairement retomber dans la confusion.

Les possessions territoriales de Randjit Singh comprennent aujourd'hui toute la partie du Penjab enfermée entre l'Indus et le Satledj. Il possède aussi le Cachemir et tout le pays des montagnes jusqu'à la chaîne neigeuse et même Ladak au-delà de l'Himalaya : en effet, quoique plusieurs radjas de la contrée aient encore conservé leurs gouvernemens, ils ont été réduits à l'état de sujets, ils paient un tribut proportionné à leurs ressources, envoient lorsqu'ils en sont requis leurs contingens à l'armée de Lahor. Outre cette étendue de territoire, Randjit Singh possède encore environ 45 talouks en personne ou en partage avec d'autres sur le côté anglais du Satledj; à l'ouest de l'Indus, il occupe Kheïrabad, Akona et Peshaver, Darra-Gazzi-Khan, affermé au nabab de Bahawalpour, et Darra-Ismael-Khan assigné, comme nous l'avons dit, à Hafiz Ahmed Khan de Mankera. Il lève encore des tributs sur les chefs Beloutchis de Touk et Sagour au sud. Le capitaine Murray estime que le total du revenu et des tributs

levé annuellement sur toutes ces possessions est.	roupies. (1) 12,403,900
En outre, les douanes du Penjab rapportent à Randjit Singh..	1,900,600
Le *moharana*, droit sur les papiers soumis au sceau de Randjit Singh..	577,000
Formant le khalsa ou revenu direct de.	14,881,500
Le même officier estime que le reste du territoire divisé en djagirs ou fiefs tenus par de vieilles familles sikhes et les établissemens dont les revenus ne sont pas compris dans les khalsa, rapportent	10,928,000
Faisant ensemble pour tous les revenus du pays soumis à la domination de Randjit Singh un total de (2)	25,809,500

(1) La roupie vaut 2 fr. 50 c. de notre monnaie ; le lakh de roupies, 100,000 roupies ou 250,000 fr. ; le crore de roupies équivaut à 100 lacks ou 25,000,000 fr.

(2) Le général Allard pense que cette estimation est de beaucoup inférieure à la réalité. Il porte les revenus de

Ce chiffre n'est pas loin de celui assigné dans les livres du gouvernement mogol pour le produit du souba de Lahor; et si l'on considère que le Cachemir et le territoire au sud du Satledj y est compris, la correspondance du total fait bien présumer en faveur de l'exactitude de cette estimation, car la province ne peut pas produire sous les Sikhs autant qu'au temps paisible de l'empire mogol.

Randjit Singh a depuis quelques années amassé un trésor, et le fort de Govindgarh, bâti par lui et placé dans une excellente position, est le lieu principal de ses dépôts. Le capitaine Murray, d'après les meilleurs renseignemens qu'il put rassembler, qui doivent cependant être imparfaits et vagues, estime que la valeur des richesses accumulées par Randjit Singh tant en monnaie qu'en bijoux, chevaux, éléphans ne doit pas s'élever à moins de dix crores de roupies ou environ dix millions de livres sterlings (250,000,000 fr.); quelques personnes portent cette estimation beaucoup plus haut,

l'état de Lahor à environ cinq crores de roupies ou 125,000,000 fr.

mais de tels calculs ne peuvent reposer que sur des conjectures et pêchent généralement par l'excès.

Le même officier nous a donné des détails sur la force militaire de l'état de Lahor, et son autorité est la meilleure que nous puissions suivre.

Troupes régulières.

Cavalerie disciplinée par le général Allard, et troupes spéciales montées aux frais de l'état, Ghourchar et Ghourchar Khas (1).	12,811 hommes.	
Infanterie. Bataillons disciplinés, Nadjibs et troupes dressées sous la surveillance du maha-radja.	14,941	
Total des troupes régulières, infanterie et cavalerie.		27,752
Garnisons, comprenant les troupes employées dans le Cachemir. — Cavalerie.	3,000	
Infanterie diversement armée et équipée	23,950	
		26,950

(1) Dix mille, selon le général Allard.

Contingens de serdars, consistant pour les pays de plaines principalement en cavalerie, et pour les pays de montagnes en infanterie. 27,312

Total des troupes, infanterie et cavalerie. 82,014

L'artillerie de Randjit Singh consiste en 376 canons (1) et 370 tromblons portés sur des chameaux ou des voitures légères appropriées à leur calibre. Il n'a pas de corps d'artillerie enrégimenté et organisé comme dans les armées européennes. Un darogha est à la tête d'un grand établissement qui, si Randjit Singh fait des préparatifs pour un siége, occupe au moins 4 ou 5,000 hommes. Mais dans le temps de paix, ou quand on ne se prépare pas à de grandes opérations, ce nombre est infiniment réduit. Quelques corps de cavalerie et tous les bataillons d'infanterie ont des compagnies d'artillerie qui leur sont attachées; le

(1) Cent pièces d'artillerie de campagne, complétement armées et équipées; le reste est employé à la défense des places.

nombre des artilleurs est proportionné à la force des corps respectifs. La *djinsi*, ou la grosse artillerie seule est distincte du reste de l'armée.

Toute cette puissance et toutes ces ressources sont l'ouvrage du maha-radja. Son père ne lui laissa qu'un corps de cavalerie sikhe, à peine supérieur à ceux de ses voisins qui tous sont réduits maintenant à la condition de sujets. Randjit Singh, dans la création de sa puissance militaire, a particulièrement déployé cette activité curieuse, cette attention qui s'applique aux détails, cette persévérance à poursuivre l'exécution de ses plans, qui distingua à un si haut degré Pierre de Russie. Comparé à tout ce que nous voyons ou entendons dire de tous les princes qui se sont élevés par eux-mêmes à une grande puissance, Randjit Singh doit être placé parmi ceux qui ont employé les moyens les plus honorables pour arriver à leur but; sa carrière n'a été signalée par aucune exécution sanglante, et par un très petit nombre de ces actions qui s'élèvent contre la mémoire de presque tous les fondateurs de dynasties. Il manque

de cet esprit de généralisation qui rapporte les choses à des principes fixes et conduit à concevoir ou adopter un système. Ce vice de l'intelligence, résultat du manque d'éducation et de rapports habituels avec des hommes d'un esprit élevé, est le principal défaut de son caractère, et sera cause que le gouvernement de Randjit Singh, basé sur des formes et des institutions essentiellement imparfaites, trahira tous ses défauts lorsque celui qui dirige aujourd'hui la machine sera éloigné de la scène. Mais n'est-ce pas avoir déja beaucoup fait que d'avoir su en trouver les élémens dans une association de bandits sikhs, formée de tous les rebuts de la société et en particulier de la lie de la classe agricole, poussée par le désespoir et la misère au métier de voleur? Tout ce qui avait quelque lumière ou quelque éducation avait disparu du Penjab avant la naissance de Randjit Singh. Cependant le résultat naturel de la concentration de l'autorité dans sa personne, a été de créer une cour, où, avec le temps, la science et le bon goût pourront reparaître, dussent-ils y être apportés des pays voisins, lorsque le luxe et les

habitudes de la paix remplaceront le bruit et la perpétuelle activité de la guerre et des entreprises militaires.

Que ceux qui sont disposés à accorder à Randjit Singh la gloire due au fondateur d'un empire et d'une dynastie, ne pensent pas que le peu d'étendue de son royaume doive l'empêcher de soutenir la comparaison avec d'autres conquérans. Les circonstances de sa position; d'un côté, la puissance anglaise que son pouvoir né d'hier n'aurait pu attaquer sans folie; de l'autre, la population fanatique des Musulmans de l'Afghanistan, sont des barrières qu'il n'a pu passer et qui ont dû lui ôter tout espoir de porter la domination sikhe au-delà de ses limites actuelles. Cependant tout ce qu'il a su déja gagner sur les Afghans, et l'adresse avec laquelle il a réconcilié dans beaucoup de circonstances les braves et bigots Musulmans, à l'autorité d'une secte ennemie et même méprisée; voilà des titres de gloire assurés pour le gouvernement et la politique de Randjit Singh.

En présence des Anglais, il n'a pas fait preuve dans sa conduite d'une moindre sagacité. At-

tentif à éviter toute rupture, il a su tirer avantage des circonstances au moment même où le gouvernement anglais lui imposait le Satledj pour limite de son empire, et arrachait à ses lois toute la région comprise entre ce fleuve et la Jumna, occupée alors par les Sikhs et qu'ils regardaient comme leur possession légitime et certaine. Lorsque la défiance et les soupçons excités par notre intervention dans ce pays furent apaisés, et qu'il se fut assuré que le gouvernement intervenant n'avait aucun désir de conquête ou de s'immiscer dans ses affaires avec des vues ambitieuses, Randjit Singh cultiva l'amitié de nos officiers, désira de paraître uni à nous par d'intimes relations et la plus parfaite intelligence. Il semble maintenant bien convaincu que cette amitié et ces engagemens pourraient être encore plus étroits, et on ne saurait douter que si jamais l'occasion se présentait de profiter de cette disposition pour faire des préparatifs contre un ennemi venu de l'ouest, Randjit Singh ne se rangeât sincèrement de notre côté et n'employât toutes ses forces à repousser l'envahisseur. Ses antécédens,

ses intérêts, ses inclinations, tout cela est pour nous aujourd'hui ; ajoutons aussi que c'est pour lui un gage de force et de sécurité que de pouvoir dire dans quels termes il en est avec le peuple anglais.

Ayant ainsi fait parcourir au lecteur les degrés pas lesquels la puissance des Sikhs s'est élevée jusqu'à la splendeur dont elle brille maintenant, il nous reste maintenant à lui donner quelques détails sur les habitudes et les mœurs de cette secte, pour le mettre en état d'apprécier le caractère de la nation et les traits qui la distinguent des autres peuples de l'Hindoustan. Cette tâche a été remplie par le capitaine Murray, qui a rassemblé dans un appendice au mémoire qu'il adressa à lord William Bentinck, le résultat de ses observations pendant un séjour de plus de quinze ans au milieu des Sikhs, où il eut de fréquens rapports avec des individus de toutes les classes, où il fut dans la nécessité de s'instruire pour être l'arbitre et le juge de leurs disputes. Les remarques du capitaine Murray, les faits qu'il a réunis, quoiqu'ils laissent quelque chose à regretter

sous le rapport de leur distribution méthodique et qu'évidemment ils n'aient pas dû être publiés, sont néanmoins si pleins de science et de renseignemens précieux, qu'on ne nous pardonnerait pas de retoucher à son travail. En passant par une autre bouche, et étant disposés par une autre main pour une forme plus étudiée, les faits pourraient perdre quelque chose de leur autorité. Nous avons donc terminé ce livre par la transcription littérale de l'appendice destiné par cet officier à peindre *les mœurs*, *les lois*, *les coutumes des Sikhs*. C'est une lecture dont l'intérêt paiera la peine du lecteur curieux.

APPENDICE.

DES MŒURS,

DES LOIS ET DES COUTUMES

DES SIKHS,

Par le capitaine W. Murray.

Savoir lire etécrire sont des connaissances peu répandues chez les Sikhs; ce sont des sciences possédées presque exclusivement par les Hindous et les *Moutsaddis* musulmans, ou clercs, dont l'instruction se borne à savoir assez de persan pour être capable de tenir les comptes et la correspondance des chefs. Le *gourmoukha*, ou dialecte écrit du Penjab, n'est familier qu'à un très petit nombre de Sikhs; et en général ils ont pour les langues persane et arabe une répugnance prononcée qui leur vient principalement des idées et des préjugés qu'ils

nourrissent dès leur enfance contre toute chose, quelque utile et rationnelle qu'elle puisse être d'ailleurs, qui a quelque rapport ou quelque lien avec la religion et l'éducation des Musulmans.

Les affaires se font par témoignage oral, par arrangemens verbaux et promesses. Les monumens du droit n'existent que dans la mémoire des vieillards d'une localité, c'est la tradition qui conserve les vieilles coutumes. Le mensonge, la fraude et le parjure sont la conséquence naturelle d'un tel mode de conduire les affaires. L'argent, la crainte, l'intérêt sont autant de manières d'obtenir un serment, d'allumer une guerre civile, d'empêcher la découverte d'un criminel ou de le mettre l'abri du châtiment. Dans quelques circonstances, un accusé peut en appeler au *Dibb*, ou ordalie; il doit plonger ses doigts dans l'huile bouillante ou porter dans ses mains un soc de charrue incandescent l'espace de 50 ou 100 yards, défiant son accusateur de se soumettre à la même épreuve, et s'il échappe sain et sauf, son innocence est déclarée et universellement reconnue.

La sorcellerie et la magie (*djadou* et *mout*) ont la plus grande influence sur la conduite et les actions des chefs et des autres habitans des états sikhs. Une indisposition subite, un vomissement de sang ou un malaise insolite de la nature et de la cause desquels un Indien ne saurait se rendre un compte précis, sont le plus souvent attribués à la malice et à l'invention d'un ennemi ou à la jalousie d'un membre de la famille mal disposé contre le malade. Une effigie de cire ou de quelque autre substance, des fils de certaines couleurs, des ossemens humains découverts dans le domicile ou sur la personne d'un individu suspect sont des preuves irrécusables de crime et de malignité. (1)

(1) « La flamme innocente, dit Gibbon, qui consumait « insensiblement une image de cire, pouvait peut-être « tirer une puissante et pernicieuse énergie de l'imagina- « tion effrayée de la personne que l'on prétendait repré- « senter par cette image. » L'une des raisons du radja Djaswant Sing de Nabah, pour vouloir déshériter son fils aîné et son héritier, était que celui-ci s'était adonné avec un certain Bhaï Dighanou à certaines pratiques de maléfices et d'enchantemens qui devaient ruiner la santé de son père. Le serdar Bhou Singh de Roupour porta

Les bons et mauvais présages (1), les jours heureux et malheureux, les heures particulières du jour et de la nuit convenables pour commencer un voyage ou rentrer chez soi,

une plainte semblable contre son oncle Darva Singh; et cependant ces deux hommes étaient d'un esprit beaucoup plus large et plus ferme que leurs voisins. Ratan Kounwar, veuve de Mehtab Singh, chef de Thanesar, avait adopté un pauvre enfant malade, à qui elle s'attacha d'une manière extraordinaire, espérant vainement qu'il pourrait un jour lui succéder dans ses biens. Cet enfant mourut en 1828, et Ratan Kounwar, dans l'excès de sa douleur, porta une plainte en forme contre son neveu Djamerat Singh, qu'elle accusait d'avoir causé par la magie la mort de son protégé. Elle ne put produire d'autres preuves que quelques habits et un prétendu ordre de poursuivre son fils jusqu'à la mort. La plainte fut écartée pour cause d'absurdité, et Ratan Kounwar se consola en adoptant un autre enfant. En septembre 1829, un thanadar de la rani de Thanesar pendit un brahmane suspect de magie. La rani renvoya le thanadar absous.

(*Note de l'auteur.*)

(1) Entendre sur son côté droit chanter une perdrix lorsqu'on entre dans une ville; — des grues volant de gauche à droite; — la rencontre d'une personne découverte; — le croassement d'une pie quand on entre dans

sont fidèlement observés par les Sikhs et les autres habitans du Penjab toutes les fois qu'ils entreprennent des affaires importantes ou se livrent aux soins les plus ordinaires de la vie. Avant d'entrer en campagne (1), après une vi-

une ville ou dans un village; — un chien qui remue la tête et les oreilles quand vous quittez la maison; — rencontrer un cadavre ou un brahmane; — entendre pendant la nuit hurler la femelle d'un chacal; — éternuer en entrant ou en sortant, etc., etc., sont autant de mauvais présages. — Quand le contraire arrive, c'est un bon présage. Entendre sur sa gauche le chant d'une perdrix; — voir des grues volant de droite à gauche; — rencontrer un mehtar ou un swiper; — voir des perles dans son sommeil. — Pour un musulman rêver qu'il voit la lune, c'est pour lui l'heureux présage d'une entrevue avec le prophète, etc., etc. — Un riche marchand indien vint une fois d'Amritsar pour me parler d'affaires, il mourut à Loudiana du choléra-morbus; ses serviteurs assuraient avec beaucoup de sérieux que tous les remèdes seraient impuissans, parce qu'à son entrée dans la ville le malade avait rencontré un homme de la caste de Goudjar, dont la tête était découverte. (*Note de l'auteur.*)

(1) Des voleurs amenés devant moi en 1819 avaient abandonné (sans doute pour conjurer le mauvais présage) deux pièces de mousseline peinte dont ils étaient chargés,

site de cérémonie à un ami éloigné ou un pèlerinage, le *mahourat*, ou instant favorable pour le départ ou le retour doit être prédit par un *pandit* (et le pandit est, de son côté, guidé par les *djomers*, ou vents selon le point du compas d'où ils soufflent). Pour éloigner les fâcheuses conséquences qui résultent de pronostics funestes ou de rêves sinistres, la charité est recommandée et en général pratiquée dans ces occasions par les hommes riches. Ces superstitions et cent autres préjugés absurdes viennent prendre place dans les affaires les plus solennelles de l'état. C'est une pratique ordinaire à Randjit Singh, lorsqu'il médite quelque entreprise importante, de faire placer sur le *Granth Sohil* (livre sacré des Sikhs) deux billets sur l'un desquels est écrit la promesse d'une

parce qu'en quittant Karnal, où le vol avait été commis, ils avaient entendu un chacal hurler à leur droite. Les *dessasoul* ou mauvais jours sont samedi et lundi, si le vent souffle de l'est, dimanche et vendredi si de l'ouest; mardi et mercredi si du nord; jeudi si du sud. Si le vent souffle du côté opposé, ce sont des jours *siddh djôg* ou heureux. (*Note de l'auteur.*)

chance favorable et sur l'autre la menace d'un revers (1); un enfant choisit alors entre les deux, et quel que soit celui qu'il apporte, Son Altesse est aussi satisfaite que si elle avait reçu une réponse du ciel même. La connaissance de ces superstitions est utile et même nécessaire. Sous des formes variées et de manières diverses, elles dirigent, dans le monde de l'Orient, les opinions, les affaires publiques et privées dans tous les rangs de la société, depuis le despote jusqu'au laboureur, depuis le soldat sur le champ de bataille jusqu'au criminel sur l'écha-

(1) Lorsque la division de Sirhind, entièrement composée de cipayes, dut marcher, en 1814, sous le commandement de sir David Ochterlony, contre le pays de Gourkha, Nand Singh, l'agent accrédité de Randjit Singh, dit que la première marche devait se faire un jour du Gasrah. On lui objecta que ce serait trop tôt, mais il insista pour qu'on fît au moins avancer les bagages et quelques hommes ce jour-là. On obtempéra à sa demande, et les succès constans qu'obtint cette division dans toutes ses opérations furent attribués bien plus au choix d'une heure favorable qu'à la prudence, à la sagesse et à la bravoure du commandant, des officiers et des soldats qui la composaient. (*Note de l'auteur.*)

faud. Ce serait pour les officiers publics un devoir de chercher à gagner la confiance, à s'attirer l'affection des chefs et du peuple d'un pays conquis par la déférence et le respect de ces singularités et préjugés; et c'est, dans la conduite des affaires, une connaissance bien utile que de savoir ainsi captiver les populations et agir sur elles. Pour s'adresser à de tels sentimens sans les offenser, il faut, dans toutes les circonstances, beaucoup de discrétion, de prudence et de jugement; mais lorsqu'on y réussit, il devient facile, par de bons procédés secondés d'une adresse persuasive, de tirer l'homme ignorant de ses erreurs et de ses usages antiques pour lui faire apprécier les avantages qui résultent des progrès intellectuels et les bienfaits de la science et de la morale.

Dans les états sikhs, l'administration de la justice civile et criminelle est départie au serdar ou chef. Les crimes contre les personnes peuvent, comme au moyen-âge, s'expier à prix d'argent. Les amendes ne sont réglées par aucune loi et sont le plus souvent proportionnées arbitrairement aux moyens présumés du con-

damné dont la propriété est séquestrée et la famille incarcérée pour le contraindre à payer. Ces condamnations pécuniaires forment une branche du revenu du chef et sont une source féconde de richesses pour ses officiers, qui trop souvent ont recours aux plus cruels moyens pour arracher des aveux et extorquer de l'argent sous prétexte de délits réels ou imaginaires. Celui qui gagne son procès paie un *shoukarana* ou présent de reconnaissance, et celui qui est condamné acquitte un *djarimana* ou droit de pénalité. L'argent peut assurer la justice, mais le pauvre ne saurait rien obtenir. Celui-là a le plus de chance de succès qui a offert les présens les plus considérables. Dans un cas où le droit est clair et irrécusable, on traîne l'affaire en longueur pour faire augmenter les présens. Tous les officiers et les employés dans les districts et départemens suivent l'exemple du chef jusqu'à ce qu'enfin ils soient jetés dans un *bora* ou prison, et forcés d'abandonner une partie de leur butin. Lorsqu'ils ont satisfait la cupidité de leur supérieur, on les voit presque toujours reprendre leurs fonctions après avoir

reçu un châle comme témoignage de faveur. La peine capitale est rarement infligée. Les criminels incorrigibles sont punis de la perte d'une main, du nez ou des oreilles. Il faut ajouter cependant que la mutilation est rare, car toutes les fois qu'un coupable a les moyens de payer ou peut fournir une caution respectable, il expie par l'argent les crimes les plus odieux (1).

Lorsqu'il s'est commis un *daka* (vol avec effraction) ou un *kazzaki* (2) (vol de grand chemin), on s'adresse au chef dans la juridiction de qui le crime s'est accompli pour obtenir justice. S'il la refuse, le chef dont le sujet a souffert recourt à la loi du talion, il enlève quelques centaines de têtes de bétail ou emploie quelque autre moyen de vengeance. Cette

(1) Des lois rendues sous Henri VIII, Edouard VI, Elisabeth et Jacques Ier, prononcent la perte de la main droite ou gauche et celle des oreilles pour des délits qui ne paraîtraient pas, aux yeux d'un Sikh, mériter une légère amende. (*Note de l'auteur.*)

(2) Mot arabe ou turc. On dit *dharvi* dans le dialecte du Penjab. (*Note de l'auteur.*)

méthode sommaire de s'indemniser de tous les vols accompagnés de circonstances aggravantes, est inévitable dans un pays où les petits chefs, leurs officiers et zemindars ne rougissent pas de protéger les voleurs et de partager les fruits de leur coupable industrie.

Lorsqu'un vol est prouvé, soit par un *mahar-khaï* (aveu de l'un des voleurs), soit par la production d'un *mouddo* ou *namouna* (partage de l'objet volé), le plaignant doit d'abord payer le *tchaharam* (ou quart de la valeur de l'objet), comme honoraire du chef ou de son thanadar, avant de recouvrer le total de ses pertes. En outre, le *mahar-khaï* (voleur qui a fait aveu) stipule le plus souvent sa décharge de toute poursuite ultérieure, et l'assurance qu'aucune action ne sera exercée contre lui pour son *kandi* (dividende qu'il a pu obtenir dans les bénéfices du vol). Cette part des dépouilles retombe à la charge des autres voleurs qui la supportent par égalité.

S'il a été enlevé du bétail, c'est une coutume établie que quand le *souragh-kadj*, ou trace, conduit à la porte ou dans les propriétés d'un

village, les zemindars de ce village doivent montrer que ces traces conduisent hors de leurs limites, et permettre que le village soit fouillé ou payer la valeur des animaux dérobés (1).

Les lois de succession à la propriété territoriale sont arbitraires dans les états sikhs ou diversement modifiées selon les usages, les intérêts et les préjugés des familles; il est donc impossible de ramener ce système anomal à un principe fixe et certain. L'institution de l'héritage est différente pour les *Mandjhis* et les *Malwa Sikhs* ou *Singhs*. Les premiers, ainsi appelés du pays compris entre le Ravi et le Biah, d'où ils s'élancèrent d'abord pour conquérir le Penjab et la province de Sirhind, se furent bientôt, par leur caractère belliqueux, établis définitivement dans cette région. Les radjas de Patiala, Djhind et Naba, et le bhaï de Kheïthal,

(1) Hume parlant des Anglo-Saxons, dit : Si un homme pouvait suivre la trace du bétail qu'on lui avait enlevé jusque dans les propriétés d'un autre, ce dernier était obligé de prouver que ces traces conduisaient hors de sa propriété ou de payer la valeur des animaux dérobés.

(*Note de l'auteur.*)

sont appelés chefs malwa. Les trois premiers ont pour ancêtre commun Phoul, qui était tchoudari d'un village près Balenda, et c'est de lui qu'on les nomme quelquefois collectivement Phoulkians. L'aïeul du bhaï de Keïthal ayant rendu quelques services à un gourou sikh, reçut le titre de bhaï ou frère, comme marque de distinction particulière. La personne des bhaïs a toujours été un objet de respect pour leurs serviteurs.

La succession réelle ou personnelle à la propriété, a lieu chez les Mandjhis Singhs par le mode *Bhaïkand* ou *Tchoundaband*. Le premier mode consiste dans le partage égal entre les fils de toutes les terres, forts, fiefs et objets mobiliers. Dans quelques circonstances, une double part est assignée au fils aîné, à titre de *khartch-serdari*, comme cela se pratique dans la loi de Moïse (1). Le *tchoundaband* consiste dans un partage égal, entre les mères pour les enfans mâles à qui elles ont donné naissance (2).

(1) Deutéronome, chap. XXI, v. 15, 16 et 17.

(2) La pratique du Tchoundaband est conforme à la loi indienne. Veïara dit : « S'il y a plusieurs fils issus de

A la mort d'un Mandjhi Singh, décédé sans enfans du sexe masculin, ses frères ou ses neveux au premier degré ont droit à sa succession conjointement avec sa veuve ou ses veuves. Selon les sastras (si on peut les considérer comme réglant la propriété publique et les domaines des chefs) c'est le titre des veuves qui est le plus valide (1); mais les Sikhs, pour éviter de violer ouvertement la loi, ont adopté la coutume appelée *karawa* ou *tchadar-dala* qui s'observe dans toutes les familles, excepté dans celles des bhaïs. L'aîné des frères survivans donne à la veuve du défunt une robe blanche et le *hith*, ou anneau. Elle devient ainsi son épouse.

« différentes mères par un seul homme, égaux en nombre « et en rang, le bien doit être divisé entre les mères, con- « formément au vrihaspari. » S'il y a plusieurs fils égaux en nombre et en rang issus d'un seul homme, mais nés de mères rivales, l'héritage leur sera partagé, conformément à la loi, en répartissant le bien entre leurs mères.

(*Note de l'auteur.*)

(1) Dans le Bengale et dans la plus grande partie des provinces qui observent les sastras, excepté dans le Mithila, la veuve est exclue de l'héritage, elle ne reçoit qu'une pension.

Cette pratique, conforme à la loi indienne et juive (1), est un préservatif contre l'incapacité des femmes. Sans doute, si l'on consultait les désirs de la veuve on lui verrait préférer la possession de la puissance et les charmes de la liberté, à l'alternative de sacrifier ses droits à un beau-frère pour prendre place parmi ses femmes. Mais le manque de modestie et de sentiment qui forme le caractère des femmes, a déterminé les hommes par nécessité et non par choix à adopter un usage qui doit, dans un si grand nombre de cas, répugner à leur nature et à leurs sentimens.

A défaut de frères et de neveux, la coutume la plus générale est de distribuer également les terres et les richesses mobilières entre les veuves des Mandjhis-Singhs.

L'adoption par les veuves n'est pas permise;

(1) Deutéronome, chap. XXV, v. 5, 6, 7, 8, 9 et 10. Yadjouwoleya dit : « Si un frère meurt sans postérité « masculine, que son frère épouse sa veuve, conformé- « ment à la loi. » Manou règle ainsi cette espèce de mariage : « Elle a été mariée dans la forme convenable « celle qui a été revêtue d'une robe blanche. »

la ligne féminine est exclue de la succession. Cette disposition a pour but d'empêcher les biens de passer dans une famille étrangère.

Les inconvéniens et les abus qui naissent chez les familles mandjhis de la divisibilité indéfinie des propriétés, aggravée encore par la possession en commun, sont des maux évidens et sentis chaque jour plus vivement. On ne saurait remédier trop tôt aux vices de ce système.

Chez les Malwa Singhs, le droit d'aînesse est en vigueur, et des djagirs ou portions de terre sont assignés aux fils cadets pour leur subsistance. C'est ainsi qu'on remédie aux inconvéniens que les lois ou la coutume ont amenés chez les familles mandjhis.

Les Malwa Singhs, si l'on en excepte les Bhaïs, ont admis l'usage du *karawa*, prévenant, par ce moyen, les disputes de succession entre les frères, les neveu et les veuves du mort.

Les bhaïs de Keïthal et d'autres places, tout en adoptant le *karawa*, n'ont cependant aucun égard aux réclamations des veuves, les droits passent aux frères ou neveux des chefs morts sans enfans mâles. Les veuves des bhaïs re-

çoivent un djagir pour subvenir aux frais de leur existence.

Les familles mahométanes établies dans les états sikhs qui ont été assez heureuses pour conserver leur fortune et l'ombre du pouvoir, rejettent les dispositions de leur législateur, et se conduisent d'après des coutumes particulières. C'étaient les lois indiennes et mahométanes, telles qu'elles sont rapportées par le *shara* et le *metakshara*, qui réglaient l'héritage de la propriété territoriale. Très peu, si même il en était quelqu'une, des principautés de l'Inde devaient subsister dans leur intégralité, c'était le partage par égalité qui les régissait et amenait comme résultat l'extinction des grands états et l'anéantissement du pouvoir des chefs.

Lorsque la contrée conquise par les Sikhs eut été partagée comme elle est actuellement, les premières divisions par districts, telles que les avaient établies les empereurs de Delhi et telles que les rapportaient les *kanoungos*, ou livres de la loi, furent complètement effacées; de vives discussions s'élevèrent relativement aux limites de chaque village et aux terrains

vagues. Les cultivateurs commencèrent la querelle qui provoqua, dans le plus grand nombre des cas, un appel aux armes, et l'effusion du sang, avant qu'on pût entendre les parties et que la querelle fût décidée par des zemindars du voisinage, nommés pour tracer la ligne de démarcation et ayant juré par serment solennel d'agir avec impartialité (1). Les parties nommèrent chacune un nombre égal de *mounsifs* ou arbitres; chacune un, le plus souvent, mais quelquefois deux et trois. Ces commissaires traînaient presque toujours les affaires en longueur pendant des semaines et des mois entiers, car ils étaient entretenus et payés par les parties, caressés et menacés par leurs chefs, leurs parens, leurs amis, influencés par l'esprit de parti, gouvernés par la crainte et justifiaient jusqu'à un certain point le dicton commun

(1) Le serment déféré aux arbitres était pour un Hindou le *ganga-djal*, le *tchour*, ou par le cuir des vaches sacrées, ou par la tête de son fils. Les Musulmans prêtaient serment par le Coran ou sur la tête de leur fils. Le tchour et le serment par la tête des enfans sont considérés comme les plus obligatoires. (*Note de l'auteur.*)

parmi eux, *pentch men parmésar*. On eut recours le plus souvent à l'un des cinq modes ci-après d'accommoder ces différends. 1° Un partage égal du territoire en litige. — 2° La commission chargeait le plus âgé et le plus respectable de ses membres de tracer les limites, promettant de s'en rapporter à sa décision. — 3° Une moitié de la ligne de démarcation était tracée par les arbitres de l'une des parties, et la seconde moitié par les autres arbitres. — 4° La commission en référait en dernier ressort à la médiation d'un vieillard du voisinage dont les connaissances locales et l'expérience leur inspiraient le plus de confiance. — 5° Quelquefois la commission s'en remettait pour le partage à la sagesse de l'une des parties dont la probité et la réputation étaient bien connues.

Les discussions relatives aux limites des villages et accompagnées de circonstances graves entre les chefs et les cultivateurs de territoires contigus, sont excessivement fréquentes. Le droit au moindre espace de terre est contesté avec une obstination hors de toute proportion avec la valeur réelle de l'objet en litige. Les

chefs et leurs sujets sont très peu scrupuleux sur la justice et la légitimité de leur cause; il suffit, d'après les idées de justice des Sikhs, qu'une réclamation soit présentée pour qu'elle ait quelques chances de réussir; et d'ailleurs, ils ne peuvent rien perdre au jugement d'arbitres qui n'ont intérêt qu'à conformer leur décision aux besoins et aux désirs de ceux qui les ont choisis.

Le meurtre résultant d'un conflit provoqué par une discussion rélative aux limites, est souvent expié chez les zemindars par un mariage, ou par le paiement d'une somme de 150 à 200 roupies, ou encore par l'abandon de 125 *bigahs* de terre. Cependant, en général, ils ont recours à la loi du talion; et le *khoun-baha*, ou prix du sang, paraît une expiation insuffisante, surtout lorsque le crime a privé une mère de son fils favori, ou une épouse et ses enfans de l'appui de son époux.

Les réclamations rélatives aux îles et bancs d'alluvion situés sur une rivière entre deux manoirs sont décidées par ce qu'on appelle le *katchmatch* ou *kishti banna*. Cette pratique ou

coutume assigne la terre au propriétaire de la rive, sur laquelle l'alluvion s'est formée et d'où les eaux se sont éloignées. Si une île se forme au milieu d'une rivière, et que les eaux tout à l'entour soient assez fortes pour porter des bateaux, elle appartient de droit aux propriétaires établis sur les deux rives. Cette coutume n'est pas particulière aux états sikhs, elle est universelle dans l'Inde, autant du moins que ma connaissance des lois et usages locaux me permet de l'affirmer. C'est toujours le cours d'eau qui sert de limite entre deux propriétaires, même dans le cas où son lit viendrait à changer, bien que l'un doive y perdre tout ce l'autre y gagne. L'inimitié décidée de deux chefs ne les empêche que très rarement de se soumettre à un usage dans lequel chacun trouve ou espère un avantage prochain ou immédiat pour lui-même. En effet, les cours d'eau dans l'Inde sont soumis à des variations si fréquentes, qn'une saison des pluies peut vous faire regagner, et au-delà, ce que la précédente vous a coûté; la chaleur de l'été, en desséchant le lit des rivières, n'occasione pas des varia-

tions moins fréquentes dans la propriété.

L'usage souvent abusif de l'ancien privilége des zemindars de barrer et détourner les cours d'eaux dans des *kouls* artificiels, des coupures, sous prétexte d'arroser leurs terres, engendre des disputes sanglantes. Après de vives dissensions, le résultat le plus ordinaire est un compromis qui règle pour les parties la jouissance des présens de la nature. Quelquefois, dans les propriétés limitrophes, les parties conviennent de se partager l'eau également par heure, par jour ou par volume; d'autrefois une partie prend les deux tiers, et son voisin l'autre tiers, suivant les besoins respectifs de chacun. Les tenanciers dont les terres touchent aux montagnes où les cours d'eau prennent leur source, réclament une plus large part dans les eaux qu'ils répandent sur leurs terres par une multitude innombrable de rigoles faites avec beaucoup d'habileté par les cultivateurs. Ceux qui occupent des terres éloignées des sources, et dans des districts plus arides, réclament toujours pour que les cours d'eau ne soient pas dérangés de leur lit naturel qui leur donnerait

à eux-mêmes assez d'eau pour arroser leurs moissons desséchées.

C'est une question de savoir jusqu'à quel point un propriétaire a le droit d'obstruer entièrement un cours d'eau naturel, et d'en approprier les eaux à son avantage exclusif et au détriment de ses voisins dont les droits devraient être respectés en tant qu'ils sont relatifs à cet objet de propriété. Ce qui paraîtrait le plus juste, ce serait le partage, autant que les circonstances le permettraient, des eaux et cours d'eau ; ce serait, quand les propriétaires du cours supérieur auraient satisfait leurs besoins essentiels, de permettre aux eaux de suivre leur lit naturel et d'arriver ainsi aux propriétaires du cours inférieur, soit pour l'irrigation des terres ou la consommation des habitans et de leur troupeaux. Les torrens sont à sec pendant un mois de l'été, tandis que les fleuves qui sortent de l'Himalaya, sont toujours entretenus par la fonte des neiges, aussi le besoin d'eau dans les pays que ces derniers n'arrosent pas, se fait quelquefois sentir si cruellement, qu'à peine si les habitans, même ceux

établis près des sources ou torrens, peuvent s'en procurer pour les premières nécessités de la vie, et que ceux dont les propriétés sont situées sur le cours inférieur de ces ruisseaux ne cessent de se plaindre de la diminution et souvent de la disparition complète des eaux.

Après la saison des pluies on construit des barrages et écluses pour élever l'eau au niveau du terrain et faciliter les irrigations ; si l'on négligeait cette utile précaution, on verrait bientôt de grands espaces, que traversent maintenant des cours d'eau dans des chênaux profonds, devenir complètement rebelles à la culture. Les villages seraient dépeuplés au grand détriment de leurs propriétaires, les zemindars ne tarderaient pas à être ruinés. Pour prévenir les malheurs que cause le manque d'eau dans les districts arides, on remplace les écluses par des roues hydrauliques d'une construction extrêmement simple, qui amènent les eaux à un niveau d'où elles peuvent facilement se répandre dans les canaux d'irrigation. Les *tcharras*, ou sceaux de cuir, mis en mouvement par des bœufs sont universellement employés pour ex-

traire l'eau des puits et rendent de grands services. Mais tous ces expédients ne remplacent que bien imparfaitement l'utilité et les avantages des réservoirs éclusés, surtout quand il faut tirer l'eau d'une distance de quelques milles. Chaque *koul* ou rigole d'irrigation est un petit canal en miniature.

On fiance les enfans dès la première jeunesse ; les contrats sont débattus par les pères ou les proches parens qui, le plus souvent, sont influencés par des considérations pécuniaires et des motifs honteux, bien davantage que par le bonheur des enfans. Les difficultés relatives aux fiançailles (*mangni*) sont très communes, et il n'est pas rare, dans toutes les classes de la société, de voir manquer à une promesse de mariage (*nata* ou *nisbat*). Quelquefois l'une des parties contractantes allègue des maladies réelles ou imaginaires, des défauts corporels comme un motif suffisant pour annuler le contrat ; d'autrefois, c'est une souillure reprochée à la famille ou la découverte que la jeune fille a été promise à deux, trois ou quatre familles dont les parens ou les tuteurs de la fiancée ont su

extorquer de l'argent, des bijoux, des parures. Si les deux parties sont sujettes d'un même chef elles comparaissent devant lui, celui-ci par lui-même, ou par ses officiers, accommode le différend ou renvoie les parties devant un pentchayt dont les membres appartiennent à la même classe que les parties. Si le demandeur et le défendeur sont établis sur des territoires soumis à des juridictions diverses, et si l'un des chefs refuse de donner la satisfaction exigée par la coutume en pareils cas, on rejette la décision du pentchayt, la partie lésée s'indemnise par elle-même (*gaha*); elle enlève les sujets, les propriétés mobilières, les troupeaux de son adversaire et les détient jusqu'à ce que satisfaction soit rendue. Mais souvent aussi l'autre partie prend sa revanche, et ce pernicieux système donne souvent naissance à de cruels outrages, à de graves infractions contre la paix publique (1).

(1) Une demande fut présentée contre l'état de Patiala par un sujet du radja de Nabah qui réclamait le prix d'un bœuf évalué à 15 roupies, mais l'exercice des représailles avait fait monter la totalité de la somme à plus de 900 rou-

Il arrive souvent de voir un père ou tuteur condamné pour avoir marié sa fille ou sa pupile à un homme, après l'avoir promise à un autre. Le chef ou un pentchayt décide le plus souvent, dans ce cas, que le plaignant a droit d'épouser une autre femme de la famille, ou, s'il n'y en a pas, que les parens ou tuteurs doivent trouver à remplacer celle dont ils ont indûment disposé, ou enfin, dernier expédient auquel la partie lésée ne recourt qu'à contre-cœur, que l'argent dépensé par elle lui sera restitué avec intérêt, afin de pouvoir se procurer une nouvelle épouse.

Dans les familles djâts (1) et dans quelques autres des classes inférieures du Penjab, la coutume autorise un frère à épouser la veuve de son frère, par le moyen du *karawah* ou *tcha-*

pies. Entre les mêmes états et par les mêmes circonstances, une réclamation pour un objet de la valeur d'une roupie s'était élevée en quelques années à la somme de 1500 roupies.

(1) Il n'y a point de mariages entre les chefs djâts des Sikhs et les familles d'Alouwala et de Ramgarh, ces dernières étant *kalals* et *thokas* (domestiques et charpentiers), et étant considérées comme inférieures. (*Note de l'auteur*).

dardalna. (Voy. ce qui a été dit au sujet des héritages.) Les enfans issus de cette union sont légitimes et habiles à hériter des biens mobiliers ou immobiliers (1). La veuve peut opter entre le frère ainé (*djeth*) ou le plus jeune frère; cette dernière alliance est généralement préférée et regardée comme plus convenable. Si la veuve veut renoncer aux plaisirs du monde et rester chaste dans la maison de son beau-frère, elle est libre de le faire; mais il faut dire que de telles résolutions sont très rares surtout de la part des jeunes femmes, et sont peu considérées chez une nation connue par le relâchement de ses mœurs et la facilité de sa morale.

A défaut de frères survivans, conformément à l'usage, c'est la famille de son beau-père qui

(1) Le radja actuel de Nabah, Djaswant Singh et six chefs de Singhpour sont mariés de cette manière. Le maha-radja Randjit Singh a encore été plus loin : il a épousé par karawah une femme fiancée à son père Maha Singh, et de plus Deïa Kounwar et Ratan Kounwar, veuves de Saheb Singh, chef Goujrat, et son oncle par sa mère. (*Note de l'auteur.*)

règle le sort de la veuve, car dès l'instant où elle a quitté le toit paternel, elle est considérée comme la propriété d'un autre, elle cesse d'avoir une volonté libre. Lorsque les mariages se concluent d'une manière si brutale et si irrationnelle, on ne doit pas s'étonner si les faibles liens et les serviles obligations qui unissent la femme à son époux ne lui inspirent aucune affection sincère. Chaque jour on voit des femmes traduites devant des chefs ou leurs officiers pour manquemens à la fidélité conjugale, pour s'être soustraites par la fuite aux réclamations d'un père, d'une belle-mère, aux droits établis d'un djeth ou *daïwar*. Lorsqu'elles se refugient sur le territoire d'un chef étranger, il est souvent difficile d'obtenir leur extradition; cependant les sollicitations d'un pentchayt, et surtout l'argument plus fort des représailles finissent presque toujours par être efficaces, et alors les infortunées, si dans un accès de désespoir elles ne prennent pas de l'opium ou ne se jettent pas dans un puits, en sont réduites à la nécessité de se soumettre à une loi barbare, sauf à la violer encore à la

première occasion favorable. La pudeur et l'honneur sont des sentimens inconnus aux djâts (1) et aux tribus inférieures. Ils feront des recherches actives pour retrouver leurs femmes lorsqu'elles se sont enfuies, ils les poursuivront aussi long-temps qu'ils espèreront y gagner quelque chose, ils débattront même l'indemnité qui doit leur être allouée pour les enfans que l'adultère aura introduits dans leurs maisons, pour l'absence temporaire de leurs femmes, pour les dépenses et les soins qu'ils auront employés à les rechercher (2).

Les débiteurs et les banqueroutiers qui se soustraient par la fuite à leurs créanciers, trouvent protection dans les états voisins; leur extradition n'est demandée que très rarement, et quand elle l'est, les chefs, même les moins

(1) Le vieux chef Tara Singh Gheïba disait souvent qu'un djât qui aurait perdu le nez pour quelque crime ne craindrait pas de rester encore dans le pays où ce malheur lui serait arrivé. Il voulait dire par là qu'ils étaient complètement étrangers au sentiment de la honte.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Deutéronome, chap. XXIII, v. 15 et 16.

puissans, ne l'accordent jamais. On promet, lorsque le délinquant en a les moyens, de le forcer à payer, de vérifier ses comptes pour s'assurer de ce qu'il doit. Il n'est pas rare de voir une députation composée des chefs ou des plus respectables habitans de la ville ou du village, dont un membre s'est enfui devant ses créanciers, se rendre auprès du chef chez qui le fugitif a trouvé un asile, et conclure avec lui des stipulations pour la sûreté personnelle du débiteur et son retour au milieu des siens, si toutefois il veut retourner,

Dans les états sikhs, il n'y a point d'impôts dont le produit soit destiné à secourir les indigens. Le plus grand nombre des faquirs appartiennent à un *pant* ou secte, et chaque secte a des temples dotés par les chefs de terres et de villages (appellés *Oudous* et *Pouras*) et entretenus par les fidèles, au moyen d'offrandes en nature ou en argent. Dans les villes importantes, des établissemens hospitaliers ont été fondés par les chefs et les habitans riches. On les nomme *Sada Birt* et tous les étrangers y sont logés et nourris gratis pendant un certain

nombre de jours. Chaque temple hindou a son *mahant* ou chef, au-dessous de lui sont des *tchelas* ou acolytes qui parcourent la campagne, les villes, les villages, quêtent ou demandent l'aumône qui est la principale ressource de leur supérieur et d'eux-mêmes. D'ailleurs ils partagent libéralement leurs provisions avec les pauvres étrangers ou les voyageurs qui frappent à leur porte et désirent loger et prendre leurs repas dans le *Thakour Dwara*.

Les Musulmans ont leur *pirzadas* qui se soutiennent par leurs *mourids* ou disciples, dont ils reçoivent autant de de *niaz* ou offrandes que ceux-ci peuvent leur en apporter : depuis le déclin des Musulmans et l'élévation des Sikhs, les *pirzadas* ont eu à souffrir la perte ou au moins la diminution de leurs dotations en villages. Ils possèdent cependant encore une partie des terres qui leur furent données par les empereurs de Delhi. Elles dépendent de leurs principaux *rozas*, cimetières, collèges, mais les rentes qu'ils en retirent et le peu d'importance des offrandes des fidèles ne peuvent plus donner une existence honorable

aux familles qui desservent les établissemens religieux, pour entretenir les *khadims* ou serviteurs qui doivent prier sur les tombeaux des saints.

Chaque village, indépendamment des droits fixes du forgeron, du charpentier, du blanchisseur, du balayeur, a ses *malha* ou dépenses extraordinaires supportées par les cultivateurs et qu'on nomme, à cause de cela, *aya*, *gya* ou droit d'aumônes pour les faquirs ou les voyageurs mendians. Les *pentch* ou chefs de villages chargés de recueillir le *malha*, le lèvent en argent sur leurs administrés, deux fois par an. Il arrive souvent que cette opération donne lieu à des altercations selon l'inclination réelle ou supposée des *pentch*, à leur imposer sous le spécieux et honorable prétexte de la charité, des sommes qui doivent rester dans la bourse de ceux qui les ont levées.

Les faquirs hindous et musulmans habitent l'intérieur ou les environs des villages. Chacun a son *takiah* ou demeure fixe, de laquelle dépendent quelque mesures de terre, présent des zemindars qui sous bien d'autres rapports en-

core, prennent soin des saintes confréries afin d'en attirer les bénédictions.

La *djinsi* ou récolte est taxée selon le *kan* (évaluation), ou le *bataï* (répartition selon l'étendue de la terre); ces deux modes sont d'une application difficile. Il faut un homme habile et expérimenté pour estimer la quantité de grain produite par un champ. Le bataï est une opération pénible et vexatoire, elle exige l'assistance d'employés occupés à surveiller les divers *kalwarah* ou meules de grains qui sont dans la campagne. Les cultivateurs ne manquent jamais de les enlever pendant la nuit; les orages et les pluies les endommagent souvent avant qu'on ait eu le temps de les serrer dans les greniers. Aussi dit-on communément : « *Bataï loutaï*, » c'est-à-dire le bataï est un pillage. Quelques chefs prennent la moitié de la récolte, d'autres les deux cinquièmes, d'autres enfin, mais en très petit nombre, un quart. La canne à sucre, le coton, l'indigo, le pavot et toutes les terres désignées sous la dénomination de *zabti*, sont soumises à des taxes fixes, et la rente y est perçue en argent.

Dans les états sikhs, les terres appartenant aux villes ou villages sont divisées en *pattis*, *tavafs*, ou partagées entre les pentch ou zemindars qui sont responsables de la part du *sirkar* (fisc); dans quelques localités où il n'y a pas de chefs ostensibles, les terres sont estimées d'après le nombre des *halsaris* ou charrues. Cependant, si dans un village il se trouve vingt-cinq charrues et deux mille cinq cents mesures, les terres désignées sous le nom de *djinsi* et *zabti* sont partagées également entre les *asamis* ou hommes mariés, cent mesures à chacun qui doit payer une rente. En général, les pentch occupent quelques terres et de plus perçoivent un droit de cinq pour cent sur le produit net des impôts.

Le système du *kan* ou du *bataï* convient aux communautés agricoles, et aux chefs qui paient leurs soldats tous les six mois en nature; cependant une faible partie de la solde se paie en argent, on la nomme *poshaki* (entretien): ceci s'accorde encore avec les habitudes économiques des Sikhs. Mais ce qui est applicable aux petits états ne saurait convenir

à un pays étendu et à un grand gouvernement (1).

Les principales causes de l'oppression du peuple sous la loi sikhe, viennent d'abord des exactions des *sivaï-djama* ou impôts extraordinaires, perçus en argent sur chaque village sous le nom général de *hac haboubnazarbhet*, et subdivisés en une foule de noms divers; ensuite de la pratique inhumaine du *karbegar* ou corvée exigée gratuitement de la classe agricole; enfin, des violences auxquelles toute la population est exposée de la part des soldats armés et retranchés dans des forts et des tours qui couvrent tout le pays.

Tous les chefs, petits ou grands, exercent le droit d'imposer le commerce, c'est un droit prescrit par l'usage. Cependant il est juste de dire que ces impôts, bien qu'ils se renouvellent tous les dix ou vingt milles, sont cependant

(1) Randjit Singh, toutes les fois qu'il fut pressé par ses officiers d'abandonner le système des fermages pour y substituer le *kan* et le *bataï*, leur répondit toujours qu'il ne pouvait donner son temps et son attention à faire rentrer le grain dans les greniers. (*Note de l'auteur.*)

légers. Une habitude nommée *hounda-bara* est très répandue dans la classe commerçante. Un négociant confie le commandement de sa caravane à un *Nanakpoutra* qui prend l'engagement, moyennant une certaine somme, de la conduire en acquittant les droits de Djaghadri à Amritsar, l'entrepôt des états sikhs. Les Nanakpoutras, en vertu du respect attaché à leurs personnes comme descendans de Nanak, fondateur de la secte des Sikhs, jouissent de certaines immunités et sont moins sujets que d'autres aux tracasseries de l'administration des douanes. Un *bima* ou marché d'assurance peut aussi se conclure à forfait avec les marchands nouharias, pour tous les pays de l'Inde. Un chef qui exercerait des vexations contre les commerçans, s'exposerait à perdre une partie de son revenu, car la route des marchandises changerait bien vite pour passer par le territoire d'un autre chef qui, avec le pouvoir de protéger les commerçans, aurait la volonté d'encourager le transit.

Les femmes sikhes ne montent pas sur le bûcher avec le cadavre de leurs maris. Une

seule exception se présenta en en 1805, dans la ville de Bouriah, à la mort du chef Raï Singh. La veuve se sacrifia refusant de jouir du douaire qui lui avait été assigné. Cependant il n'y a pas de lois contre les *sattis*. Dans tous les cas, elles sont regardées comme des victimes volontaires, et il n'est pas d'avis réels ou prétendus qu'elles ne reçoivent des fonctionnaires publics, de leurs parens et de leurs amis pour les détourner de leur funeste résolution. Ce n'est ni l'affection, ni le devoir qui causent ce crime contre soi-même, et cependant seuls ils pourraient l'excuser et donner au résultat de la superstition une apparence noble et respectable; la fréquence des sattis le prouve ainsi que ce fait, que ce n'est pas seulement l'épouse favorite, mais toutes les épouses qui sont offertes en sacrifices sur le bûcher de leur époux (1).

Dans le plus grand nombre des cas de satti, on observa généralement que la parole de la

(1) Ceci fait allusion aux scènes effrayantes qui se passèrent à la mort des radjas de Koulou, Nahan, Djaswoul, etc. (*Note de l'auteur.*)

victime lui a été arrachée dans un moment d'égarement ou dans le désespoir de la douleur. La multitude s'assemble aussitôt autour d'elle ou de sa maison; les clameurs et le tumulte vont sans cesse croissant, et ne laissent plus le temps de la réflexion. L'honneur, la crainte, le devoir se réunissent pour raffermir la victime dans sa funeste résolution, accomplie avec autant de précipitation qu'elle a été formée (1).

(1) En 1826, lorsqu'Ambala tomba entre les mains de la compagnie, la jeune femme d'un Brahmane, inconsolable de la perte de son mari mort en pays étranger, forma la résolution de se brûler avec ses parures. Un grand concours de peuple se forma autour d'elle dans la plus grande exaltation. J'étais alors absent, mais le mounshi, le thanadar et le soubadar, tous trois Hindous des classes élevées, prirent sur eux de prévenir le sacrifice. Ils dispersèrent la multitude et engagèrent la jeune femme à attendre la réponse à une dépêche qu'ils m'avaient expédiée. La menace d'emprisonner et de poursuivre les instigateurs, une pension de trois roupies par mois sauvèrent la victime. Elle vit aujourd'hui honorée dans sa famille et respectée de tous comme une satti, ce qui réfute l'idée généralement reçue, que la rétractation entraîne la honte

et le mépris. A la mort du radja de Balaspour, en 1824 et de Nahan, en 1827, il n'y eut pas de satti; cette coutume a disparu des états sikhs placés sous protection anglaise.

(*Note de l'auteur.*)

FIN.

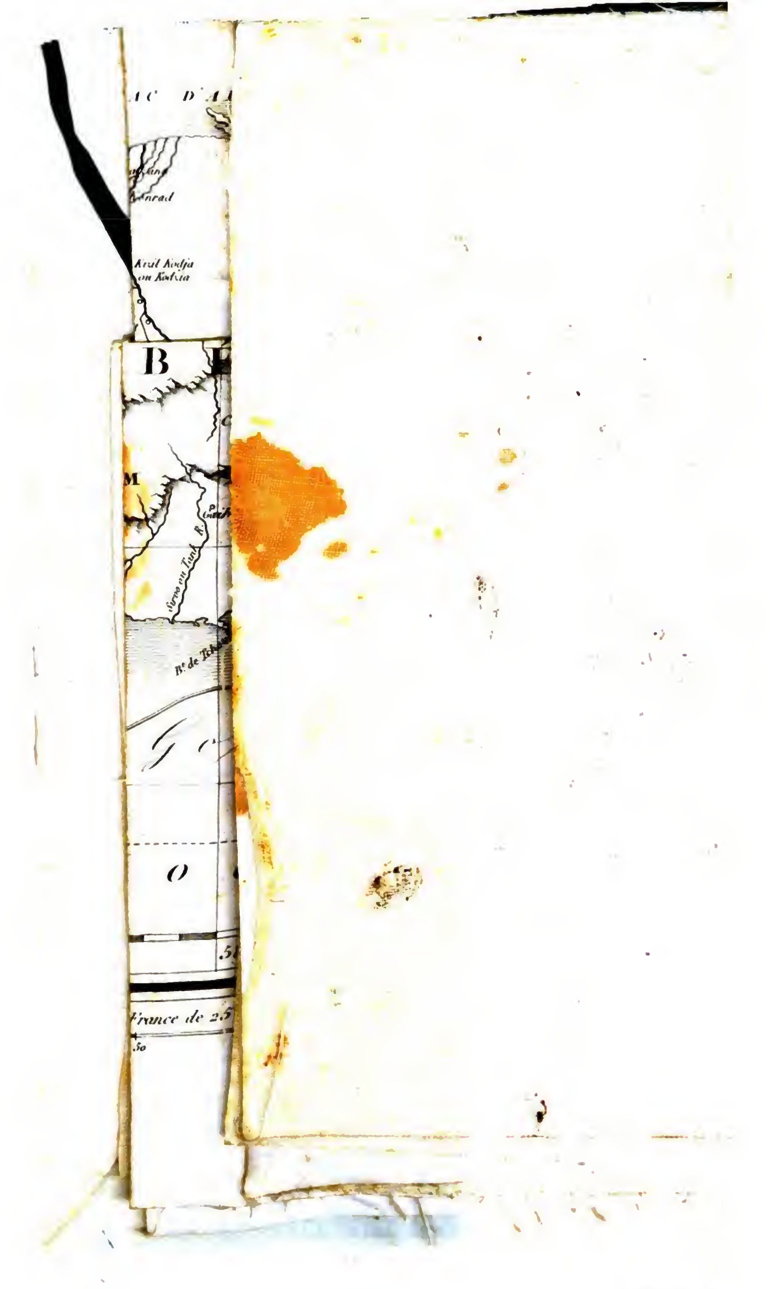
TABLE

DES MATIERES.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

A. PIHAN DE LA FOREST, imprimeur de la Cour de Cassation, rue des Noyers, 37.


B
M
O
50

